34e Année. N° 10. 15 Mai 1927.

MAY 31 1927

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

		Pages.
★ ★ ★	*L'Angleterre et la France devant le Communisme.*	241
Paul Morand	*Bouddha vivant.* — II	265
Jean d'Esme	*A la Cour du prince Taffari*	298
Cne de vaisseau Castex.	*Les Idées militaires contemporaines* (fin)	328
G. Lacour-Gayet	*Talleyrand à la veille de la Révolution*	350
Max Hoschiller	*Où va la Russie?*	379
E. M. Forster	*Route des Indes.* — IV	394
Albert Flament	La Quinzaine : *Tableaux de Paris.*	434
A. Albert-Petit	La Vie littéraire : *Les Livres d'histoire.*	447
Ignotus	La Politique : *M. Albert Sarraut*	463

Chronique bibliographique : J.-M. Bourget; M. Thiébaut.

Copyright 1927 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE **240** PAGES : **7** FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1927

La **Revue de Paris** *publiera prochainement :*

Les Souvenirs de Chaliapine

Le Monsieur du Clos Maltourné

par MAURICE GENEVOIX

Six Profils de Romanciers

par JOHN GALSWORTHY

La Littérature norvégienne

par KRISTIAN ELSTER

La Réforme administrative

par P.-E. FLANDIN

France et Italie

par PIERRE BERNUS

L'ANGLETERRE ET LA FRANCE

DEVANT LE COMMUNISME

Quand l'histoire racontera, un jour, les vicissitudes du bolchevisme dans le monde, elle ne pourra manquer de signaler l'influence décisive que les fluctuations de la vie politique anglaise auront exercée sur les succès et les échecs des disciples de Lénine. Pour tout observateur attentif, il est, en effet, manifeste, que la succession au pouvoir des différents partis britanniques a, sur les choses de Russie, une action aussi directe que les phases de la lune sur les marées.

En 1919, un des hommes les plus dangereusement brouillons des temps modernes, M. Lloyd George, puisqu'il faut l'appeler par son nom, dirigeait la politique de nos voisins d'Outre-Manche. C'est lui qui sauva les Soviets, contre lesquels l'opinion mondiale était alors soulevée tout entière. Le prétexte dont il se couvrit (le vrai mobile sera connu un jour) était de rouvrir le marché russe au commerce international... Comme s'il était possible d'acheter et de vendre dans un pays qui a déclaré la guerre à la propriété individuelle et qui considère le commerçant comme un malfaiteur! Pour surprenant que fût l'argument du Premier anglais, il ne laissa pas d'être admis par les chancelleries, à la faveur de l'hégémonie que la Grande-Bretagne exerce en Europe depuis la guerre. Et les peuples se résignèrent à voir les Soviets naissants, que la moindre action directe eût suffi à anéantir, se consolider et pousser de puissantes racines, parce que M. Lloyd George en avait décidé ainsi.

L'avènement de M. Ramsay Mac Donald et du parti travailliste faillit avoir pour la sécurité du monde des conséquences plus graves encore. Cette fois, ce n'était plus seulement les missions commerciales soviétiques, ces nids de conspiration et de corruption révolutionnaire, que l'Angleterre admettait dans son sein; c'était le principe communiste lui-même, négation de toute la civilisation occidentale, qui était accueilli solennellement en la personne de l'ambassadeur rouge. Et comme l'hégémonie britannique sur la France et sur l'Europe s'exerce peut-être encore plus ouvertement quand les partis avancés sont au pouvoir à Londres, il fallut aussitôt, parce que l'Angleterre avait reconnu les Soviets, que notre gouvernement les reconnût aussi! M. Herriot « se roula dos et ventre », comme disent les textes égyptiens, aux pieds des Communistes et leur livra Paris le jour de la panthéonisation de Jaurès. Moscou put croire la partie définitivement gagnée.

Sur la chaleur de cette apothéose tomba brusquement la douche des élections conservatrices anglaises. Émue par l'évidence du péril révolutionnaire et par l'insolence même des Soviets, l'opinion britannique s'était ressaisie et avait donné un vigoureux coup de barre à droite : pour la première fois depuis vingt ans, un ministère tory présidait aux destinées du Royaume-Uni. Il n'en fallut pas plus pour que fût changé tout l'horizon politique du Bolchevisme. L'impulsion venue de Londres étant désormais tout autre, on vit se transformer aussi, au moins superficiellement, l'attitude des peuples européens et spécialement de la France : M. Herriot lui-même hérissa ses sourcils, fit perquisitionner à Bobigny et saisit... un revolver, parmi tous ceux que le capitaine Treint, alors régnant, avait distribués à ses bandes. On ne pouvait essayer de contenter l'Angleterre à moins de frais.

Il y a plus de deux ans que les conservateurs anglais sont au pouvoir, et leur politique anti-soviétique s'est développée d'une manière méthodique pendant ces deux années, sur leur territoire d'abord, sur le terrain diplomatique ensuite. Nous verrons plus loin pour quelles raisons sérieuses cette politique a marqué des temps d'arrêt et des hésitations qui ont parfois surpris l'opinion. En tout cas, on est bien forcé d'admettre que les chefs de la *Troisième Internationale* ont raison quand

ils déclarent que l'Angleterre, *telle qu'elle est actuellement gouvernée*, est le plus sérieux obstacle aux progrès du Communisme dans le monde. Il y a là une vérité incontestable qui, toutes autres considérations réservées, est faite pour dicter leur devoir présent aux peuples que l'hégémonie anglaise impatiente peut-être, mais que le triomphe des Soviets condamnerait à une prompte mort.

***

Les constatations qui précèdent appellent certaines réflexions de nature à corriger la manière exagérément simpliste dont la plupart des Français conçoivent la politique extérieure, celle de nos voisins insulaires en particulier. Il arrive quotidiennement que l'on dise : « L'Angleterre s'est trompée sur les Soviets », ou « a été trompée par eux », « elle regrette ses erreurs diplomatiques », etc... De quelle Angleterre veut-on parler? Sauf meilleur avis, en effet, nous en distinguons trois.

Il y a d'abord l'Angleterre conservatrice, celle qui est actuellement au pouvoir, le vieux parti tory, qui a fait la grandeur politique du plus vaste empire qui ait jamais existé sous le ciel. Cette Angleterre-là ne s'est jamais trompée sur le compte des disciples de Lénine : elle a réclamé, en 1919, l'envoi en Russie d'un corps expéditionnaire franco-anglais, qui aurait mis fin, en quelques semaines, au cauchemar bolchevik; elle a protesté contre la reconnaissance des Soviets à Londres et à Paris; elle est aujourd'hui logique avec elle-même lorsqu'elle pousse de toutes ses forces à la constitution d'un bloc anticommuniste mondial. Seulement, cette Angleterre conservatrice est restée éloignée du pouvoir pendant vingt ans; elle n'y est revenue que parce que la *III*e *Internationale* a manqué de mesure et a alarmé le sentiment patriotique anglais; et la victoire du parti tory n'a été, malgré tout, que relative, puisqu'il n'a pas obtenu la majorité des suffrages exprimés. En sorte que la loi électorale anglaise, qui n'admet pas le scrutin de ballottage, a seule empêché libéraux et travaillistes de s'unir et de l'emporter au second tour, comme cela se serait passé en France...

Voilà ce que doivent méditer ceux de nos compatriotes qui sont tentés de faire porter à MM. Baldwin et Chamberlain le poids du juste ressentiment que méritent MM. Lloyd George et Ramsay Mac Donald. Dieu veuille que le parti conservateur continue à régir les destinées de l'Angleterre aussi longtemps que la question communiste ne sera pas définitivement réglée! S'il venait à descendre du pouvoir, ce ne pourrait être qu'au profit des libéraux ou des travaillistes, ou d'un cartel de ces deux partis, et le poids de la force anglaise (dont personne, nous le supposons, ne conteste l'importance) pèserait aussitôt dans le mauvais plateau de la balance.

Sauf exceptions rarissimes, il n'y a, en effet, pas de sagesse à attendre des libéraux anglais. Au moment où M. Lloyd George décida de sauver les Soviets, il fut soutenu par la presque totalité du parti libéral. Celui-ci était obsédé par les souvenirs, mal compris et mal interprétés, de Canning, qui rompit la Sainte-Alliance il y a un siècle, pour soutenir les colonies espagnoles en révolte contre leur métropole. L'Angleterre tira alors un immense avantage de l'affaiblissement définitif de sa vieille rivale coloniale, l'Espagne, et elle ouvrit à son commerce les perspectives illimitées du Nouveau-Monde. Le parti libéral crut voir en M. Lloyd George, parce qu'il pactisait avec des révolutionnaires, un second Canning, qui, d'une part, liquiderait à jamais la Russie en tant que puissance impérialiste en Asie, et qui, d'autre part, restaurerait le commerce britannique en lui conquérant le marché russe.

C'était méconnaître les différences essentielles qui existaient entre l'Amérique espagnole au temps de Canning, et la Russie sous Lénine et ses successeurs. Tandis que le mouvement révolutionnaire hispano-américain d'il y a un siècle tendait à la dissociation d'un vaste empire et au particularisme de ses colonies, le Soviétisme russe vise, au contraire, à la conquête de l'Univers et à son unification sous la bannière rouge. Les insurgés ibéro-américains étaient presque tous des métis désireux de ne plus partager avec l'Espagne les richesses de leur sol; ils n'avaient aucune conception autre qu'immédia-

tement utilitaire. Les Soviets, au contraire, sont forts d'une doctrine dont le triomphe signifierait la mort de toute civilisation. L'événement a suffisamment montré à quel point les libéraux anglais s'étaient trompés.

Croirait-on, cependant, qu'ils persistent dans leur erreur! Tels le docteur Sangrado de Gil Blas, qui tuait ses malades par la saignée et la diète hydrique, puis expliquait que, s'ils étaient morts, c'est qu'on ne leur avait pas tiré assez de sang et fait boire assez d'eau chaude, les libéraux anglais estiment, pour la plupart, que l'expérience n'a pas été assez complète. Ils voudraient qu'on se fût montré plus tolérant pour les menées bolchevistes dans le Royaume-Uni, qu'on eût accordé de plus larges crédits commerciaux aux Soviets, qu'on eût fait preuve de plus de bienveillance diplomatique à leur égard...

On voit quelles seraient les conséquences immédiates d'un retour au pouvoir du parti libéral anglais.

L'avènement des travaillistes, soit seuls, soit unis aux libéraux, présenterait des dangers plus grands encore.

La *Revue de Paris* du 1er juin 1926 a montré comment, en presque totalité, les chefs travaillistes anglais avaient été achetés par Moscou ou gagnés à sa politique; puis comment ces chefs avaient entraîné l'adhésion de leurs troupes grâce à des appeaux aussi grossiers que l'enquête des Trade-Unions en Russie et la Conférence syndicale anglo-russe. Le résultat le plus caractéristique de cette évolution des Trade-Unions et du parti travailliste a été la grande grève charbonnière de l'été dernier, qui a mis l'Angleterre à deux doigts de sa perte et n'a été surmontée que grâce à l'énergie du gouvernement conservateur. On comprend, dans ces conditions, ce que signifierait la constitution d'un ministère travailliste, ou même libéral-travailliste : ce serait l'empire britannique tombant au rang de vassal des Moscovites, qui disposeraient de ses immenses ressources pour l'asservissement du monde.

Or, répétons-le, aux élections anglaises de novembre 1924, le parti conservateur n'a été ramené aux affaires *que par une minorité électorale.* Libéraux et travaillistes unis disposent de la majorité absolue en Angleterre. Qu'une dissolution inter-

vienne, pour une cause quelconque, et nous pourrons voir reparaître, fraternellement unis, les amis de MM. Lloyd George et Ramsay Mac Donald... On conçoit tout ce qu'une pareille éventualité inspire de prudence au ministère actuel.

On conçoit aussi combien il serait maladroit, pour les anti-communistes français, de marchander leur appui moral à MM. Baldwin et Austen Chamberlain, représentants d'une Angleterre qui n'a rien de commun avec celles dont nous avons eu tant à nous plaindre depuis l'armistice.

***

On a lu ici même[1] ce que fut la grève charbonnière anglaise, bientôt transformée en grève générale des Trade-Unions. L'échec de cette gigantesque entreprise a arraché à Sobelsohn-Radeak, chef des services de propagande de la IIIe Internationale, ce cri de fureur : « La fin de la grève nous a frappés comme un coup de tonnerre. La bataille du prolétariat anglais était notre bataille à nous. Nous ne nierons pas que nous ayons essuyé un grave échec ». Pour infliger cet échec aux Soviets, le gouvernement conservateur anglais avait dû manœuvrer avec beaucoup de prudence d'abord, avec une extrême décision ensuite. En juillet 1925, rien n'étant prêt pour résister à une grève générale, il avait payé d'un lourd tribut de 20 millions de livres sterling, imposé aux contribuables, un armistice d'un an entre les Trade-Unions et les industriels. En mai 1926, au contraire, ayant mis à profit les dix mois écoulés et organisé les forces patriotiques du pays, il tint le coup et mata en dix jours la grève générale révolutionnaire. Malgré les énormes subsides envoyés par Moscou, la grève charbonnière proprement dite ne pouvait plus, ensuite, que se traîner misérablement et finir par un échec. C'est ce qui est arrivé.

C'est seulement après que cette bataille défensive eut été livrée et gagnée que le ministère Baldwin en a engagé une seconde, offensive celle-là, qui est actuellement en cours. Il s'agit de l'adoption du Trade-Unions Bill, destiné à réglementer les conditions dans lesquelles il sera désormais permis

1. Numéro du 1er juin 1926.

aux ouvriers anglais de faire grève. Les conservateurs ne veulent pas, en effet, que leur pays se trouve une seconde fois dans la situation tragique qu'il a connue à la fin du printemps dernier. Et, avec un robuste sens politique que nous ne connaissons guère de ce côté-ci du détroit, ils estiment que l'adversaire ayant joué, et ayant perdu, doit payer sa défaite par la destruction des moyens d'action dont il s'est servi. C'est de cette idée simple et juste que part le projet de loi actuellement soumis au Parlement britannique.

Le Trade-Unions Bill va de suite au fond de la question en établissant une distinction absolue entre la grève particulière d'une corporation, faite pour des motifs strictement professionnels, qui reste permise, et la grève générale, qui ne peut avoir qu'un but politique, et qui sera désormais sévèrement prohibée. Il interdit, sous des peines sérieuses, toute contrainte destinée à obliger au chômage des salariés désireux de travailler — ce qui l'amène à réglementer la présence et l'attitude des groupes de grévistes aux abords des lieux de travail. Il établit une distinction, avec sanctions pénales, entre les fonds des *Trade-Unions* ayant une destination professionnelle et ceux destinés à une affectation politique, ces derniers ne pouvant être obtenus que par une souscription volontaire, et en aucun cas être prélevés sur les cotisations. Il soumet la comptabilité des Trade-Unions à un contrôle permanent. Enfin, il défend formellement aux fonctionnaires de tout ordre de se considérer comme autre chose que les serviteurs de l'État et d'adhérer à un groupement syndical quelconque. Ainsi rédigé, et avec l'arsenal de mesures répressives prévu, le Trade-Unions Bill, s'il est adopté par le Parlement, sera le coup le plus sérieux qui ait encore été porté aux idées communistes, puisque, suivant la parole de Karl Marx, impudemment vulgarisée par ses disciples, « l'ouvrier qui fait grève fait du communisme ».

Nous avons dit : « s'il est adopté par le Parlement ». Ce serait une erreur, en effet, de croire qu'il suffit en Angleterre, comme en France, d'avoir la majorité dans les deux Chambres pour faire et pour imposer une loi. L'opinion publique joue, dans la monarchie anglaise, un rôle beaucoup plus grand que dans notre République française. Et, parallèlement à la

bataille qui se livre aux Communes, et parfois aux Lords, il en est presque toujours une autre qui se déroule dans le pays, sous forme de pétitions, de meetings et de manifestations contradictoires. Or, il y a des exemples qu'une loi assurée de la majorité au Parlement ait été mise en échec par un mouvement d'opinion tellement irrésistible que le gouvernement ait dû s'incliner.

Comme il était aisé de le prévoir, les travaillistes n'ont rien épargné pour provoquer contre le Trade-Unions bill un mouvement de ce genre, et Moscou ne leur a marchandé ni les conseils, ni les subsides pour les aider à organiser la résistance. Aussi respire-t-on, en ce moment, dans le Royaume Uni, une atmosphère presque aussi belliqueuse, presque aussi chargée d'électricité, qu'à la veille de la grève générale de l'an dernier.

***

C'est à la fin de mars qu'a été conclu le nouvel accord entre les Trade-Unions et les Soviets, en vue de la lutte actuelle, et c'est à Berlin que les représentants des deux forces en présence se sont abouchés. Sous couleur de délibérer sur les possibilités de négociation avec l'Internationale Syndicale d'Amsterdam, toujours réfractaire au Communisme, le Comité syndical anglo-russe s'est, en effet, assemblé dans la capitale allemande. (Les lecteurs de la *Revue de Paris* n'ont pas oublié dans quelles conditions naquit cet organisme, qui est à la base des efforts faits par les Soviets pour troubler la paix publique en Angleterre).

Après avoir, une fois de plus, proclamé leur étroite solidarité, les délégués des deux nationalités ont abordé la question du Trade-Unions Bill, qui faisait le fond des préoccupations de la délégation anglaise. Au nom de la délégation soviétique, le camarade Tomsky s'est attaché à dissiper toute inquiétude chez ses alliés : les Soviets soutiendront à outrance leur résistance actuelle. Lors de la tentative de grève générale, puis pour la grève charbonnière de 1926, la Russie a versé aux agitateurs anglais une somme équivalant à 270 millions de francs : c'est moyennant cette somme,

après tout minime, que fut provoquée une crise économique sans précédent, qui a coûté au Royaume-Uni 180 millions de livres sterling (environ 22 milliards de francs). Cette fois les subsides russes sont plus abondants encore : les délégués anglais sont rentrés à Londres en en rapportant l'assurance. Dans sa séance du 14 avril, le Conseil général des Trade-Unions a pris acte de ces promesses et a voté des remerciements à la généreuse Soviétie.

Le nerf de la guerre étant assuré, la campagne d'opinion attendue a été déchaînée avec la plus grande vigueur. Le Congrès de l'*Indépendant Labour Party*, à Leicester, en a marqué le commencement. Dans sa séance du 18 avril, il a tout ensemble proclamé la nécessité de la rébellion contre le *Trade-Unions Bill*, et invité ses membres à refuser leurs services pour la fabrication ou le transport des munitions dans le cas où la Grande-Bretagne exercerait une action militaire contre les bolchevistes chinois : inévitable conséquence de l'acceptation de l'or moscovite... Le Congrès des Trade-Unions écossaises, tenu le 23 avril à Galashiels, a adopté des résolutions semblables.

Le 26 avril, l'attaque s'est précisée, à Londres, par la réunion du Comité de Défense ouvrière, dont font partie les délégués du Conseil Général des Trade-Unions, du Labour Party et du groupe parlementaire. Tous les orateurs socialistes d'Angleterre ont été mis aux ordres de ce Comité. Le pays a été divisé en huit zones de propagande, pourvues chacune d'un état-major particulier. A l'heure où nous écrivons ces lignes (1er mai 1927), nous recevons d'Outre-Manche la nouvelle que trois mille meetings auront lieu dans la seule journée d'aujourd'hui pour protester contre le *Trade-Unions Bill*. Un même ordre du jour, menaçant de résister à cette loi « par tous les moyens », sera adopté dans toutes les réunions à la fois.

Rien, jusqu'ici, ne prouve que cette menace soit vaine. Il est même permis de supposer qu'avant de se voir retirer définitivement l'arme de la grève générale politique, les Trade-Unions voudront s'en servir une dernière fois. Dans ce cas, l'adoption du Bill sera bien certainement le signal d'une agitation révolutionnaire dont il est impossible de prévoir

l'étendue et les complications éventuelles. Les Soviets y joueront leur dernière carte anglaise, et ils le feront sans ménagement, car ils savent que, s'ils perdent, la rupture des relations diplomatiques suivra automatiquement et que l'Angleterre sera définitivement fermée à leur propagande.

Dans le vaste conflit qui est maintenant engagé, nos prévisions sont d'accord avec nos vœux : l'Angleterre conservatrice doit triompher du Communisme et compléter sa victoire de l'an dernier. Mais ce résultat ne sera pas obtenu sans des chocs exceptionnellement durs et sans une activité soutenue de tous les éléments sains de la nation, par lesquels le gouvernement de M. Baldwin a l'extrême sagesse de se faire aider.

Peut-être ceux qui s'étonnent de voir le gouvernement anglais manquer de décision dans les affaires de Chine trouveront-ils ici l'explication des temporisations qui les ont surpris : on s'engage malaisément dans une action vigoureuse, à l'autre bout du monde, quand on s'apprête à fournir un gros effort, pour une question vitale, à son propre foyer...

Et puis, en attendant que le cabinet Baldwin ait les mains libres, par le vote du *Trade-Unions Bill*, la cavalerie de Saint-Georges n'a pas, déjà, si mal manœuvré en retournant le général rouge Tchang Kaï Chek contre les bolchevistes chinois... Réponse de cette bergère qu'est la livre anglaise à ce berger qu'est le rouble russe.

***

Le parti radical français, auquel nous devons la reconnaissance des Soviets, ne pouvait la justifier, comme le parti libéral anglais, par la nécessité d'ouvrir le marché russe au commerce de la France. Quand l'attitude du ministère Ramsay Mac Donald eut fixé celle de M. Herriot, ce dernier dut choisir un prétexte plausible. Il s'arrêta au paiement de la dette russe envers les porteurs français.

Cette dette se monte à une vingtaine de milliards or pour les fonds d'État et pour les valeurs industrielles. Notre appauvrissement financier, après la guerre, est venu en grande partie de la perte de cet immense capital, dont les intérêts

avaient toujours été scrupuleusement payés au temps du régime tsariste. C'est un revenu annuel d'un milliard or qui nous a brusquement fait défaut. Chiffres en mains, il est donc possible de dire que l'avènement du bolchevisme en Russie nous a coûté encore plus cher que la reconstitution de nos régions dévastées.

Un aussi vaste brigandage aurait dû suffire à faire traiter les Soviets en ennemis déclarés. Ceux-ci, au contraire, ont trouvé moyen d'en tirer un excellent parti diplomatique : c'est sous couleur de discuter les modalités du paiement de la dette russe que leurs représentants ont été admis à Paris et y sont encore. Depuis trente mois, d'ailleurs, les travaux de la commission franco-soviétique chargée de cette question n'ont guère avancé. Moscou ne démord pas de son point de vue, qui est le suivant : 1° La France renoncera immédiatement aux quatre cinquièmes de sa créance et acceptera pour le surplus l'amortissement en soixante-deux ans; 2° Les Soviets ayant besoin d'argent, car la propagande révolutionnaire leur coûte cher, la France leur consentira un prêt immédiat de trois milliards... C'est de cette façon que l'on s'est moqué et que l'on se moque encore d'un grand pays.

Il semblerait que la France, ayant suivi docilement jusqu'ici les impulsions de la politique anglaise, dût s'acheminer vers la rupture avec les Soviets du même pas que le Royaume-Uni. Mais ici intervient l'esprit des élections du 11 mai 1924, faites non seulement à gauche, mais avec le concours étroit de l'extrême gauche. Cet esprit tolère le gouvernement d'union nationale parce qu'il le faut bien, parce que l'on a entrevu le fond de l'abîme en juillet 1926 avec la débâcle financière, et que l'on doit accepter la dictature économique Poincaré puisque le pays la veut absolument. Mais il prend sa revanche sur tout le reste, et notamment en matière de politique extérieure. S'il trouve excellent qu'on cède à la sollicitation anglaise lorsqu'elle nous conduit à Locarno et à Thoiry, il juge détestable de l'écouter quand elle nous éloigne des Communistes, qui sont compris dans la formule : « Pas d'ennemis à gauche ».

Rien n'a pu, jusqu'ici, faire fléchir cette obstination antipatriotique d'une grande partie des radicaux français, ni la

guerre du Riff, soutenue avec l'argent et les instructeurs des Soviets; ni l'agitation insurrectionnelle fomentée en Algérie, en Tunisie, en Indo-Chine par les agents de Moscou, et dénoncée, dans des termes d'une vigueur inégalée, par le ministre de l'Intérieur lui-même; ni le formidable travail de dissolution nationale et de préparation à la guerre civile poursuivi dans la métropole par des conspirateurs qui ne font pas mystère de leurs desseins.

On reconnaît à cette attitude que l'esprit du Bloc des Gauches a, depuis longtemps, dépassé le stade anticlérical, et même antimilitariste, qu'il est devenu foncièrement antinational. Ce ne pouvait être en vain, d'ailleurs, que tant de radicaux ont pris, depuis deux ans, le chemin des dîners et des réceptions de l'ambassade russe, et que tant d'autres ont négocié de fructueuses affaires avec sa délégation commerciale.

Voilà pourquoi l'Angleterre, qui a obtenu si facilement, au temps de M. Ramsay Mac Donald, la reconnaissance des Soviets, se heurte maintenant à une résistance opiniâtre quand elle veut, avec MM. Baldwin et Chamberlain, exercer une pression en sens contraire. Réussira-t-elle tout de même à l'emporter dans les conseils de notre gouvernement? Ou celui-ci restera-t-il docile aux suggestions de la gauche parlementaire? C'est tout le problème de la sécurité de la France qui se pose dans cette alternative, car le péril communiste, auquel l'opinion commence à s'habituer, comme à tout ce qui dure, est devenu redoutable, comme on le verra par les précisions ci-après.

***

Signalons tout d'abord que depuis l'article que la *Revue de Paris* a consacré, le 1er avril 1926, à l'*organisation communiste en France*, celle-ci a changé de dirigeants. Nous faisions prévoir cette éventualité en disant que Suzanne Girault et le capitaine Treint, violemment battus en brèche par leurs adversaires, ne résisteraient que juste aussi longtemps qu'ils auraient la faveur des chefs russes de la IIIe internationale. « Une autre équipe », disions-nous, « aspire déjà à les remplacer

et promet à Moscou une docilité et une énergie encore supérieures à la leur. »

Cette équipe a triomphé au Congrès secret de Stockholm, qui a procédé, au printemps dernier, à la refonte des organismes de propagande bolcheviste en Europe. Suzanne Depollier, dite Girault, mise la première sur la sellette, a été convaincue de maladresses et d'imprudences multiples : on lui a notamment reproché d'avoir laissé saisir chez elle, aux Lilas, des papiers importants, qui ont compromis le chef du service des renseignements soviétiques en France. Mais la vraie raison de son discrédit doit être cherchée dans ses violences perpétuelles, qui lui avaient peu à peu aliéné presque tous les militants. On a fait droit aux plaintes de ceux-ci en octroyant à l'irascible Suissesse ce long congé de convalescence qu'on accorde, en Soviétie, aux agitateurs ayant cessé de plaire.

Non moins détesté était le capitaine Treint, dont la mise impeccable et le monocle à la prussienne tranchaient par trop avec la casquette, les savates et la ceinture de cuir qui ont fait la popularité du camarade député Marty. On l'eût cependant maintenu en fonctions si la discipline vigoureuse qu'il avait promis d'imposer aux cellules avait produit de meilleurs résultats. Mais nous avons dit que les réunions trop fréquentes, un ordre du jour surchargé et fastidieux, avaient fini par creuser des vides dans les groupements d'usines de la région parisienne. Par-dessus tout, et bien que le guet-apens de la rue Damrémont se fût produit sous son principat, on reprochait à Treint de manquer d'audace, d'avoir laissé passer plusieurs occasions d'agir révolutionnairement. Il fut donc « limogé » et chargé d'établir pour la IIIe Internationale des rapports sur les méthodes d'organisation syndicale.

Bien que la lutte contre Suzanne Girault et Treint eût surtout été dirigée par le député Jacques Doriot, ce n'est pas à ce dernier que profita leur éviction; l'ex-cheminot Pierre Semard en a été le véritable bénéficiaire.

Rien de plus rapide que l'ascension de ce compagnon qui s'efforce, actuellement, de se frotter de lettres. Venu de la C. G. T. réformiste, simple membre du Parti communiste au début de 1924, membre du Comité directeur à la

fin de la même année, secrétaire général à partir du Congrès de 1925, il a été choisi par le Congrès secret de Stockholm pour succéder à Treint et à Suzanne Girault à la tête de l'organisation française. Afin de lui assurer une autorité indiscutée sur ses camarades français, on l'a nommé vice-président *mondial* de la IIIe Internationale. Tout cela sans qu'il soit ni écrivain, ni orateur, ni même magnétiseur de syndiqués à la manière de son ancien chef Jouhaux, de la vieille C. G. T.

Rien de plus vulgaire que la face plate, aux yeux sournois, au sourire bonasse, de ce colosse; rien de plus terne que sa conversation. Mais une rouerie de paysan madré l'a constamment servi et l'a porté au premier rang de la IIIe Internationale, dont il ne désespérerait pas d'être un jour le chef suprême, s'il avait la chance d'être russe ou israélite. C'est cette rouerie qui l'a amené à servir d'abord passivement le capitaine Treint et Suzanne Girault, quand ceux-ci pouvaient lui procurer l'accès du Comité directeur, puis du Secrétariat général du Parti. C'est cette même rouerie qui lui a fait déchaîner contre eux le député Jacques Doriot, que Pierre Semard a appuyé en sous-main tout en lui laissant porter tout le poids de la lutte. C'est toujours cette rouerie qui lui a fait « semer », au Congrès de Stockholm, Jacques Doriot, dès que la défaite de Treint et de Suzanne Girault fut acquise, pour contracter une autre alliance, probablement momentanée, elle aussi, avec Vaillant-Couturier.

A cette alliance, Semard a trouvé plusieurs avantages : d'abord, se servir d'un homme dont la culture, sans être considérable, est certainement supérieure à celle du mécanicien Doriot; ensuite, utiliser le groupement de l'A. R. A. C. (Association Républicaine des Anciens Combattants), dont Vaillant-Couturier est le président depuis plusieurs années, et qu'il avait su conserver autonome au temps où la dictature Treint-Suzanne Girault s'imposait à tous.

A première vue, la révolution de palais intervenue dans le Parti Communiste français semble avoir surtout profité à Vaillant-Couturier. Il est devenu le leader intellectuel pour la France, puisqu'on lui a confié la direction de *l'Humanité*, dont il a, d'ailleurs, plus que doublé le tirage en quelques

mois. Il a succédé à Treint comme chef militaire du Parti, poste vainement ambitionné par Doriot, qui est allé cacher sa déconvenue chez les Chinois. Mais, en réalité, le camarade Semard règne sur le Parti réorganisé et Vaillant-Couturier n'est que l'exécuteur de ses volontés.

Aussi souple à Moscou qu'il a su l'être en France, Semard s'est désolidarisé à temps d'avec Trotsky et Zinovief, tombés en disgrâce, et a su faire sa cour aux nouveaux maîtres du Kremlin, dont il a toute la confiance. Nous ne croyons pas nous tromper en affirmant que la direction du Parti Communiste français est dans des mains qui ne la laisseront pas échapper de sitôt.

***

Le premier soin du camarade Vaillant-Couturier a été de remanier de fond en comble l'organisation militaire communiste, telle que l'avait conçue le capitaine Treint. Ce dernier avait souché les Centuries rouges sur les Cellules d'usines dans lesquelles elles se recrutaient. Or, les usines ont une population instable, fréquemment renouvelée, et qui habite des quartiers très divers : il en résultait que la composition de chaque centurie était flottante et qu'il n'y avait qu'un contact insuffisant entre les chefs et la troupe.

Dès qu'il fut investi des fonctions de maître de la milice rouge, Vaillant-Couturier entreprit de réformer les Centuries sur la base du quartier, dans Paris, et de la commune dans la banlieue — le groupement par usines n'étant plus maintenu que pour les Cellules de propagande. Il donna pour cadre à cette réorganisation son « Association Républicaine des Anciens Combattants », dans laquelle on versa les hommes de l'organisation Treint. Forte jusque-là de 3 000 membres au plus, l'A. R. A. C. vit, du coup, son effectif monter à 12 300 combattants, en y comprenant la Jeune Garde Communiste, dans laquelle on est admis sans avoir fait de service militaire, à partir de l'âge de dix-huit ans.

On ne saurait imaginer jusqu'à quel point a été poussée la préparation à la guerre civile des troupes de Vaillant-Couturier. Licence a été donnée aux Communistes français

de s'organiser militairement en plein Paris, avec services de recrutement, d'équipement, d'armement, d'état-major, de santé, avec mobilisations sur la voie publique et manœuvres en plein air.

Étudions un à un ces services.

Le service de recrutement de l'armée rouge parisienne est installé 241, rue Lafayette, dans un immeuble voisin du siège central du Parti, qui occupe le n° 120. C'est là que sont envoyés par les Cellules ordinaires les noms des « camarades » français ou étrangers susceptibles de figurer dans les centuries rouges. On les classe par lieux de résidence et on les répartit dans un des sept secteurs militaires de l'A. R. A. C.

Curieux découpage que celui de ces secteurs, dont l'effectif mobilisable correspond à un régiment de 1 500 à 2 000 hommes pour lequel tout a été prévu : commandement, cadres, lieux de rassemblement, matériel, et moyens de transport. Il y a un secteur central, exclusivement urbain, formé des neuf premiers arrondissements de Paris, et six secteurs extérieurs comprenant un ou deux arrondissements de la périphérie, que prolonge une longue bande de banlieue. C'est ainsi que le troisième secteur comprend le 12e arrondissement de Paris et s'étend sur Lagny, Vincennes, Saint-Maurice, Vaires, Torcy, Neuilly-sur-Marne, etc.; que le cinquième secteur comprend les 14e et 15e arrondissements et englobe dans son recrutement Montrouge, Châtillon, Clamart, Issy-les-Moulineaux, Malakoff, Arcueil, etc. L'aspect général fait penser à une roue, dont le moyeu serait formé par le secteur central, et dont les six jantes seraient représentées par les six autres secteurs, en partie parisiens, en partie banlieusards.

On a fait la remarque que le secteur central délimite une région de Paris où sont contenus tous les ministères, la Chambre des Députés, le Sénat, l'Hôtel de Ville, la Préfecture de Police, le Central Télégraphique, etc. C'est visiblement un *secteur-but*, en direction duquel les secteurs régionaux prennent figure de colonnes d'attaque. Et il semble bien que l'attaque doive surtout venir de l'Est, où les secteurs sont plus nombreux, et appuyés sur des réserves plus massives.

Comme on le voit, l'organisation de recrutement et les prévisions de mobilisation ont été poussées par le « camarade » Vaillant-Couturier beaucoup plus loin qu'au temps du capitaine Treint.

Le service d'équipement, qui n'existait pas, a été créé. Le camarade Vaillant-Couturier estime, en effet, que le port d'un uniforme influe sur la cohésion et le moral d'une troupe, sans parler des commodités qu'il présente pour la manœuvre actuellement, pour la guerre civile demain.

Cet uniforme présente beaucoup d'analogie avec celui des insurgés catalans du colonel Macia, qui a été reproduit dans la plupart des journaux illustrés. Il comprend le complet sport, en drap de couleur kaki, avec ceinturon de cuir et anneaux réglementaires, les bandes molletières, le béret basque. On a pu l'admirer sur la voie publique, à maintes reprises, car la police ne s'est jamais opposée à son exhibition. A Clichy, notamment, le 7 novembre 1926, 1 600 membres de l'A. R. A. C. ont défilé en uniforme, au pas cadencé, instructeurs — c'est le nom qu'on donne aux officiers — en tête, sous-officiers en serre-files.

L'équipement complet n'est, d'ailleurs, distribué qu'aux membres faisant preuve d'exactitude et de discipline. C'est une marque de satisfaction, qui n'est octroyée qu'après un stage d'au moins six mois, pendant lesquels l'homme incorporé aura rempli ponctuellement les tâches assignées. Le gros des troupes défile et manœuvre avec ses habits civils.

C'est « le camarade » Desphilipon qui a la haute main sur ce service. Le magasin central est 241, rue Lafayette; mais il existe un magasin par secteur.

Le service d'armement a subi des vicissitudes désagréables au cours de ces derniers mois. Il était confié au « camarade » Dancart, garagiste, 16, rue des Fossés-Saint-Marcel, qui centralisait les armes et les munitions recueillies par ses rabatteurs, et les délivrait, contre bon régulier, aux membres de l'A. R. A. C. qui lui étaient adressés.

Une première fois, à la suite d'avis pressants donnés aux autorités qualifiées, celles-ci se décidèrent à ordonner une

perquisition dans le garage suspect. On y trouva l'armement complet de 200 hommes, fusils de guerre, brownings, 300 cartouches par pistolet. On ne pouvait faire autrement que d'ouvrir une instruction. Mais une puissance mystérieuse arrangea tout. Le juge d'instruction lui-même déclara aux journalistes accourus que Dancart était un « monomane de la collection », qu'il se spécialisait dans les armes de guerre, mais qu'il n'avait aucune mauvaise intention. Un non-lieu intervint, et... les armes lui furent rendues.

De nouvelle représentations, très vives, ayant été faites aux pouvoirs publics, il fallut bien, en février dernier, perquisitionner à nouveau chez Dancart. L'arsenal avait beaucoup augmenté. On découvrit, en effet, tant dans son garage qu'à son domicile privé, 10 mitrailleuses complètement équipées, 65 fusils mitrailleurs, et la charge de 3 camions en fusils de guerre et brownings grand modèle. Chaque type d'arme était puissamment approvisionné en munitions. Cette fois, on dut arrêter Dancart et rouvrir une instruction. Celle-ci se traîne, d'ailleurs, avec une lenteur désespérante, et on l'oriente exclusivement dans le sens de la recherche des fournisseurs de Dancart, nullement dans le sens de la destination des stocks formés par lui. C'est qu'il faudrait, dans ce cas, mettre en cause l'A. R. A. C. et le parti communiste, et il n'entre pas, jusqu'ici, dans les intentions du gouvernement que la question soit posée.

Nul doute qu'à moins d'une pression de l'opinion la liberté ne soit bientôt rendue au chef de l'armement des centuries rouges. Et peut-être, cette fois encore, lui restituera-t-on l'arsenal qui servira à ensanglanter Paris, lors de la prochaine et inévitable insurrection.

On imagine sans peine ce qui se serait passé à Londres si la police de sir William Joyson Hicks avait mis la main sur un dépôt d'armes de cette envergure...

Mais l'Angleterre conservatrice a la volonté de se défendre contre le péril communiste, tandis que la France radicale glisse rapidement sur la pente au bas de laquelle l'attend l'enfer des Soviets.

Le service de santé de l'A. R. A. C. et de la Jeune Garde Communiste est d'institution récente (octobre 1926), mais

il est à peu près complètement organisé, et comprend chirurgiens, brancardiers et infirmières. Ces dernières ont participé aux dernières mobilisations et manœuvres en plein air. Elles portent un brassard rouge, le béret réglementaire et... le revolver en bandoulière.

Mais le moment est venu de parler de ces mobilisations et de leur consacrer un chapitre spécial.

***

Les manœuvres d'instruction ont lieu en principe tous les dimanches, à moins de mauvais temps. Celles de la Jeune Garde, qui n'a pas d'instruction militaire, sont plus fréquentes et plus rudes que celle de l'A. R. A. C. Le rendez-vous est généralement donné à l'une des portes de Paris; quelquefois dans une gare, quand l'objectif choisi est à une certaine distance. La manœuvre a lieu en forêt et dure quatre heures, coupées par une pause d'une heure pour le déjeuner. La discipline observée est absolument militaire, et la canne est maniée, sur le terrain, comme on le ferait pour un fusil. Les opérations terminées, les rangs sont rompus et la journée se termine par des jeux en plein air.

Le compte rendu suivant permettra de se faire une idée de ce que sont ces exercices de préparation à la guerre civile, que la police connaît, observe et... tolère. Il s'agit de la mobilisation, le jour de Pâques, du 3e secteur de la Jeune Garde Communiste (secteur C de l'A. R. A. C.), qui est allé manœuvrer dans le bois de Meudon).

8 h. du matin. — Gare Montparnasse. Le rassemblement est pour 8 h. 30. L'état-major du secteur a annoncé un train spécial. Quelques gradés de la Jeune Garde font les cent pas dans la salle d'attente. Ils sont en tenue kaki, béret basque, bandes molletières, ceinturon, avec la canne, le brassard rouge et la musette à provisions.

8 h. 30. — Une cinquantaine de Jeunes Gardes arrivent, la plupart en tenue. On a l'impression que le rassemblement est laborieux. Les gradés interviennent et mettent de l'ordre. Le chef de détachement, homme d'environ vingt-six à vingt-huit ans, figure glabre, allure militaire, canne à bec d'ivoire, s'agite beaucoup.

8 h. 45. — Les Jeunes Gardes continuent à arriver par petits groupes.

Ils sont très calmes, ni tumultes, ni chants. D'ailleurs, la police veille; il y a là vingt-cinq agents en tenue, plus d'une dizaine d'autres en civil.

9 heures. — Les chefs de centuries rassemblent leurs hommes et les font passer sur le quai d'embarquement par groupes distincts. Il y a quatre centuries, groupées chacune autour de son fanion. Les autres centuries du 3e secteur ont dû emprunter un autre moyen de communication : nous les retrouverons, en effet, tout à l'heure sur le terrain. Parmi celles qui sont là, les vacances de Pâques ont dû creuser des vides, car aucune n'est au complet :

Première centurie : 37 jeunes Gardes (dont 33 en tenue) et 3 infirmières.

Deuxième centurie : 42 jeunes Gardes (dont 34 en tenue) et 3 infirmières.

Troisième centurie : 33 jeunes Gardes (dont 16 en tenue) et 5 infirmières.

Quatrième centurie : 36 jeunes Gardes (dont 28 en tenue) et 2 infirmières.

Un homme porte un gros rouleau de corde de marine. Un groupe de 12 jeunes garçons en béret, conduits par une femme, se joint à l'expédition.

9 h. 13. — Tout le détachement embarque avec un ordre parfait dans le train à destination de Meudon. Quelques retardataires arrivent en courant et se casent au petit bonheur, en cherchant leur centurie : ils sont rabroués par les gradés. Le train part. A un signal, les quatre centuries entonnent l'*Internationale*.

En cours de route, à la station Clamart, deux hommes en tenue montent, porteurs de paquets volumineux.

A l'arrivée à Meudon, quatre éclaireurs de la Jeune Garde, avec bicyclettes, attendent le détachement. Ils ont le revolver en bandoulière.

La colonne se forme, chaque centurie derrière son fanion, et traverse Meudon en chantant l'Hymne de la Jeune Garde.

La population regarde, nettement hostile. A une fenêtre flotte un drapeau tricolore. Une dizaine de personnes, munies de sifflets à roulettes, sifflent au passage. La colonne répond par des huées.

Des estafettes motocyclistes (2 hommes par machine) vont et viennent de l'entrée du bois à la colonne et inversement.

Un fourrier et une équipe chargée du ravitaillement se détachent et vont faire des provisions chez des commerçants de la ville.

A l'entrée du bois, deux autos très confortables, numéros masqués, stationnent. A quelques pas, un groupe inspecte la colonne : l'état-major. On salue militairement.

Sous bois, d'autres détachements stationnent déjà, attendant la colonne de Montparnasse. Après une courte pause, le départ s'organise, et cinq corps séparés se mettent en marche vers l'étang de Trivaux près duquel va se dérouler la manœuvre. A ce moment, l'effectif

total s'élève à 800 jeunes gardes, dont environ 450 en tenue. Beaucoup ont le revolver en bandoulière.

Des autos chargées de matériel de campement suivent.

On note la présence de deux civils munis d'un appareil photographique.

A ce moment, la surveillance est interrompue : la Jeune Garde établit, en effet, une ligne de petits postes de sécurité, qui interrompent toute circulation à 500 mètres en deçà du terrain choisi pour la manœuvre. Les curieux sont invités à s'éloigner et ceux qui protestent sont menacés.

On n'aperçoit ni police, ni gendarmerie : le bois de Meudon appartient aux Communistes. Il n'y a qu'à battre en retraite.

Notons que, pendant que le secteur 3 de la Jeune Garde Communiste manœuvrait ainsi, le jour de Pâques, aux étangs de Trivaux, les autres secteurs avaient aussi, sur d'autres points de la banlieue, leurs exercices distincts.

Et la Jeune Garde n'est qu'une partie de l'armée rouge parisienne, le gros bataillon étant fourni par l'A. R. A. C.

La question se pose de savoir si la police, *qui connaît ces mobilisations périodiques*, les tolère par ordre, ou néglige de les signaler au Gouvernement.

***

Rien n'a été omis, on vient de le voir, pour la préparation de l'insurrection qui, un jour ou l'autre, mettra Paris aux mains d'une nouvelle Commune. Le travail des Communistes en Province est plus difficile à surveiller, mais des indices multiples existent, qui prouvent qu'il n'est pas moins avancé, tout au moins dans les ports de mer et dans certaines grandes villes. Cependant le péril principal n'est peut-être pas dans l'organisation à ciel ouvert, et avec la permission tacite du gouvernement, d'une armée rouge prête à tous les coups de main. Il existe un autre ordre de faits qui légitime toutes les craintes et qui fait apparaître comme excessivement sombre l'avenir de la paix publique en France : nous voulons parler de l'existence des cellules militaires.

La création de ces cellules a été entreprise, dès 1924, sur l'initiative du capitaine Treint, qui s'est principalement servi, pour leur formation, des membres des Jeunesses Com-

munistes incorporés dans les régiments. Depuis cette époque, les Cellules militaires n'ont cessé d'augmenter en nombre et en importance. Difficilement formées dans la Cavalerie, plus nombreuses dans l'Infanterie, elles infestent littéralement l'Artillerie et les corps spéciaux : chars d'assaut, aviation, génie, compagnies d'ouvriers, etc.

Au Congrès de 1925, dans une réunion de commission de la Jeunesse communiste, il fut indiqué que celle-ci avait déjà des groupes (3 membres au moins) dans 327 formations militaires (régiments, bataillons, compagnies, batteries ou escadrons). D'autre part, on se félicitait que plus de 200 officiers *en activité* eussent donné leur adhésion au parti communiste, et on prodiguait à ces précieux néophytes les recommandations de prudence.

C'est ainsi que, « pour des raisons de sûreté, de dignité prolétarienne et d'unité dans la direction de la propagande », les officiers affiliés au parti communiste doivent l'être *individuellement*. Il leur est interdit de s'occuper personnellement de la création de cellules de soldats, ni de figurer dans celles qui existent. Il leur est seulement recommandé de fermer les yeux sur la propagande faite dans leur compagnie et « d'arranger, *dans la mesure du possible*, » les incidents qui pourraient être causés par l'imprudence des jeunes communistes incorporés. En d'autres termes, le devoir de l'officier communiste est, avant tout, de ne pas « se brûler » : ne faut-il pas qu'il se réserve pour le jour du « grand branle-bas révolutionnaire? » En attendant il ne doit avoir que des rapports « individuels et directs » avec la direction du parti, qui lui indiquera, le moment venu, « les tâches à accomplir ». On se doute de ce que seront ces tâches....

Le recrutement des officiers communistes étant ainsi centralisé *à part*, la formation des cellules de sous-officiers et de soldats a été poussée le plus activement possible. Malgré le mystère que l'on fait régner sur ce déportement de l'activité communiste, nous serions en état de publier, d'après les sources les plus sûres, un tableau détaillé des Cellules militaires dont l'activité a pu être relevée au cours des douze derniers mois. Ce tableau permettrait de juger de l'extension prise dans l'armée par la conspiration communiste.

Il existe en effet *trois cent quinze* cellules communistes — réparties dans *cent quatre vingt-dix-neuf* régiments, ou escadrons, compagnies, bataillons formant corps. Puissent les chefs loyaux de ces unités se rappeler qu'ils ont, parmi leurs hommes, sous le masque, un petit groupe de conjurés toujours prêts « à montrer que leur balles sont pour leurs généraux », comme le proclame le chant de guerre communiste. En 1917, en Russie, combien d'officiers ont été abattus à l'improviste par un soldat, voire par leur ordonnance, qui avait toujours fait exactement son service, mais qui était secrètement affilié à un Soviet d'ouvriers et de soldats!

Les Cellules de la Flotte ont un esprit communiste encore plus ardent que celles de l'Armée, ce qui n'a rien d'extraordinaire, les marins de tous les pays ayant, à toutes les époques, été plus accessibles que les soldats à la propagande révolutionnaire. La flotte anglaise qui devait vaincre, sous Nelson, à Trafalgar, ne s'était-elle pas insurgée, quelques années plus tôt, dans les eaux britanniques, proclamant « la République de Mer » et menaçant d'aller bombarder Londres? Les marins russes, en 1917, les marins allemands, en 1918, ont joué un rôle révolutionnaire décisif. Et nous ne parlons pas des marines espagnole, portugaise, brésilienne, etc.

Ce n'est plus le « camarade » Vaillant-Couturier qui est en scène quand il s'agit de la Marine, mais son collègue Marty, l'ancien meneur des mutineries de la Mer Noire. Il ne s'agit pas seulement, pour ce dernier, de livrer son navire aux bolcheviks, mais de soulever en leur faveur toute la flotte française. C'est lui dont on retrouve l'action derrière les tentatives de mutineries qui se sont produites, à bord de divers bâtiments français, au moment de la guerre du Riff (affaires du *Courbet*, du *Voltaire*, du *Metz*, etc.).

Tout récemment, en janvier 1927, le « camarade » Marty a resserré les liens de sa conspiration en créant une *Union fraternelle des Marins*, dont il est président, et dont le « camarade » Dadot, actuellement arrêté pour espionnage au profit des Soviets, est secrétaire. A cette occasion se réunit au nº 241 de la rue Lafayette, un véritable Comité insurrectionnel

de la flotte, dans lequel étaient représentées les cellules maritimes de *trente-neuf* vaisseaux, de *trois* dépôts des équipages, d'*une* direction de port, d'*un* centre d'aviation, d'*un* centre de sous-marins, d'*un* arsenal, de *trois* hôpitaux maritimes.

Depuis quelques mois, de nouvelles cellules sont venues s'ajouter à celles que nous avons dénombrées.

Nous voudrions parler plus en détail de l'organisation communiste dans nos établissements de guerre; elle se lie étroitement à la question de l'espionnage organisé en France pour le compte des Soviets. Mais une instruction étant actuellement ouverte contre quelques-uns des fauteurs de ce crime de lèse-patrie, nous ne voulons pas gêner, par nos révélations, l'action de la justice, pour une fois qu'elle se manifeste.

Nous y reviendrons si nous constatons qu'une fois de plus elle manque de clairvoyance ou de volonté d'aboutir.

★ ★ ★

BOUDDHA VIVANT[1]

DEUXIÈME PARTIE

LA VIE SANS MAISON

I

Parvenus sans encombre à Saïgon, les voyageurs attendent quelques jours au Continental l'arrivée du *Félix-Faure* sur lequel des cabines leur ont été retenues. Saïgon leur offre sa jungle hachée d'avenues, son théâtre en carton-pâte, deux cinémas où l'on voit des crimes et des bergeries Marie-Antoinette, ses apéritifs, ses pharmacies et ses boutiques de couronnes mortuaires; ils vivent aux terrasses des cafés, chassant les moustiques et aussi les boys, dont l'air vicieux, méprisant et ricaneur contraste avec les façons primitives des indigènes de Karastra. A part les automobiles dont le bourdonnement lui fait lever la tête, le Prince ne s'intéresse à rien; la soudaineté de cette fuite dans la nuit, le choc opératoire de ce sacrifice volontaire à des dieux inconnus l'empêchent de s'attarder au pittoresque de l'aventure; il a quitté la surface : on pourrait presque dire de lui ce qu'on dit des morts, que ses jours ont été tranchés. Il laisse Renaud prendre les décisions; habillé à l'européenne, casqué de liège, immobile, passif, il attend sur l'asphalte de la rue Catinat que des puissances souveraines le servent, ou le pulvérisent. Renaud, lui,

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er mai.

contente sa soif incorrigible de nouveau, de merveilleux; mais vigilant, malgré une terrible crise hépatique, il parcourt les télégrammes d'agences. Aucun n'annonce leur fuite. Sur leur absence, les portes du palais de Karastra se sont refermées, asiatiquement. Il passe de chaudes heures dans des bureaux de police, dans des couloirs chaux-et-coaltar, heureux de retrouver sous ces latitudes le côté dur, sale, négatif, paperassier et pour tout dire militaire, dont le Premier Empire a marqué la France à jamais la préparant d'emblée pour le communisme. D'ailleurs, rien que des Corses. C'est sans doute ici, pense Renaud, qu'il serait assis s'il avait été bon élève. Les autorités locales sont si désireuses de le voir quitter l'Extrême-Orient qu'on lui donne toutes facilités pour rentrer, ainsi qu'au Prince, qu'il inscrit comme étudiant.

Ces trois jours leur paraissent interminables. Parfois, avant dîner, ils poussent une pointe jusqu'au Tour de l'Inspection, ou bien sur les quais. Ces quais sont quadrillés comme un échiquier, de soleil et d'ombre, d'Annamites en longue robe de satin ciré noir et de coloniaux en toile blanche. Suivent de mornes perspectives de magasins militaires, Intendance, Génie. Parmi des cadavres de chaudières, une musique de la Marine, vêtue de loques, répète l'*Internationale*. En s'approchant, ce n'est que *Lakmé*. Deux très vieux cuirassés sont démontés, leurs squelettes de rouille et leurs intestins de chaînes, rangés à côté d'eux sur le môle. Il y a, au-dessus des hélices, un écriteau :

DÉFENSE DE PÊCHER LES MOULES SUR LA COQUE

— C'est l'escadre française d'Extrême Orient, — explique Renaud. — Comme vous voyez, aucune arrière-pensée d'agression...

Jâli se laisse emmener, impassible, myope et muet, enfant un peu lourd à traîner.

Une nuit, ne pouvant dormir, tant il souffre du foie, Renaud se lève. C'est l'heure où le carrelage est frais. Il s'y étend, nu. Sa chambre communique avec celle du Prince. Tout repose, sauf les lézards et, au plafond, la bourrasque ronde des ventilateurs. En travers de la porte, les deux

domestiques, Uok et Kruot, dorment, renversés, comme assassinés, la tête sur les coffres qui ont servi à transporter la literie, les ustensiles de cuisine et les bijoux. Ils se sont couchés à terre, car la vue et l'usage des draps leur fait encore peur. La lune tombe sur les cubes blancs des moustiquaires. Au travers d'une, Jâli, nu aussi, avec un pagne de Java autour des reins, repose, comme au fond d'une opale. Entre ses jambes et pour éviter que la sueur nocturne ne les colle, est disposé en longueur ce traversin qu'on nomme sous l'Équateur « la femme hollandaise ». Renaud se sent un frère aîné. Affection pleine de scrupules. De ces quatre hommes sombres qui sont là, il se découvre responsable. Hier, il n'était qu'un menin, attaché au Dauphin. Aujourd'hui, il est devenu le maître. Tout ce qui arrive, il en est cause. Certes, il méprise, comme il le faut, l'éloquence, mais il s'émerveille cependant que des paroles puissent déterminer des actes et mettre en marche la roue, si bien graissée, des conséquences. A cause de lui, de quelques idées — (il n'aurait peut-être pas eu moins de goût, ailleurs, à défendre leur contraire) — jetées au moment opportun dans un jeune, malléable et chimérique esprit, ces hommes ont tout quitté, abandonné des palais, brisé des cadres rigides, pour venir dormir là, en chambre meublée. Indifférents, ils s'abandonnent paisiblement, sachant bien, dans leur fatalisme, que personne n'est admis à décider pour soi-même. Ils semblent insensibles à toute la distance qui les sépare déjà de leur passé, aux abîmes qui vont s'ouvrir sous eux, le lendemain.

Le *Félix-Faure* mouilla en rade. Ils prirent possession des rares cabines qui n'avaient pas été retenues par la « colonie ». Renaud montrait à Jâli ce monde nouveau : les fonctionnaires secs et maigres, comme des oiseaux qui doivent se nourrir grain par grain; les mercantis, qui, eux, sont gras, sans cou, la chemise ouverte, avec des têtes de crocodile; les jeunes planteurs, style Far-West, qui ont remplacé les vieux colons alcooliques et cafardeux, chers aux écrivains naturalistes. Tous avec l'effroyable teint de Cochinchine, couleur de pus.

La sirène vint déchirer les adieux. Les passagers s'organisèrent pour un mois. Le bateau se divisait en clans; le monde

réactionnaire, une petite société d'officiers, une manille de francs-maçons, les mères de famille, les célibataires, les malades (subdivisés, eux-mêmes, comme les pavillons des cliniques, en paludismes, abcès au foie, etc.)...

Jâli et sa suite ne mettent pas les pieds dehors et vivent de riz — dont ils boivent aussi l'eau — et de poisson sec, acheté aux escales. « Mes chats siamois », dit Renaud, en parlant d'eux ainsi, à cause de cette nourriture. Il lit et joue du banjo, allongé, sans sortir, car il souffre encore, bien que l'air de la mer lui fasse déjà du bien. Ils ont acheté beaucoup de livres à Saïgon et ne recherchent point d'autre compagnie. Leur cabine donne sur le pont. Par le hublot ouvert, Renaud entend de l'autre côté du blindage chaud la conversation des passagers, qui vient rompre ce que le Bouddha appelle « le silence sacré de la sieste » : il en cueille les fleurs, herborise, se constitue un sottisier d'Extrême-Orient.

— Vous me croirez si vous voulez, monsieur, mais je suis arrivé à faire vivre ma famille pour deux piastres par jour; je pouvais donc mettre de côté...

— Évidemment on n'a pas de frais de chauffage. Mais on a les frais de glacière et de ventilateur. Toujours des frais!

— C'est par l'économie, croyez-moi, qu'on arrive à en imposer aux Orientaux...

— J'ai vu, moi qui vous cause, des nuits de janvier où l'on dormait avec des couvertures, où l'on mettait le pardessus pour faire la promenade.

— Le pauvre! il est bien « fatigué »; il n'arrivera pas jusqu'à Aden... (et on donnait au mot fatigué un sens terrible, comme les professeurs savent redonner au mot *navré* la force qu'il avait au XVIe siècle).

— Moi, je m'étais dit, comme toutes les femmes : « Aller vivre là-bas, dans une île, avec l'homme que j'aime, je n'en demande pas plus ». Ah bien, ouiche! Vous voulez dormir? vous étouffez! Sortir la nuit? les moustiques! Vous baigner? les requins! Manger des fruits? la dysenterie! N'épousez jamais un inspecteur des Douanes, et vivement Paname!

— D'abord, les pagodes à clochettes, les charmeurs de serpents, l'opium, la théosophie, madame Chrysanthème, les babouches, tout ça c'est la même chose, le péril jaune, quoi...

— Nous allons droit au bolchevisme.
— Faut pas chercher à comprendre.
— Merci. Jamais d'alcool avant le coucher du soleil...
— Quinine... piastres... congés... caoutchoucs à terme...
— Saïgon est un petit Marseille...

Renaud entre chez le Prince. Jâli repose, la tête sur un oreiller chinois, comme un pavé creux. Près de lui, accroupi, les genoux au menton, le colonel s'exerce au maniement de la fourchette et de la cuiller, armes nouvelles; il s'efforce de renoncer au cure-dents de bois pour piquer sa tranche de melon d'eau; les livres lus dans la journée jonchent le sol : un *Cornelius Nepos*, l'*Architecture moderne* de Le Corbusier, les *Méditations*. Jâli tient de sa première culture, celle des classiques chinois, le respect des poètes, le culte des lieux qu'ils ont chantés. Les romantiques français l'exaltent, comme ils exaltent en ce moment tous les jeunes Asiatiques. Verra-t-il le lac célébré par Lamartine? Où est le tombeau de Musset? (Renaud, d'ailleurs, n'en sait rien). Poussée par la mousson, l'écume crache sa bave par le hublot. Jâli est pensif.

— Je voudrais avoir la peau blanche, — soupire-t-il.

Renaud ne répond rien. Mais, à part lui, il rêve à cette mystérieuse puissance du blanc sur les peuples de couleur. Peut-être n'y eut-il pas à l'origine, comme certains l'affirment, de Jaunes, mais rien que deux races : des Blancs à nez maigre, à yeux et cheveux plats et clairs, créateurs du monde et, par contraste, des négroïdes, sorte de Calibans imperfectibles, enfantins, destructeurs ; rien que ces deux symboles du bien et du mal. Idoles, femmes, actrices d'Asie, toutes enfarinées. Blancs, le lotus, l'éléphant protecteur ; blanches, la lune, la robe du brahmane, celle des astrologues. Le blanc, c'est la sérénité, la pureté, le divin. Qui le dirait? pense Renaud. Qu'avons-nous fait de notre prestige? Nous seuls sommes à blâmer. Nous n'aurions pas perdu ainsi la face si nous avions su garder l'orgueil aryen d'être blancs. Mais cet orgueil-là, aujourd'hui, qui l'enseigne?

Dans une cabine voisine, on entend de gros rires :
— Un poker?

— Si vous voulez, mais alors un vrai, qu'on s'empoigne!
— Le poker, c'est le rugby des cartes.
— Limite de jeu?
— Aucune! Si... la chemise!
— Je vais chercher des partenaires...
— Nous jouons naturellement... entre blancs?

— A quoi pensez-vous, Renaud?
— Dire que c'est « ça » qu'il va falloir défendre contre l'Asie, — fait Renaud, en montrant les joueurs. — Vous savez où, trop souvent, va mon cœur... Mais je n'ai pas le choix : ce sont eux, mes frères.

A Singapore, comme le bateau s'emplissait, durant l'escale, de charbonniers, de changeurs, de vendeurs de fruits et de faiseurs de tours, on annonça l'aide-de-camp du gouverneur. Il venait de la part du Gouvernement anglais saluer Jâli, ayant appris sa présence à bord.

Jâli s'inclina, remercia, implacablement poli et patient, éludant les questions par habitude, et répondant à tout par le sourire.

Cette visite attira l'attention du bord. Le bruit courut qu'un grand souverain voyageait incognito, et mille autres sottises. Jâli intrigua les passagers.

Comme, souvent, il s'habillait à la chinoise :

— Si c'est permis d'avoir des robes pareilles! Des robes longues! C'est bien une idée d'homme!

— Ce doit être un « Céleste ».

Et les femmes levaient les deux index, pour indiquer qu'elles savaient ce qu'est la Chine.

— Je ne crois pas qu'il soit si abruti. Il est surtout immobile...

— Les Extrêmes-Orientaux, il y en a de très bien, je vous assure. Jamais ils ne se grattent et ils ne sentent pas mauvais.

— Si ces gens n'étaient pas des imbéciles, ils parleraient!

Jâli et Renaud ne sortent qu'à la nuit. Jusqu'à l'aube, ils arpenteront le pont oblique, puisqu'on interdit, sur ce bateau, de faire les lits en plein air. Les enfants se sont tus. Le bar, avec ses liqueurs, attachées comme des animaux

dangereux, est clos. La médisance, cette herbe vénéneuse des Tropiques, ne blesse plus. L'obscurité, sinon la fraîcheur, leur donne du goût, comme autrefois à Karastra, pour parler et rapprocher leurs pensées.

Il en fut ainsi jusqu'à la mer Rouge. Puis, un soir, à la hauteur de Port-Soudan, un frisson, le premier depuis si longtemps; le vent vint du Nord. Le lendemain, sur le bateau, il ne restait plus en blanc que Jâli et Renaud, partis si vite de Karastra et si distraits qu'ils n'avaient pas emporté d'effets de laine. Tous les passagers semblaient en deuil. Costumes à la mode des Galeries saïgonnaises, vieux vêtements datant des derniers congés.

Tandis que Renaud prépare son compagnon à l'Europe, comme des pavillons, des constellations nouvelles sont hissées. C'est tout le ciel à réapprendre, pour commencer.

Jâli ne quitte plus ses jumelles. Maintenant, on voit la terre. Des fumées couleur de suie cuite, lourdes et horizontales comme des terrasses, planent sur un point de la côte.

— C'est Marseille! Bouddha vivait encore lorsqu'elle fut fondée, — dit Renaud.

— Qu'est-ce qui domine la ville?

— L'esprit de lucre, le communisme, la bouillabaisse.

— Non, là-bas, ce point d'or, au-dessus des fumées? — demande Jâli.

— Notre-Dame de la Garde, une basilique.

— Chez nous, aucun temple ne se permet de dominer un paysage.

— Parce que les paysages eux-mêmes sont des temples.

— Vous êtes devenu asiatique, Renaud.

— Non, Monseigneur.

On approchait. Du sol, montaient des maisons géométriques, fendues de rues, trouées d'ouvertures enduites d'une substance brillante.

Jâli n'avait jamais vu de verres à vitres.

II

Pourquoi attendre que d'autres soirs surviennent, semblables à celui-ci, pour dire la rencontre de Jâli et de l'Occi-

dent? Aucun ne sera plus convenable que ce premier. Renaud est resté en arrière, à Paris : le Prince et sa suite ont fait route directe jusqu'à Londres, but de leur voyage, et sont descendus dans un hôtel du Strand, qui est loin d'être un bon hôtel, parce qu'ils n'ont pas d'argent. Ils habitent des chambres glaciales, au sixième étage, donnant sur des cours, oubliettes de petit calibre. Uok et Kruot grelottent, encore en blanc; Jâli et le Colonel sont vêtus de chandails khaki, épaves des stocks américains, achetés à Marseille. (Renaud a dû leur expliquer la laine, ils n'en avaient jamais touché). Ils restent tous ensemble, loin des Européens aux grandes dents blanches, qui leur font peur; ils sont accroupis les uns contre les autres, depuis le matin, à fumer la même pipe à eau, à boire du thé, cachés dans cette obscurité londonienne, comme les premiers hommes dans une caverne. L'odeur fade de l'huile de coco, dont sont enduits les cheveux, flotte bas. Enfin, un peu avant l'heure du dîner, Jâli secoue sa torpeur, emprunte une casquette à son aide-de-camp, — il n'a encore qu'un casque colonial, — relève son col et gagne la rue. Il plonge dans les remous en spirale d'une foule qu'il suit, incapable de sortir du courant. Ces gens accablés, qui marchent à une allure désordonnée, l'entraînent dans leur fuite. Autour de lui, tout brille. Le mot « étrange » revient sans cesse à son esprit. Tout est étrange. L'Occident lui paraît regorger de richesses. Pas de mendiants. Il n'y a que des voitures; ici, pas d'échanges furtifs, pas d'échoppes profondes, propices aux marchandages; tout est affirmé brutalement en façade, les objets précieux se disputent les étalages et le commerce est un combat de lumières. Des trains partent en pleine rue comme des coups de fusil, on se presse, on s'évite, on se tamponne, le sol tremble. Personne n'est étendu : on dirait que les Blancs sont toujours debout. Jâli regarde avec découragement cet Occident colossal, ces chevaux monstrueux, ces portefaix qui soulèvent en sifflotant les plus lourds fardeaux. Comme cette race blanche est forte! Les maisons, compactes, sont soudées les unes aux autres, éclairées jusqu'au ciel. Aucune n'est sur pilotis et il n'y a pas d'égouts au milieu de la chaussée. Pas de chiens errants. Jâli peut tout au plus se tenir debout et

demeure sur le refuge de Piccadilly Circus. Il se sent transfuge dans un camp ennemi et ne croit pas à sa liberté. Il se retourne, avec la méfiance de sa race : ces hommes-là doivent le suivre ... Il prend au hasard une petite rue de traverse; à l'opposé, une autre, plubcurs o se encore. Alors, soudain, tout change d'aspect. Il s'est perdu dans des squares funéraires; déjà, le centre, qu'il vient de quitter, n'est plus que du rose vaporisé, au loin. Maintenant les magasins sont fermés, les maisons rapetissent, perdent l'équilibre, les perspectives flanchent, les réverbères mollissent. La nuit ne marque pas ici un joyeux lever, comme à Karastra, un réveil de toute la nature : on dirait le signal d'une quotidienne défaite. Les derniers hommes que croise Jâli paraissent las d'avoir lutté en vain, furieux d'être trahis; visages durs, faits d'angles lumineux et de trous d'ombre, le contraire des visages pleins et plats de Karastra. Ces gens traînent leurs pieds, leurs yeux, leurs mains et semblent avoir jeté leurs armes. Travailler, passe encore, mais pourquoi ces excès de travail? Des voitures publiques recueillent les derniers passants comme des ambulances ramassent des morts.

Un autobus circule, à peu près vide, portant à ses flancs des réclames, de gros cornichons verts. Jâli qui ne connaît que les teintes plates et ignore la peinture en trompe-l'œil, les prend pour de vrais cornichons, (ce qui montre assez combien tout lui est piège ou surprise). Épuisé, peu habitué à la marche et aux lourds habits européens, Jâli monte sur l'impériale. Il tremble de froid, sans pardessus, et tire à soi les toiles cirées de l'autobus. Il traverse des quartiers pauvres où les devantures de marchands de bananes et de bonbons se chargent seules de l'éclairage; des « pubs », bistros dont il voit la décoration de tonneaux par-dessus les vitres dépolies, et des restaurants populaires compartimentés comme ceux des hôtels chinois, où l'on déchire la viande avec les dents. Arrivé au terminus, quelque part dans l'Est, il descend, s'assied sur un banc. Là, le Prince héritier de Karastra pense à ses femmes, à ses palais de mosaïques, au roi Indra. Il a traversé des espaces plus immenses que tout ce que disaient les chroniques, pour en arriver là. Il n'en peut plus. Ce n'est pas le désir de faire de grandes choses qui manque aux Orien-

taux, c'est la force. Sur sa tête dure, il reçoit des gouttes. Bientôt, l'eau tombe droite, comme d'un lavabo, et les trottoirs en sont laqués. Ce qu'il ressent est aussi loin du mécontentement que du plaisir. Il a voulu cela. Il ne se défend de rien, au contraire. Simplement, ses yeux s'ouvrent. Que le monde occidental vienne à lui... Cette femme, à l'imperméable dégouttant d'eau, au chapeau de paille noire pliant sous le poids de l'averse, qui vient l'aborder, Jâli lui répond avec sollicitude. Elle a faim, mais elle ne demande pas à manger. Elle invite même Jâli, au bout d'un instant, à casser la croûte chez elle. Ils se mettent en marche et arrivent à Commercial Road. Dans une soupe au brouillard, trempe une plèbe en partie asiatique, des Hindous décharnés, des Chinois en ruines, des Israélites phtisiques. Jâli rêve éveillé. Ses forces sont à bout. Ses jambes molles entrent dans des flaques d'eau, sa tête est incendiée par des illuminations. Il regarde la femme à ses côtés : la pluie boucle, comme des copeaux, ses cheveux roux; elle semble toute jeune, désordonnée et très pauvre; elle a des yeux verts, remontant vers les tempes comme ceux des tigres, et des taches de rousseur gagnées on ne sait à quel soleil. Son anglais ne vaut rien. C'est une Française.

— Tu es mignon, — dit-elle. — J'aime bien les négros... Et pourtant j'ai vécu trois mois avec un Chinois de Lyme St. Je suis payée pour savoir que ce sont de beaux salauds. Les Anglais aussi d'ailleurs. Ce sont ceux-là qui me débecquetent le plus. Pour penser à la femme, il faut qu'ils soient saouls. Les Français, au moins, c'est à la redresse sur le trottoir, mais au plume c'est si doux... Et puis, Londres, c'est moins bien balancé, moins coquet que Paname, sauf que pour faire le tas, c'est plus « intéressant », comme de bien entendu.

Elle est grande et gracieuse. Elle avance et coupe l'asphalte avec des jambes en ciseaux.

— Tiens, lève le blair. C'est ici chez moi, — dit-elle. — Attends-moi.

Elle s'est arrêtée devant le numéro 432.

— Je m'appelle Angèle, Angèle Ventre; au premier. Tu t'en rappelleras? Je vais chercher la clé dans la boutique d'en face.

Ils montent.

Jâli regarde autour de lui. Il ne sait où s'asseoir, car il n'y a pas de sièges. C'est la première fois qu'il voit un logis d'Européen. C'est aussi la première fois qu'il entre chez un pauvre. Ce mélange de misère, de mauvaise odeur et de tristesse n'existe pas en Extrême-Orient; les indigents ont l'air d'y avoir choisi leur état, comme un métier; leur vue n'offusque pas les riches. Pourquoi, en Occident, où chacun ne pense qu'à l'argent, n'y en a-t-il pas au moins assez pour tous?

La bougie fume, sur une chaise de paille. La veille, il n'y avait pas un shilling ici. On a coupé la lumière électrique.

— Je n'ai que cette chambre et pour ramener des amis, il faut attendre que ma vieille soit endormie, ou du moins pieutée.

Dans un coin de la pièce, derrière une cloison à mi-hauteur faite de planches, comme dans les porcheries, il y a un matelas à terre, où est étendue une femme.

— C'est ma mère, madame Ventre.

Elle ajoute :

— Mets-toi à ton aise. Tu sais, je n'ai que de l'eau froide.

Jâli s'étonne ingénuement. Il n'a jamais vu, à Karastra, que des Européens propres, qui se faisaient cirer, blanchir et brosser à tous les coins de rue. Il ignorait que les grandes nations eussent leur fumier. Cela l'enhardit.

— Tu permets? — fait Angèle, — j'éteins. Nous y verrons bien assez clair avec la lumière de la rue.

En effet, le réverbère, dont on aperçoit la couronne, leur envoie un angle d'un rose vif, quadrillé par la fenêtre à guillotine. Angèle étend sur le lit un journal, pour les pieds.

— Embrasse-moi, — fait-elle.

Elle est plus grande que lui, et belle, avec son jupon à la taille et son buste nu de jeune lutteuse, blanc et brûlant comme de la neige. Ils grelottent. Jâli pense aux nuits d'Asie près de ses femmes, où il faut se poudrer le corps de talc pour pouvoir s'étreindre.

Jâli l'embrasse comme il a vu faire les Blancs au cinéma, ce qui n'a aucun rapport avec ce long reniflement qu'est le baiser oriental.

— C'est tout? — demande-t-elle.

Elle regarde le Prince avec admiration et mépris.

— Je vois ce que c'est, — dit-elle. — Tu es le genre flemmard, le genre adoré, quoi... Délicat comme un prince.

Docile, elle verse sur lui.

Jâli n'oubliera plus le goût de la peau blanche.

Bientôt, ils ont faim et froid : Jâli ne connaissait pas encore ces deux monstres du Nord, ces fauves qu'il faut tuer plusieurs fois par jour. Cela explique cette lutte sans relâche, cet effort sans détente, cette impossibilité de se laisser aller, de tomber sans mourir, des gens d'ici. Ne serait-ce donc que pour mieux se défendre qu'ils attaquent? Couchée près de lui, celle-ci travaille encore. Ces grandes choses de l'Occident qu'il commence à haïr et qui l'étonnent, l'offre et la demande, ces deux planches de torture, c'est donc la peur du froid et de la faim qu'il y a derrière?

Angèle s'est levée, est sortie pour aller chercher de la bière et du pâté de porc.

— Reste, — a-t-elle dit. — Te sauve pas. Crois pas maintenant que je vas t' taper.

Toujours couché, Jâli se demande pourquoi il est là. Cette impulsion qui l'a fait sortir du West End, n'est-ce pas la même que celle qui l'attira, comme un aimant, hors de son palais et de la Ville interdite? Il n'a nullement, toutefois, l'impression de s'être égaré. Au contraire, au fond de ce lit humide, dans l'obscurité, évadé, abandonné de tous, il se délecte et se sent maître de soi; ce qu'il a voulu est à sa portée. Où sont ses palais? Où est le traversin de soie sur lequel l'épouse de service posait chaque soir une poignée de pétales de jasmin? Qu'importe! Jamais les manifestations officielles du pouvoir absolu ne lui donnèrent cette impression de puissance. Si Renaud le voyait en ce moment, couché là, non loin de cette pauvresse endormie... Jâli se relève. La mère d'Angèle dort, oppressée. Un trou dans l'oreiller est rempli de cheveux gris, comme du crin hors d'un fauteuil crevé. Il s'avance, se penche sur elle, sur son odeur de pauvreté fermentée; on dirait la victime d'un crime épouvantable, immense, collectif. Tout apparaît, en Occident, si injuste... Jâli se penche et met un baiser sur le front de la vieille.

Pourquoi a-t-il fait cela? A Karastra, il n'y a pas de vieillards, tant la vie est courte sous les Tropiques et tant la nature, comme un poète difficile sur le choix de ses images, est pressée de refondre ses formes et de recommencer d'autres combinaisons. Celle-ci, avec sa peau grise où les rides s'enfoncent et où les veines remontent, lui semble le risible aboutissement de plusieurs siècles de recherches scientifiques pour retarder une échéance naturelle. Ce corps, pourquoi respire-t-il encore? Il aurait dû disparaître depuis longtemps. Dans sa soif d'exister, l'Occident surpeuple artificiellement la terre d'une immense et inutile nation de gens âgés et aboutit à cet état qui n'est ni la vie ni la mort, à cette aïeule qui geint en rêve, parce qu'on lui a appris à se retenir sur la pente douce et glissante du néant.

Maintenant Jâli rallume la bougie, ajuste ses habits et sort tranquillement. Il descend le petit escalier vertical, s'impose un calme excessif pour abandonner dignement ces quartiers désolés, ces maisons d'affliction. Il se sent si dispos, qu'il a besoin d'être loin de cette agonie. A Karastra, il n'y a pas si longtemps, on brûlait les victimes tout entières sur de si beaux bûchers que leur dernier soupir était envié de tous.

Le soir suivant, Jâli remet ses vêtements encore humides, ses chaussures boueuses et sort de nouveau, incapable de rester dans son logement étroit; il pose automatiquement un pied devant l'autre, comme un somnambule. Si ses malles — qui ne sont pas arrivées — sont définitivement perdues, y compris ses bijoux, qu'il a laissés aux bagages, il ne va plus pouvoir attendre. L'oisiveté, sous ses climats-ci, est impossible; or ses mains si longues, si souples, ne sont bonnes à rien. En regardant les Grenadiers de la Garde, dans St-Jame's Park, il se demande s'il pourrait s'engager; mais ces guerres européennes, sans partages de terres et sans sacs de villes, ne sont-elles pas une piètre affaire? Il passe devant le théâtre Saint-Martin : sur les marches dorment des femmes en châle; il passe devant Saint-Martin-des-Prés, dont la crypte sert d'asile de nuit. Lui faudra-t-il en venir là? Il ne possède, dans sa chambre, que des monnaies de coquillages, et il n'ose entrer pour les changer, dans aucune banque de la Cité; cette Cité

l'effraye, haute et abrupte comme des latomies, ce bagne d'où nul n'échappe et d'où se déroule autour du globe ce ruban de papier ininterrompu qu'est le chèque anglais... Jâli n'a jamais rien payé, ni même pensé à l'argent. Si l'on est obligé d'y penser, les boutiques cessent d'être un amusement, deviennent une menace; chaque annonce crie : « Prends garde, la vie d'ici n'est pas pour toi, puisque tu n'as pas d'argent ». La paix, la santé, le génie, la gaieté, il semble y avoir des affiches pour tout, sur ces murs; dans les journaux, tout est coté. A la longue, sous cette muette sommation, le Prince s'aplatit et plie le dos. Il se sent non seulement chétif et inexpérimenté, mais indocile et en révolte. Il a lu dans des romans anglais de charmantes descriptions de la vie de bohême. Mensonges! Londres lui apparaît dur aux pauvres, avec ses hôpitaux redoutables, auxquels il préfère les lazarets contaminés et les léproseries de Karastra, ses *work-houses* comme des prisons centrales, ce vent coupant, cet air rude qui ne permet pas qu'on vive de rien, ce prolétariat britannique orgueilleux et si organisé que les pauvres en sont exclus, comme ils le sont de ce monde anglo-saxon qui n'a jamais été fait pour eux. Nulle part de sympathie, partout les gens ont des injures à la bouche. Jâli a froid; il comprend ces mots qui reviennent si souvent dans les appels à la pitié, en Occident : pas de feu! Le feu exalté ici et, en Orient, si redouté; feu, ennemi de la fraîcheur, symbole de l'amour instable, feu destructeur. Or, quel Occidental souhaiterait de voir s'éteindre ce qui coûta des siècles à allumer? Quel Européen ne reculerait en apprenant que nirvâna veut dire extinction?

Jâli se retrouva, comme la veille, dans Commercial Road. Il s'arrêta devant chez Angèle. Il y avait de la lumière. Mais il n'osa monter, de crainte qu'elle ne fût avec un autre homme ou qu'elle ne lui fît mauvais visage. Il redoutait aussi de ne pas la trouver et de rester face à face avec la vieille qui parle dans son sommeil, ce qui lui faisait peur. Il repartit. Après la journée, cette ronde nocturne était adoucissante. Le ciel était propre, ce soir, presque déshabillé de nuages. Jâli acheta un quart de ces noix de coco qu'on donne à Karastra aux éléphants. Il n'avait de répugnance pour rien. Lui, dans le palais de qui on brûlait des aromates pour purifier l'air, quand

quelqu'un qui n'était pas de caste royale était entré, pénétrait en Occident par les taudis et les sentines. Il s'avançait soutenu par une sorte d'extase ineffable, comme dans un pays imaginaire. Tout, en cet instant, semblait affranchi de vraisemblance. Soudain, il entendit une musique affreuse; cela sortait du trottoir. Jâli regarda à ses pieds : un homme sans bras ni jambes, jouait de la clarinette avec ses narines. Son buste était habillé d'un uniforme militaire et couvert de décorations de guerres coloniales.

— Aidez-moi vite, monsieur. Je suis non seulement infirme, dit l'homme en s'arrêtant, mais j'en tiens une poivrée. Je n'aurai bientôt même plus mon nez pour vous jouer une danse.

Jâli fut pris de panique. Il croyait l'Occident définitivement nettoyé de ces maux, de ces supplices. Ce crustacé humain, accroché à la vie par son nez pourri, ce tronçon perspicace et menaçant qui le regardait, protestait à coups d'air de flûte, l'épouvanta. Il sauta par-dessus le mutilé et s'enfuit, emportant de ce spectacle des privilèges occidentaux il ne savait quel plaisir terrible.

Le lendemain, Jâli eût pu croire à un cauchemar, tant le paysage était velouté, l'air crémeux. Il se leva, prêt à toucher cette indemnité que donne le repos, qu'offre une immanente justice. Le soleil brillait, si l'on peut dire. Renaud venait d'arriver et, avec lui, tous les bagages, retrouvés.

Renaud a enfreint l'avis des médecins pour venir voir Jâli; ensuite, il retournera en France se faire soigner.

— Les chirurgiens anglais ne m'auront pas, — dit-il.

Jâli compare Renaud aux Anglais à qui, par son physique nordique, il ressemble. Mais les Anglais, sous des dehors rigides, il les devine mous, inertes, bégayants, de pensée comme de parole. Son ami est nerveux, séduisant, délibéré dans ses propos et dans ses actes. Renaud met à découvrir l'Angleterre, cette vieille colonie normande, beaucoup moins d'aigreur que les Britanniques n'en mettent à retrouver les États-Unis, cette vieille colonie anglaise. Il se promène par les rues avec quelque chose de spirituel, de sociable et de si timide que Jâli sent son affection pour lui redoubler.

— Ici, j'ai tout le temps l'impression de jouer, explique Renaud. Les Anglais sont les seuls gens qui croient à ce qu'ils font. C'est pour cela qu'ils ont tellement l'air d'enfants roses habillés en grandes personnes. Vous verrez, cela contraste avec l'austérité bilieuse de la France, où tout le monde est vert d'envie, jaune de prévoyance et noir de besoin.

Jâli raconte à son ami ses débuts dans Londres, sa rencontre avec Angèle.

— Vous levez mes payses, maintenant? Bravo! dit Renaud Je suis heureux que ce que vous connaissiez d'abord de mon pays, après moi, soit une prostituée. Ces prostituées françaises de l'étranger sont des femmes souvent admirables, énergiques, vivant sans savoir un mot d'une langue autre que la leur, solitaires, sans offices d'émigration pour les aider, rejetées par les Consulats, réprouvées par leurs compatriotes, défendant leur peau contre les assassins et contre la police, économisant âprement, mais gardant intact l'amour du pays. Plus les Françaises sont de haute classe plus elles se dénationalisent; les prostituées, sont souvent, après les religieuses, nos meilleures patriotes.

Pour la première fois depuis son départ d'Asie, Jâli songea à faire l'inventaire des bijoux qu'il avait donné l'ordre d'emporter, au moment de sa fuite. Lorsque le joaillier, fournisseur anglais de la Cour de Karastra, arriva de Bond St. et qu'il les aperçut dans cette pauvre chambre, il manqua de tomber. Il eut pour Jâli les mêmes yeux qu'ont les femmes pour regarder sa boutique. Tout ne pouvait tenir sur le lit. Il y avait des sautoirs de perles roses, des barres d'or, des rubis birmans sang-de-pigeon des mines de Mogôk, des saphirs noirs de Chantaboun, qui guérissent de la morsure des serpents, des bagues d'orteil, des bracelets de cheville niellés, si lourds qu'ils tiennent plus de l'armure que de l'orfèvrerie, des émeraudes sans gerçures, comme des menhirs et, dans un mouchoir dénoué, un lot de diamants dessertis. Le bijoutier prêta sur les diadèmes de Cour, pour commencer, quelques dizaines de milliers de livres.

Alors Jâli quitta l'hôtel du Strand et s'installa au Claridge's, avec cette indifférence de tous les Orientaux pour les hauts et les bas de la fortune. Il envoya le colonel prince Souryavong

faire des courses et acheter deux automobiles, des chevaux, des gramophones, des vêtements. Celui-ci emporta, pour ses emplettes, sa balance chinoise afin de peser la monnaie qu'on lui rendrait, ce qui fit rire les marchands. Jâli, lui, se précipitait chez les libraires. Il emmenait Renaud partout et lui donnait des poignées de perles.

Après déjeuner, visite d'un haut fonctionnaire anglais. Le Gouvernement était au courant de toute l'aventure de Jâli. Ce fonctionnaire appartenait bien à la nation la plus bête et la plus sensée d'Europe; il avait un chapeau haut de forme, ce qui mit le Prince sur ses gardes, car son expérience était que, lorsqu'un Européen vient vous trouver avec un chapeau haut de forme, c'est toujours pour demander quelque chose. La Couronne offrait à Jâli, en raison de son rang, l'entrée immédiate dans un des « bons » collèges de Cambridge, bons, c'est-à-dire un des collèges ordinairement fermés aux étrangers. Jâli eût préféré la France, mais quelques jours plus tard, il acceptera cependant l'offre d'aller apprendre l'anglais du Roi, *the King's english*, quand Renaud désespérera d'avoir une réponse de Paris, où personne n'a jamais entendu parler du royaume de Karastra.

Voilà donc Jâli victime de sa haute situation. Bien qu'il prenne ses repas dans son appartement, le célèbre Casimir est là, ayant, un instant, abandonné, pour faire honneur à cette nouvelle Altesse Royale, le restaurant du rez-de-chaussée, veillant à tout, correspondant avec les garçons par signaux optiques, faisant circuler dans le couloir les plats qui arrivent sur des wagonnets caoutchoutés, comme des malades de maison de santé reviennent de la salle d'opération; les espions italiens sont à leur poste, les portes à soufflets s'ouvrent sur des détectives, sur des boissons frappées, sur un mot de bienvenue de Buckingham Palace. On a confectionné des curries et une cuisine soi-disant orientale, encore plus impossible que l'autre; les arrivants de Karastra ne peuvent digérer que le caviar, dont ils feront désormais leur nourriture. Mais, hélas! ils n'osent plus porter le bol à leur bouche et manger au-dessus, avec les doigts ou les baguettes; il faut accepter ces fourchettes et couteaux qu'on doit sans cesse porter d'une main à l'autre; ces assiettes

mises stupidement si loin de la bouche, que les aliments tombent à terre. Les chambres sont pleines des achats de la journée, merveilleux objets occidentaux, des machines électriques à tailler les crayons, des peaux de bêtes contre le froid, appelées pelisses, des appareils pour enlever les pépins des fruits, des couveuses où l'on peut voir, à travers l'œuf, le germe se développer. Devant chaque porte, Uok et Kruot en redingote et pantalon de soie noire, montent une faction rigide et attentive.

Deux semaines se passent ainsi. Jâli ne se sent pas moins dépaysé dans le luxe que dans la pauvreté, le Claridge's et Commercial Road n'étant, dans son esprit, nullement séparés par leurs barrières conventionnelles et invisibles. Ce qui continue de l'éblouir, ce sont les lumières. Il s'étonne de cette vie singulière de l'hôtel, des repas, des plaisirs pris en commun, inventés par des gens qui n'ont pas de relations et comptent sur les halls d'hôtel pour s'en faire, alors que le vrai luxe, en Orient, c'est d'être séparé des autres, et toujours invisible. Et aussi, ce dont Jâli ne revient pas, c'est cette confusion extraordinaire des classes, des conditions, chacun prétendant à un rang qui n'est pas le sien; ces salons où des pugilistes et des acteurs osent adresser la parole à des nobles, où des lettrés acceptent de parler à des marchands. Les sexes, également, sont mêlés; c'est en public, d'ailleurs, que les femmes se déshabillent le plus volontiers; au point que, les premiers jours, Jâli a cru qu'elles revêtaient pour le soir des robes collantes en peau, sans se rendre compte que c'était leur propre peau et qu'elles allaient nues. Comme les femmes de Karastra, ces filles de milliardaires ont une robe par jour — mais, sous l'Équateur, il suffit d'aller la cueillir chaque matin. Pour se montrer dans les endroits publics, elles mettent leurs plus beaux bijoux, et tous à la fois; elles ne savent pas les porter suivant le rang des convives ou à certaines lunes. Le théâtre, le fox-trott le stupéfient : que les gens dansent eux-mêmes ou confient leurs femmes à d'autres hommes, qu'ils coupent plusieurs fois leur repas pour revenir à table en sueur, alors qu'il y a pour cela des artistes de métier, lui semble incompréhensible. Des magistrats, qui ont prononcé des arrêts de mort dans la journée, des membres du Parlement qui ont

fabriqué, ce soir, des lois, s'agitent, une coiffure en papier doré sur la tête, une crécelle à la main, les pieds pris dans les algues des serpentins. Jâli pense à la fin du monde; à cette danse de Çiva, où le dieu finit par imposer à la terre un rythme contraire à celui de la création et, comme un potier pris de folie qui inverserait soudain son tour, ferait sauter son œuvre en morceaux.

Renaud est parti pour préparer l'installation de Cambridge. Sans lui, Jâli est plus encore désemparé devant toutes ces images nouvelles, que Renaud n'est plus là pour commenter avec son humour, avec cet esprit souple qui sait tout concilier, expliquer. Jâli reste prudemment dans l'ombre, malgré son désir de connaître, repris par cette hostilité et cet orgueil asiatiques qui ne veulent jamais avoir l'air d'ignorer, redoutant avant tout de perdre la face en se montrant surpris. Il vit sans voir personne, et pourtant, malgré cet état de défense, éveillé, attentif.

III

— Aller vite! — s'écriait Jâli, au cours des heures molles de Karastra.

Pour un peu, maintenant, il demanderait grâce. Il a maigri. Mais est-il plus avancé? Il a amoncelé tant de faits nouveaux qu'il vacille sous leur poids, se heurte à tout sans prendre le temps de se laisser pénétrer, pose des questions sans pouvoir, malgré son désir, attendre la réponse, veut prolonger chaque instant, alors qu'il faut déjà repartir. Il souhaite retrouver cette indifférence à l'heure qui passe, cette torpeur, qui rythmaient sa vie asiatique. Repas debout, siestes coupées de sonneries téléphoniques, nuits écourtées par des radio-concerts, journées occupées à recevoir des reporters, des oisifs, à expulser des escrocs, à éconduire des collectionneurs d'autographes, des maquerelles, matinées sans même avoir levé les yeux vers le ciel, voilà la vie occidentale. Son Excellence le prince Tatnavong, ministre de Karastra à Londres (le royaume entretient en Europe plusieurs légations), a dû recevoir l'ordre de veiller sur le prince héritier, car il ne quitte

plus les couloirs du Claridge's. Il veut à tout prix donner de grands dîners en son honneur, avec Lady Cunard. Les noms et les choses de l'Ouest dansent sous les yeux de Jâli.

— Si votre Christ mourait aujourd'hui, — dit-il, — ce devrait être crucifié sur une horloge.

Heureusement, le voici enfin hors de portée, à Cambridge. Quelques heures ont suffi. Renaud a dû louer des chambres en ville, car les autorités de Trinity College, pour bien marquer qu'elles ont eu la main forcée par le *Foreign Office*, — et d'ailleurs mises sur leurs gardes par l'arrivée, en fourrier, d'un secrétaire français (ce qui témoigne de la part d'un prince de bien peu de *self-respect*) — ont prétendu ne disposer d'aucun appartement, à l'intérieur même du collège. Jâli prend donc possession du sien dans Sidney St., vrai logement de sous-gradué, avec des tapis troués, un bain de siège crasseux, une vieille fourchette à toast, un ratelier à pipes, une reproduction du *Christ à la lanterne*, d'Holman Hunt, et de la vue sur une asphalte bordée de réparateurs de motocyclettes et de marchands de cravates.

Jâli trouve Renaud alité; son ami souffre terriblement et craint un abcès au foie. Il entend ne pas être soigné. Jâli revêt la robe universitaire et suit les cours, tous les cours, avec cette soif démesurée de la jeune Asie d'apprendre, mais d'apprendre trop vite. Il se désespère de ne pas savoir la chimie en une semaine, la quitte bientôt pour la minéralogie (avec ce désir inavoué de l'Orient de passer pour maître des secrets de la terre et des trésors cachés); le droit international ne le séduit qu'un instant, prestige de la mode. Il veut arracher à l'Occident sa science et ses supériorités qui l'impatientent, mais sans effort, sans système, en hâte, sans voir que ce que l'Occident peut lui donner de mieux, c'est justement une méthode, un art rigoureux de la pensée.

De son lit, Renaud met un peu d'ordre dans cet amas de connaissances que Jâli vient dégorger, malgré lui, plusieurs fois dans la journée.

— Que de provisions! Votre Altesse ne risque pas de mourir de faim...

Il faut aller au plus pressé, éviter que Jâli ne devienne

un « étudiant » chinois, un affreux primaire cantonnais au retour du quartier latin ou des Y. M. C. A. Mais, d'autre part, Renaud se rend bien compte que jamais l'Université anglaise ne fera de Jâli un homme moderne, autre chose qu'un succédané de prince hindou, c'est-à-dire une noire caricature britannique.

— Monseigneur, — dit-il, — croyez-moi, le maillet de polo n'est pas une arme pour défendre les royaumes, en 1925.

Certes Jâli a des ressources qui manquent aux autres, le privilège d'être profondément royal, son calme fier, ses manières discrètes et la façon dont il est naturellement respecté et servi par tous. Mais il faut veiller à ce que ce prince, si émotif, si influençable, reste lui-même, alors qu'avec ses richesses brutes, comme l'Asie elle-même, il vient en Europe recevoir une forme. Déjà Jâli a quitté Londres harassé, ébloui, terrorisé; deux semaines ont suffi. Les débuts ont été trop violents, cette altitude, trop élevée pour un cœur faible.

Renaud réfléchit :

— Le goût de l'Orient, sur moi, a passé comme une rage de dents : le choc en retour qu'un Oriental reçoit de l'Occident est évidemment bien plus dangereux. Ce que nous allons chercher là-bas n'existe plus; nous sommes des amateurs de trésors, des fouilleurs de sépultures; nous arrivons trop tard; mais les Asiatiques trouvent chez nous plus de choses que jamais, car tout aujourd'hui leur est ouvert, offert, permis. Comment ne perdraient-ils pas la tête? Il faudrait que mon Dauphin pût se munir d'une bonne attitude critique. Mais c'est commencer par la fin : confié à des professeurs, il va s'en tenir, par tradition orientale, non à l'esprit, mais à la lettre.

Les choses ne prirent cependant pas tout à fait la tournure qu'attendait Renaud. Un soir, Jâli entre dans la chambre de son ami et vient s'asseoir sur son lit.

— Savez-vous ce que j'ai fait aujourd'hui?

— De l'aviron? L'amour? Traversé les lakistes à pied sec?

— Non, — répond Jâli; — j'allais à la bibliothèque pour y étudier Shakespeare, Fontaine de Poésie; mais les bibliothèques sont comme ces bazars, d'où ce que l'on remporte n'a aucun rapport avec ce que l'on était venu y acheter. Bref, je suis tombé, au hasard des rayons, sur le *Dhammapada*. Le

papier même du livre sentait l'Orient... Cela m'a paru si étrange, dans ce brouillard anglais qui me serrait à la gorge comme une cravate de chanvre, de me plonger dans l'éloge de Celui qui a su briser ses chaînes... Deux étudiants qui travaillaient près de moi, m'ont adressé la parole, à la fermeture de la salle de lecture. Ils m'ont questionné sur le bouddhisme... Je ne savais comment leur répondre. Je connais bien mes textes, j'ai toujours accompli mes obligations rituelles, mais je n'ai pas cette foi communicative... Et puis j'avais oublié, en lisant, le lieu, l'heure, l'Occident. Alors, je me suis dérobé, comme le Bouddha lui-même : quand on lui demandait une explication du monde, il répondait que cette recherche était inutile au salut. Je leur ai démontré aussi que le meilleur des Dieux était athée...

— Votre Altesse Royale se fera mal voir du Vice-Chancelier, si cela continue. Shelley a été expulsé d'University College précisément pour cela.

— Je n'ai rien su leur dire... je ne sais pas parler. J'aurais voulu cependant être utile. Mais comment expliquer à Cambridge, en 1925, ce qui a été énoncé dans l'Inde du sixième siècle?

— Qui vous interrogeait? Des sous-gradués anglais?

— Non, l'un, Thomas Shannon, est Irlandais; l'autre, Hamilton Kent, est Américain. Ils m'ont avoué qu'ils étaient sûrs que la sagesse, dont ils ont un vif besoin, vient de l'Orient. Ils ne sont pas d'un bon collège.

— Évidemment.

— Je les ai invités au thé.

Un silence.

— Depuis que j'ai quitté mon palais, — dit Jâli, — et que je n'ai plus aucune obligation religieuse officielle, il m'arrive de penser davantage au Bouddha, oui, de penser à lui, comme au seul ami qui, avec vous, m'ait accompagné jusqu'ici. Comprenez-vous cela?

— C'est votre façon d'avoir le mal du pays. Le Bouddhisme n'est pas viable en Europe, Monseigneur. Le Bouddhisme c'est : ne pas désirer, ne pas agir. Or, si l'Occident n'agit pas, il meurt. Ce n'est que grâce à quelques pessimistes, que le Bouddha a pu parfois se risquer par ici.

— Ne dites pas cela, Renaud. Quand on reprochait au Parfait d'être pessimiste, vous savez ce qu'il répondait : « Si la médecine est pessimiste, alors le Bouddha l'est aussi. »

— Mais la médecine l'est, du moins en ce qui me concerne. Le médecin est venu ce soir... Je m'en doutais : le troisième abcès au foie est en vue; j'irai me faire opérer à Paris, la semaine prochaine, dès que je pourrai me lever.

— Il n'y a pas toujours lieu de croire le Maître des Médicaments, — observe Jâli.

Les amis improvisés de Jâli entrent à l'heure du thé; ils appartiennent à cette nouvelle classe d'étudiants de grandes universités anglaises que la brutalité des temps, l'absence d' « anciens » (qui, partis à la guerre, n'étaient plus là pour les brimer), la faculté de pouvoir, grâce au change, passer la moitié de leur année en France, ont rendu plus curieux, c'est-à-dire plus humains. Ceux-ci n'ont plus perdu leur temps à boire et à s'endetter, dans le décor de *musical-comedy* d'une vieille Angleterre qui n'existe plus, mais ont su établir d'eux-mêmes des contacts d'expérience avec la vie. N'ayant pas à souffrir de la mécanique des examens, de la tyrannie d'un enseignement officiel ou de la servitude du régiment, leurs intelligences se sont développées librement et ont crû en même temps que leurs corps, leurs sensibilités, leurs caractères. C'est bien là l'effet de circonstances exceptionnelles. Les étrangers — comme c'est le cas pour Shannon et pour Kent — en ont d'ailleurs profité plus que les Anglais eux-mêmes, enfermés dans la croûte de la famille et dans la pâte du milieu.

— Le Prince s'est récusé avant-hier, — dit Shannon en s'adressant à Renaud, — quand nous lui avons demandé de nous expliquer le Bouddha. Dites-lui bien que nous avons, Kent et moi, un besoin urgent d'être renseignés, car nous voulons vivre et nous adapter immédiatement aux conditions nouvelles; nous avons beaucoup cherché ce qu'il y a de bien en notre génération et je crois que nous l'avons trouvé : nous savons nous adapter. On nous jette du toit, comme dit le proverbe, et nous volons. Peu nous importent

les contrastes. Vous voyez tous les jours, dans les feuilles, des garçons de nos âges qui sont des assassins modèles sans cesser pour cela de jouer aux billes; nous-mêmes, ne nous arrive-t-il pas d'étudier Tacite le matin et, l'après-midi, de décharger du charbon dans les ports, pendant les grèves? Ici même, dans ces nobles murs, mon compatriote Oscar Wilde dénonçait jadis le vice suprême : pour lui, c'était d'être superficiel. (Il est d'ailleurs le symbole de ce vice-là.) Il y a aujourd'hui, chez les vieux, un autre vice suprême, qui est la rigidité. Les Anglais aiment le confort, l'ancien, celui qui consiste à être entouré de tout ce qui est utile ou commode; dans le dénuement de l'époque, ils s'acharnent en vain et souffrent, sans vouloir comprendre le merveilleux confort moderne qui est exactement le contraire et consiste à ne plus rien posséder.

— Arrête-toi, Shannon, dit Kent, tu parles trop, comme toujours. D'ailleurs, chaque époque a son vice suprême. Nous aurons, que dis-je, nous avons le nôtre!

— J'y viens, et c'est même pourquoi j'ai abordé le Prince sans lui avoir été présenté, reprend Shannon. Le vice, ou — ce qui revient au même — la caractéristique des années 1920-1930, c'est l'indifférence. Nos meilleurs livres, de Gide à Proust, sont des manuels d'indifférence. Les maris qui enlèvent pour leur propre compte les amants de leurs femmes, les pays qui s'étranglent après avoir été alliés, les généraux, hier ennemis, qui dînent ensemble, les bottes sur leurs morts, les cambrioleurs qu'on décore, les assassinats qui font rigoler tout le monde, ce n'est ni de la folie, ni de la tendresse, ni de la perversité, c'est de l'indifférence. Sachez que mon *Traité de l'Indifférence* est à moitié écrit. Je cherche seulement les précédents, les maîtres : c'est pourquoi je m'adresse à vous et au Bouddha. Ce qui me plaît, c'est que votre Bouddha est le premier dieu qui n'arrive pas au monde avec un cadeau de bienvenue; rien dans les mains, rien dans les manches. Cette absence de bourrage de crâne me paraît essentiellement moderne. Le Bouddha, comme indifférent, peut-on trouver mieux?

— Moi, ce qui me donne confiance, ajoute Kent, en bégayant beaucoup (on sent qu'il a six mots de vocabulaire

pour cent idées), ce sont les références : vingt-six siècles de foi et quatre-cent soixante-dix millions de croyants. Chiffres véritablement astronomiques, que Ford seul...

Suivirent deux heures d'examens de conscience et un monceau de cendres de pipe. Shannon avait une belle désinvolture irlandaise, et un bagout qui désarmait. Kent était plus terne, plus jocrisse, plus honnête. Au fond, c'est Jâli qui les intéressait. Quant au bouddhisme, ils se jetèrent dessus et, en six minutes, en eurent vu la fin.

Renaud regarde ces « *freshers* », ces « bleus », avec l'indulgence d'un aîné. Il a huit ans de plus qu'eux, ce qui, aujourd'hui, correspond bien à trente ans d'autrefois. C'est déjà une tout autre ligne d'assaut que la sienne. Lui était un révolté et ne croyait à rien. Mais à la façon farouche dont il se cachait, au collège, pour fumer, on le devinait romantique. Par indifférence, eux croient à tout, ne sont gênés par aucune formule classique. Rien ne vieillit comme de parler du cœur; mais Renaud est malade : c'est déjà être vieux; donc il se dit que cette mode d'opprimer le cœur au profit de l'intelligence, outre qu'elle n'est pas absolument nouvelle, risque de jouer plus tard, à ces enfants, de mauvais tours. Certes, ils sont persuadés qu'ils n'en ont pas pour longtemps à vivre; chacun sait que la fin du monde est pour demain, mais la fin du monde, ce n'est pas nécessairement la fin des êtres... A moins encore, ce qui serait conforme aux usages, que ces jeunes gens ne nient que pour pouvoir ensuite s'affirmer eux-mêmes et qu'après avoir crié leur dégoût, ils se jettent sur tout avec un désir forcené de jouir? C'est très naturel (bien que la volonté soit un vilain défaut, chez les autres). Jâli, avec sa figure plate, est tout le contraire. Des appétits apparents et, au fond, un grand détachement. Il faut en aimer Jâli davantage.

La nuit est tombée; un charbon gras fume à l'intérieur de la pièce. Renaud se fatigue. Tous sont assis sans façons sur son lit. Il a la fièvre. Les terribles douleurs en bretelle des récidivistes du foie, le reprennent.

Il se tourne contre le mur et ferme les yeux. Il entend vaguement Jâli qui répond à ses amis : — Ne soyez pas si curieux. Ne m'emmenez pas au-delà des limites de la connais-

sance. Laissez en repos votre subconscient... cela porte malheur... la curiosité tue.

Huit jours plus tard, Renaud vient d'être opéré. On n'a pu le transporter en France. Il se trouve dans une clinique de Portland Place. Il a trop attendu : péritonite. Son état est désespéré; il le sait. Le prince est présent. A Jâli, il semble que c'est le bateau qui le porte qui s'enfonce sous lui et qu'il ne pourra survivre. Comme les êtres primitifs, il sait, bien avant qu'elle ait frappé, que la Mort est derrière cette porte.

Renaud regarde sans cesse ses doigts comme ceux qui ont été empoisonnés par le datura. Ce geste ne trompe pas.

— Avant de guérir et de rentrer dans la vie... — commence Jâli,

— Laissez donc, — soupire Renaud. — Cela m'est égal de mourir.

— *Nonsense*! — interrompt la nurse; — qui vous parle de mourir, monsieur d'Ecouen?

— Les nurses disent toujours ça. Ce n'est pourtant pas de santé dont il est question dans les maisons de santé? J'ai d'ailleurs eu tort de reprendre mon vrai nom pour entrer ici. J'aurais dû savoir que les Cohen ne meurent jamais et que les Ecouen meurent toujours.

Il sourit. La pudeur l'empêche d'exprimer sa panique, de crier qu'il est en Occident, sur la terre ferme et qu'il ne veut, à aucun prix, disparaître, bien qu'il ait si souvent répété du bout des lèvres qu'il n'y a qu'un glissement imperceptible de la vie à la mort. Certes, quand il était bien portant, il lui arrivait de dire : « Je ne veux pas vivre vieux »; mais jamais : « Je veux mourir jeune. »

« Je ne me confesserai pas, pense Renaud. Je ne veux rien renier de ma vie. Et puis, cette vie, ne l'ai-je pas passée à me confesser, publiquement ou à moi-même? C'est bien suffisant. Et comment avouer que je suis attaché à tout, au bien comme au mal? La mort me surprend, elle me saisit, moi le vif des vifs, alors que je suis au niveau de tout. Est-ce mon tour? La mort suit la mode, elle ne veut plus vieillir et court les jeunes gens ».

Il pense à ses camarades, à Raymond Radiguet, à Emmanuel Fay.

— Ce ne sont plus des faces pâles qu'elle s'offre, mais les plus beaux gars, lourds et sucrés comme des fruits... La guerre lui a donné de mauvaises habitudes... D'ailleurs, je vais vivre; encore une mauvaise nuit... Oui, je sens que demain, déjà, sera autre.

— Je vous le souhaite, — dit Jâli.

Mais, au fond de lui, il reste un Oriental, dont le cœur n'intervient jamais pour autrui, aux heures graves. A Karastra, quand quelqu'un se noie, on accourt à la rivière mais personne ne se jette à l'eau. C'est une affaire entre l'homme et ses démons. D'ailleurs, ce qui lui semble étonnant, ce n'est pas de mourir, c'est d'arriver à vivre. Voilà le miracle. Quand on pense à tout ce qui, dans la nature, s'y efforce, à tous ceux qui ont disparu en essayant de ne pas s'en aller, comment ne pas s'émerveiller de ce court miracle, qui fait qu'on est?

— Je suis si inquiet à cause de ce que je laisse derrière moi, — continue Renaud : — toutes les femmes que je n'ai pas eues, les livres que je n'ai pas eu le temps de lire, les pays qui me restent à connaître, tant de vins pas goûtés! (Il dit : — « J'avais tant de choses à faire! » comme d'autres : — « Quel ennui! jamais ces courses ne pourront être terminées avant l'heure du train! ») J'ai toujours souhaité mourir en riant... Je n'y parviens pas même quand, comme en ce moment, je n'ai plus mal et que je suis calme. Il faudrait être vieux pour cela! Il est si facile, quand on a tout eu, de faire son salut.

— Je suis sûr que vous guérirez, — reprend Jâli; — et ce vous sera bien utile d'avoir frôlé le néant, comme nous faisions jadis avec la Bugatti. Cela aide à se défaire tôt des passions.

— Mais je ne tiens plus à m'en défaire, — s'écrie Renaud. — J'ai perdu trop de temps à essayer de les comprendre. Maintenant, je veux les vivre. Le reste, c'est un voyage dans la lune. Tant de risques pour courir à un astre mort! Je hais le diaphane, le vaporeux, l'illusion. A bas les fantômes!

Il retombe, épuisé.

— Le plus tôt possible, Renaud, le plus tôt possible! — répond Jâli, suivant son idée, atterré par cette agonie d'Occidental rivé à l'existence, au monde extérieur, par des crampons d'acier qui résistent et ne cèdent que l'un après l'autre, au milieu de souffrances terribles. Il n'avait pas compris qu'un Blanc, même supérieur, n'est jamais supérieur à la vie, puisqu'il croit en elle.

Jâli, en bronze, doré par la lampe, ne parle plus. Mais sa figure immobile est si plate, si fermée à toute perception extérieure, que le regard de Renaud s'émousse sur elle. D'abord Renaud a eu plaisir à la contempler, — il lui semblait que cela faisait baisser sa température, — mais, peu à peu, de la fixer l'engourdit : cette face d'Asie le calme trop, l'attire vers le néant, lui prend ses forces; alors que son esprit se révolte encore, son corps qui s'affaiblit, consent, prêt à renoncer. La présence de Jâli, c'est un peu comme celle d'un chat, si paisible, qu'à le contempler, l'envie de dormir vous prend. Renaud sent que, s'il cède à ce sommeil, il ne se réveillera plus.

— La paix du cœur, — crie-t-il, — non!... A aucun prix!

Il s'agite. Tremble. La nurse entre.

Elle est blonde, avec des yeux verts et des chairs modern-style, ressemble à ces ravissantes figurantes qui font manœuvrer les ascenseurs, chez Selfridge's.

— Nurse! — dit Renaud, transporté devant cette entrée de blancheur qui éclaire la pièce. (Doucement, à voix basse, il l'appelle : nurse, comme Juliette).

Ce n'est qu'à elle, à une face blanche comme lui, qu'il veut se confier.

— Faites que je reste seul, nurse! Dites à maman, à mon oncle, de venir... Mais éloignez cette figure noire, je vous en prie... ne le laissez plus rentrer... Ce n'est pas mon ami. Ce n'est pas mon ami... C'est le diable... le diable est noir, comme le sommeil. Il n'inquiète pas, il rassure, il endort... L'Équateur... on étouffe, parce que l'enfer est juste au-dessous...

Jâli se retire.

Quand il revient le lendemain, de très bonne heure, — le jour point à peine et les sirènes des usines déchirent l'aube comme

un angélus industriel, — il apprend que Renaud a cessé de vivre. La nurse ajoute qu'il s'est débattu toute la nuit.

*
* *

Jâli pense à la légende des deux amis qui, ensemble, étudiaient la doctrine du Parfait : « Celui qui obtiendra le premier la délivrance, préviendra l'autre tout de suite. » Il attend. Il écoute dans la chambre la percussion de la pluie. Aucun signe. Tristesse de ces hivers occidentaux, de ces brumes, de ces lumières au milieu de la journée. Jamais un paysan nu, jamais une rizière aveuglante... (Mais au moins le voici loin du bruit, cette malédiction de l'Occident). Aucune présence invisible. Renaud est parti pour toujours. Il est mort! Quel tour de prestidigitation, chaque fois aussi surprenant, que le passage de vie à trépas, bien qu'il ne s'agisse que d'une aventure superficielle, dans laquelle nous ne perdons, en somme, que nos cadavres, comme le serpent laisse ses peaux aux arbres. Jâli se rappelle comment Indra, le roi des dieux, salue avec le calme d'un professeur de chimie organique, l'entrée du Saint dans le nirvâna : « En vérité, tous les composés sont instables : se former, se désagréger, telle est leur nature. Ils ne viennent à l'existence que pour être dissous. »

La chambre de Renaud est vide, avec le tub rond et ses malles et le linge que la blanchisseuse continue d'apporter et qui s'accumule sur le sofa, comme continuent d'arriver les lettres à son adresse. On ne lui eût pas donné vingt ans sur son lit, à la maison de santé... C'est ce feu dans le regard, ces mâchoires serrées exprès, comme d'un boxeur qui va porter un coup, qui lui donnaient du poids, de l'âge... Si plat sous son drap.... « le cadavre aux flancs creux », dont parle le fils des Çakyas, la première fois qu'il rencontre la Mort...

Entouré de ses serviteurs, Jâli reste seul toute la journée, dans sa chambre, une pelisse sur le dos. Il fixe le feu avec une immobilité de fakir. Son cœur est lourd. Il ne va plus au collège. Le brouillard le fait tousser. Comme il aimait son frère français! Celui qui l'avait sauvé, délivré, qui lui avait prodigué son expérience, qui l'avait enseigné, non à coups de livres, mais oralement, comme il faut faire avec les Orientaux. Le premier

soir de la liberté, il le revoit, sous la Bugatti blanche... Jâli n'a pas compris la fin tragique de Renaud, n'a rien surpris de son reniement, de l'horreur dernière, de cette crispation affreuse devant l'abîme, et pense à son camarade avec une douleur que rien n'obscurcit. Certes, il respecte la médecine des Blancs, mais quel atavisme lui souffle que, si on avait répandu sur le ventre de Renaud de la moustache de panthère pilée avec du bois de cerf, son ami vivrait encore? Maintenant, que devenir? Comme il se sent faible, brusquement, abandonné dans ce grand désert des foules occidentales! La disparition de Renaud a passé tout à fait inaperçue. La comtesse d'Écouen n'est pas venue; aucun parent, ni ami. L'Asie médite sur la mort et l'attend de pied ferme, en y pensant; quand elle vient, on lui fait une grande place; le plus pauvre a des funérailles; on lui paie des pleurs, des symboles le précèdent. Ici, qui en parle jamais? Le deuil anglais! Ce n'est pas même la politesse qui défend d'extérioriser son chagrin. Non, les morts d'Europe disparaissent dans une trappe et en quelques minutes il n'est plus question d'eux. Ils quittent la terre occidentale furtivement, dans l'ombre, comme dans les palaces, où l'on sort les cercueils, la nuit, par la porte de service. L'escamotage matériel des dix millions de cadavres de la guerre tient du prodige; partout ailleurs cette plaie béante ne se serait refermée qu'avec les siècles! ici, en quelques années, plus la moindre trace visible... Et, à nouveau, Jâli comprend que l'Occident n'a pas le choix : être ivre de vie ou ne pas être.

Enfin, le présent est aboli. Jâli parvient à s'enfoncer de plus en plus vite, et à son gré, dans le silence. Il a fait venir, de l'École des langues orientales de Finsbury Circus, des textes sacrés. Il médite. Par la fenêtre, il voit un coin de parc, noble, princier, avec des daims, un paysage qui pourrait être des Indes; le fils des Çakyas en évoque souvent d'analogues... Une idée, soudain, frappe Jâli : la jeunesse du Bouddha, comme c'est la sienne! Les Écritures semblent raconter sa propre vie. Parallélisme émouvant : n'est-il pas lui aussi un Prince, un jeune élégant, fier de ses richesses, de sa beauté? C'est comme Kapilavastou, la capitale des Çakyas : ainsi que Karastra, une petite principauté aristocra-

tique. Et le riz, qui enrichit le Roi Indra, comme il enrichissait le père du Bouddha : à lire la description des trois palais, « aux écuries trop petites pour les chevaux et les éléphants », Jâli croit rentrer chez lui. Comme le Bouddha, le Prince héritier s'est enfui, enjambant l'amour despotique et familial. Lui aussi a quitté ses femmes... Cet étouffement dans un cadre trop étroit, cette satiété de jouissances, cette inquiétude, cette impossibilité de se contenter des plaisirs terrestres, ce désir croissant de buts glorieux, tout ce qui jalonne la vie du Bouddha jusqu'à l'évasion hors du palais paternel, n'est-ce pas l'histoire même de Jâli, depuis les derniers mois?

A force de concentrer sa pensée sur ce sujet, le Prince creuse jusqu'au plus profond les similitudes. Il se souvient des conversations du jeune Çakyamouni avec son cocher, ou plutôt avec celui qui est, à la fois, son cocher, son écuyer, son confident, son ami; celui grâce à qui il abandonnera le monde artificiel dans lequel son père l'a enfermé. A chaque sortie, en ville ou dans la campagne, quand le char du Bouddha s'arrête, va se heurter à un étage nouveau de la douleur humaine, quand il rencontre un vieillard, un malade, un mort, celui vers lequel se tourne le fils des Çakyas pour interroger, c'est son cocher; lui seul ne cache rien à son maître et le choc de la vérité est tel que le jeune homme en est déterminé à tout quitter. Or ce cocher, ce Kanthaka, Jâli ne l'a-t-il pas eu à ses côtés? N'était-ce pas Renaud, engagé comme chauffeur à travers des hasards où il est impossible de ne pas voir un signe de la destinée? Renaud, l'accompagnant sur le siège bas de la Bugatti, de cette ardente et chère voiture qui semblait avoir une âme et qu'il a quittée à la frontière avec autant de regrets que le Parfait abandonne son fidèle cheval quand, après avoir galopé toute la nuit pour dépister les gardes lancés à sa recherche, il le renvoie, avec l'écuyer, au Palais : « Adieu, ô mon bon cheval... »

Deux nuits plus tard, l'image du roi Râma II, son grand-père, lui apparaît en songe. Jâli l'a connu dans son enfance. On nommait ce roi maigre, le Roi-moine, car il s'était cloîtré dix-huit ans, au milieu de son règne, après une jeunesse folle. Physiquement et moralement, Jâli tient de lui et les astrologues leur ont souvent prédit une destinée semblable. Cela

l'enfonce plus encore dans la méditation. Cambridge est bien, à cet égard, un cloître humide et noir où Jâli, solitaire, est penché sur l'Occident comme sur un moribond. Londres des premiers jours... Angèle, cette Française... Là encore, le destin a voulu que, comme le Bouddha, il plaise à une femme de la caste la plus basse.

Quand il revoit cela, et les derniers mois, et, plus loin, sa vie passée à Karastra, il sent se réveiller l'alerte sainte qui l'a obligé de quitter le royaume. Oui, quelqu'un lui donne un ordre. Ordre de ne pas s'arrêter, de reprendre son chemin. Donc, que l'expérience continue! Il ira de l'avant, comme il est poussé! Le vacarme industriel, la violence des rapports sociaux, les victoires sans lendemain des grandes villes européennes ne l'attirent plus que comme des difficultés temporaires à résoudre, des malentendus à expliquer, des contradictions plus apparentes que réelles avec l'enseignement du Parfait. A l'origine de la souffrance, il y a le désir; à la base des sociétés occidentales, il y a le besoin. Ne pas laisser le besoin devenir désir, douleur; réduire, simplifier ce désir, l'expliquer, pour en affranchir les autres et les rendre moins malheureux, voilà le devoir. Il existe encore, ce pur esprit des sages de l'Inde vêdique, de la Chine d'hier, et Jâli le sent qui coule dans ses veines; il ne sera pas dit, cette fois, que l'Asie s'enfermera sans répondre, dans une méditation égoïste, et refusera de porter secours. Ce sera un exemple qu'il va donner, un exemple à l'Orient lui-même. Le corps de l'Univers c'est l'Europe; si l'Asie, jusqu'à présent son esprit, son contrepoids nécessaire, sacrifie elle-même à la matière, alors l'équilibre sera rompu et le monde brisé. Maîtreya, le prochain Bouddha, avec ses trente-deux signes distinctifs, ses quatre-vingts indications secondaires et ses deux cent seize marques de bon augure, annoncé par Çakyamouni lui-même, en est encore à s'efforcer de naître, à travers des milliers de transmigrations et il y a bien près de quatre-vingt mille ans à attendre, avant sa venue. D'ici là, que deviendra la terre? En ce moment toutes les pièces du mécanisme usé chauffent; il faut mettre au plus vite de l'huile, adoucir, apaiser. Gagner du temps, signer, en attendant mieux, un armistice avec le mal.

Une résolution délectable se glisse en Jâli; il retrouve toute la confiance avec laquelle il s'était mis en route, il y a deux mois. Il confronte les deux moments : lui tellement moins débile aujourd'hui, moins timide, malgré sa solitude. Il ne s'agira pas de jeûnes, de rites, d'aumônes; c'est lui-même qu'il donnera, son temps, son cœur, sa vie. « Actes », « action », cela revient à chaque instant dans la bouche du Bouddha, ce grand réaliste. « Vous serez jugés à vos actes ». Tout en Jâli vote à l'unanimité cette expédition sacrée, cette guerre sainte. Envahir les vices, enchaîner les passions, déborder la corruption, stupéfier, frapper à coups de vérité, sans rigidité puritaine, sans aveuglement messianique. Mettre la douleur en faillite, ruiner le mal,

Et cela, tout seul!

Si Renaud était là... Mais Renaud a traversé la mer. Il est quelque part en Normandie, tout droit dans son cercueil.

PAUL MORAND

(*A suivre.*)

A LA COUR DU PRINCE TAFFARI[1]

Le coup d'État qui détrôna Lidj Yassou[2] et lui donna pour successeur l'impératrice Zaoditou, portait le Prince Taffari-Makonnen à la régence de l'Empire et le déclarait héritier du trône. Jamais contraste plus marqué n'exista entre deux hommes. Autant l'ex-Empereur était impulsif, violent, fougueux, agité, tout d'une pièce, autant le futur Empereur est réfléchi, doux, paisible et calme, doué d'esprit de finesse... et d'une âme nuancée jusqu'à l'invraisemblable. Il est certain que, si le dessein du peuple éthiopien était d'établir une cassure entre ce récent passé par trop tourmenté et l'avenir, il ne pouvait mieux choisir. Il suffit de voir, ne serait-ce qu'une fois, le Prince Taffari-Makonnen pour deviner aussitôt que les coups de tête, les emballements inconsidérés, les folies et les caprices ne sont guère son fait.

Lorsqu'il nous reçut en audience officielle vêtu de toile blanche, une ample cape de drap bleu de roi au col de velours grenat sur les épaules, debout devant un canapé Louis XV, la première impression qui nous frappa, fut celle d'un affinement atavique et d'une grâce héraldique poussés aux limites extrêmes.

Petit et mince, presque menu, l'allure preste et le geste vif, la tête surmontée d'un casque de cheveux annelés, le front large et haut, légèrement bombé, les yeux bruns et

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er mai.

2. Lidj Yassou, successeur de Ménélik n'a pas laissé d'excellents souvenirs en Ethiopie, sauf peut être parmi les Musulmans — qui constituent la minorité dans le pays — et qu'il favorisa, dans des conditions plutôt regrettables, aux dépens des chrétiens. Il fut renversé en 1916 et relégué dans un village abyssin,

doués d'une étrange acuité, le nez busqué, étroit et tombant sur une bouche petite, aux lèvres délicates bordées d'une longue moustache, le bas du visage enfoui sous une barbe courte et carrée, tel nous apparaît le Régent de l'Empire, le futur Roi des Rois, lorsque nous le voyons pour la première fois dans le salon de sa villa européenne.

Chose singulière, malgré cet ensemble tout de finesses et de grâces aristocratiques, l'homme n'a rien d'efféminé. Un je ne sais quoi, un mystérieux courant de vie intense circulant sous chacun de ses traits leur enlève toute mièvrerie. A chaque seconde, l'autorité du geste, la netteté métallique d'une intonation, la vigueur d'une attitude, révèlent l'énergie secrète du caractère. Le regard, d'ordinaire souriant et voilé, se métallise soudain, se durcit, et la brusque lueur qui le traverse affirme, de façon imprévue, la virilité d'une âme toute de force et de ténacité.

Autre chose : on m'avait dit à plusieurs reprises : « Vous verrez..., il ressemble de façon frappante aux portraits que nous possédons d'Henri IV... ». Et c'est vrai, au point que, dès cette première entrevue, et bien que je sois averti, j'en demeure saisi. Il y a dans toute cette physionomie qui nous sourit, dans l'ovale de cette figure mobile, dans la coupe de la barbe, dans le froncement des paupières et la courbe du nez, cette même expression générale de finesse narquoise, d'astuce familière, d'ironie bon enfant et d'intelligence aiguë qui a rendu si populaire la figure du Grand Béarnais.

Leur histoire à tous deux n'est point d'ailleurs sans offrir nombre d'analogies. Celle du Prince Taffari-Makonnen tient en outre du roman et présente une sorte de brusque raccourci de l'*Histoire d'Ethiopie* dont elle constitue l'un des chapitres les plus curieux et les plus mouvementés. Lidj Yassou y fait assez fidèlement figure d'Henri III de Valois.

Né en juillet 1890, l'héritier du trône descend, tout comme Ménélik, du Roi Salhé-Sélassié, continuant l'illustre lignée de la Sabéenne et de Salomon. Son éducation eut lieu, à la cour, sous la surveillance attentive et affectueuse de Ménélik lui-même qui, contrairement à ce que Louis XII pensait

de François Ier, « ce gros garçon qui devait tout gâter », lui prédisait, au contraire, « un avenir plein d'espoir et qui réserverait sans doute de grandes surprises ». En la circonstance, et une fois de plus, Ménélik fit preuve de clairvoyance et se montra bon prophète.

Le jeune prince avait au reste de qui tenir. Son père, le Ras Makonnen, commandant en chef des armées impériales, principal artisan de la victoire d'Adoua où il fut deux fois blessé, vice-roi et gouverneur du Harrar à vingt-cinq ans, se détachait très nettement parmi tous ceux qui pouvaient le plus peser sur les destinées de l'Éthiopie. Admiré de tous, adoré de ses soldats, aimé de Ménélik à l'égal d'un frère, il était incontestablement la figure la plus marquante et la plus significative du royaume. Dans toute l'œuvre de renaissance accomplie par Ménélik, une grande part lui revenait. De toutes ses forces, comme de toute son intelligence, il y avait contribué. Diplomate avisé, il avait compris la nécessité d'une collaboration étroite et loyale avec les puissances européennes limitrophes. Avec le Ministre Lagarde, qui devait plus tard devenir son frère d'honneur, il établit la convention sur le régime du port de Djibouti; puis, en 1897, avec ce même grand Français dont le nom se retrouve à chaque page de l'histoire éthiopienne de ces trente dernières années, il négocia le fameux traité de janvier 1897[1]. En 1889 déjà, il avait fait œuvre diplomatique, se rendant en mission auprès du roi d'Italie. En 1902, un second séjour en Europe, en Angleterre d'abord à l'occasion du couronnement d'Édouard VII, puis en France, compléta sa formation intellectuelle, développant en lui cette conviction que seule la civilisation européenne sagement introduite dans sa patrie pouvait l'aider à se développer, à prospérer. En ceci d'ailleurs, il se rencontrait avec Ménélik qui répétait sans cesse : « Il est bon de s'inspirer des coutumes de l'Europe », et qui, non content de le dire, travaillait à la modernisation de ses états.

1. Cette convention stipule : « L'empereur Ménélik II considérera le port de Djibouti comme le débouché officiel du commerce éthiopien et facilitera à tous les négociants de son Empire le moyen de prendre cette route. » L'avenir a prouvé l'importance de cette petite phrase qui transformait la pauvre enclave française en plein désert en une colonie florissante et politiquement précieuse.

Admirateur passionné de nos grandes gloires nationales, ami fervent et sûr de la France, le ras Makonnen devait normalement succéder à son cousin Ménélik, lorsqu'il disparut prématurément à quarante ans environ.

A sa mort, son fils, le Prince Taffari-Makonnen, devait hériter ses hautes fonctions. Déjà à peine âgé de seize ans, il avait été chargé du gouvernement de la province de Sidamo. Plus tard, il devenait à son tour vice-roi du Harrar et, dès cet instant, parmi les difficultés et les écueils dont cet immense gouvernement (récemment conquis) de population musulmane était hérissé, il donnait la mesure de son habileté, de sa justice et de ses qualités d'administrateur. Destitué de ses fonctions, appelé à Addis Abeba où Lidj Yassou, tout en le traitant avec une désinvolte familiarité, le surveillait étroitement et ne lui ménageait aucune de ces petites avanies dont Charles IX et Henri III se montrèrent prodigues envers leur cousin de Navarre, le Prince Taffari-Makonnen fut soudain haussé au niveau du trône. Ce fut l'œuvre du coup d'état de septembre 1916[1]. Cependant, tout comme le Gascon, il lui fallut ensuite conquérir son royaume. Lidj Yassou réfugié au milieu de ses chers musulmans du Harrar ne manifestait en aucune façon l'intention d'accepter ce demi-tour de roue de la fortune. La lutte dura cinq ans, au cours desquels il fallut guerroyer sans cesse, Lidj Yassou profitant de ses aptitudes équestres et de ses goûts pour les grandes randonnées pour passer d'une province à l'autre, de Harrar en Tigré, traqué, battu et toujours insaisissable, tantôt suivi de quarante mille hommes et tantôt accompagné de trois ou quatre serviteurs. En 1921 enfin la guerre de succession, du moins peut-on l'appeler ainsi, était close et Lidj Yassou enfin capturé. De cette période de son existence durant laquelle il vécut tant d'heures étranges, tant de minutes angoissées, dirigeant ses armées, réorganisant le pays, apaisant les révoltes, faisant face à toutes les difficultés et tenant tête à toutes les intrigues, assumant toutes les responsabilités, à la fois général, homme d'état, administrateur,

1. Voir la note à la première page de cet article. Chassé d'Addis-Abeba, Lidj Yassou s'était réfugié dans le Harrar.

diplomate et chef de parti, le Prince Taffari-Makonnen ne parle jamais.

Absorbé par le présent, occupé de l'avenir, il a volontairement enfoui ce passé dans l'oubli. Pour un réalisateur, et il veut en être un avant tout, ce qui est révolu offre peu d'intérêt, ou, du moins, si l'on doit s'en souvenir, c'est pour en méditer secrètement les leçons et y puiser un enseignement pour le futur. « Le fruit tombé de la branche n'y remonte jamais[1] ».

***

De notre présentation officielle à l'Héritier du trône, nous avions gardé une impression de grandeur un peu froide, d'apparat protocolaire légèrement rigide et théâtral. Le Prince seul nous était apparu, l'Homme, tout autre, devait se révéler à nous, quelques jours plus tard, lors du dîner intime qu'il nous offrit. Une carte écussonnée d'un blason au centre de nacre portant les initiales T. M. entrelacées et à bordure rouge, le tout surmonté de la couronne fermée, nous avait été adressée une semaine auparavant, et, à sept heures, au soir fixé, la limousine du Régent de l'Empire venait nous prendre à l'hôtel... mais certain consul américain à Aden, invité en même temps que nous, se l'étant appropriée pour son usage exclusif, ce fut l'auto de notre hôtel qui nous transporta jusqu'à la villa du Prince. A notre débarqué, une vingtaine de gardes habillés de kaki, font la haie. Entre un double alignement de fusils, nous gravissons le perron précédés d'un officier, sabre au poing, qui nous remet entre les mains de notre vieille connaissance Ato Salhé Sedalou. Des boys nous débarrassent de nos manteaux et de nos chapeaux. Guidés par le Secrétaire général des Affaires étrangères, nous traversons un petit bureau, aux tables chargées d'albums de photos et aux rayons ornés de livres; une porte s'ouvre et nous voici à nouveau dans le salon que nous connaissons déjà. Sur le large canapé doré, la Woezero Manen, femme du Prince, a pris place. Grande, plutôt forte, enveloppée dans des lainages clairs, une écharpe de mousseline sur les cheveux, elle nous accueille en souriant. Le

1. Dicton oriental.

visage légèrement bistré, aux traits délicats, est éclairé par des yeux noirs, profonds, ardents et très beaux. Le Prince, sa cape bleue aux épaules, vient au devant de nous et nous conduit vers sa femme, après quoi il nous présente à ses autres invités, quelques grands seigneurs éthiopiens de ses amis, son gendre, trois dames d'honneur de la Princesse et ce même consul des États-Unis d'Amérique qui, incrusté sur sa chaise, nous salue tous indifféremment, femme ou homme, d'un très américain « How are you? » accompagné d'un condescendant petit signe de tête[1].

De l'attitude un peu distante que nous avions vue au Prince, de cette hauteur impériale et royale que nous lui connaissions, rien ne subsiste. Souple et vif, il s'assied, se lève, va d'un groupe à l'autre, jette un mot, sourit, souligne d'un trait vif une phrase qui l'a frappé. A ce moment, il nous apparait léger, jeune et joyeux. Lorsqu'arrive l'heure du dîner annoncé par un chambellan, il a un petit signe de bon maître de maison vers sa femme. Elle passe la première, suivie de toutes les dames et précédée du chambellan. Puis, le Prince à son tour nous montre le chemin. Nous descendons quelques marches, suivons une longue galerie aux murs décorés de tableaux et nous débouchons dans la salle à manger. Sous la lumière des ampoules électriques, la table cirée luit; le service dressé à l'anglaise étale ses cristaux, ses fleurs, son argenterie, ses pièces de vermeil, ses napperons de dentelle, ses porcelaines blanches liserées de bleu et marquées aux armoiries du Prince. Le menu français, depuis les hors-d'œuvre jusqu'aux petits fours, accompagné des meilleurs crûs de nos caves, parachève cet ensemble.

Nous sommes quinze à table et, sur ces quinze personnes, on compte trois femmes en toilette de soirée et trois hommes en smoking. Tous les autres convives portent la robe éthiopienne à corsage étroit, à la taille pincée et à la jupe longue et ample, ou bien la tunique blanche, le pantalon moulant la jambe, la cape de soie, de drap ou de velours

1. Comme, à certain thé d'une des plus élégantes légations de la Nouvelle Fleur, l avait déjà salué à la ronde les hommes et les femmes, élite de la colonie européenne d'Ethiopie à laquelle lse présentait pour la première fois d'un familier « Good afternoon, every body! » Bonjour vous tous!

noire ou bleue. Derrière nous, les serveurs sont vêtus de blanc des pieds à la tête, chaussés, gantés, enturbannés de blanc; aux côtés de la Princesse qui ne parle aucune langue étrangère, Ato Salhe Sédalou, debout, remplit l'office d'interprète. La conversation d'abord tâtonnante et pleine de réserve devient générale; c'est que le Prince, habile à ces adresses mondaines, a lancé sur le tapis le sujet dont tout le monde peut parler, dont tout le monde est joyeux de pouvoir parler. Au milieu d'un petit silence, il a jeté doucement :

— Lorsque je suis arrivé à Paris...

Et il se rappelle un incident de son séjour dans notre capitale. Tous les hauts seigneurs qui dînent là ce soir avec nous, l'y ont accompagné, y ont séjourné avec lui. Et tous aussitôt se hâtent de conter une anecdote, de ressusciter un souvenir... Seul le consul des U. S. A. semble ignorer qu'il existe sur cette planète une ville qui se nomme Paris! Eux, par contre, en parlent avec gaieté, avec orgueil, d'abondance. Nos monuments : l'Arc de triomphe, l'obélisque, l'Opéra, le Louvre, les Tuileries, etc... y passent l'un après l'autre et nos places, nos grandes avenues suivent : l'Étoile, le cours la Reine, le Trocadéro, la place Vendôme, la rue de la Paix, les Boulevards et d'autres... beaucoup d'autres encore, jusqu'à Versailles, Rambouillet, Fontainebleau. On s'en croirait tout proche, en vérité et, à en entendre discourir ainsi familièrement, nous oublions presque les milliers de kilomètres, les déserts et les mers qui nous en séparent. Sommes-nous bien en Addis Abeba, la métropole unique où, tout au long de cette même journée, nous avons eu devant les yeux tant de scènes étranges? Il faut, pour nous y ramener brusquement, qu'entre tout à coup par une petite porte ouverte en face de moi, ce secrétaire qui s'approche de l'Héritier du trône, se prosterne très bas, lui glisse quelques mots à l'oreille, se prosterne à nouveau et s'éloigne à reculons.

Curieux dîner que celui-là, où, dans ce cadre d'une recherche et d'un raffinement auxquels le Parisien le plus averti ne trouverait rien à redire, se mêle soudain le geste symbolique des antiques traditions de cette terre féodale et de cette toute-puissance orientale.

Le repas s'achève simple et cordial. Le visage du Prince

quelque temps pensif, s'est derechef détendu, égayé. Dans l'habituel brouhaha de chaises remuées, de rires et de conversations, nous nous levons et rentrons au salon. La Princesse a repris sa place sur le canapé, entourée des dames avec qui elle bavarde par l'entremise d'Ato Salhé Sedalou. Les hommes, eux, ont formé des groupes qui s'éparpillent çà et là à travers le salon. Le Prince va des uns aux autres, se glisse jusqu'au milieu du cercle des femmes, revient vers nous, s'avance jusqu'à une porte qu'on vient d'entr'ouvrir, parcourt d'un regard rapide et tendu des pièces qu'on lui apporte, appose sa signature, donne à mi-voix un ordre dont quelques bribes parviennent jusqu'à moi :

— ... Le reste plus tard... oui, tout à l'heure... dans ma chambre[1].

Tandis qu'on sert le café et les liqueurs, cependant que s'allument cigares et cigarettes, le Prince, heureux, les yeux brillants, s'approche de moi.

— Vous allez voir, — dit-il avec un sourire, — que je ne peux pas avoir oublié mon voyage chez vous... que je ne veux pas l'oub...

Avec un petit geste d'agacement, il s'interrompt pour retourner vers la même porte, que le même secrétaire vient de rouvrir, des télégrammes à la main. Un rapide décachetage, un bref dialogue et il revient vers moi et renouant sa phrase aussitôt :

— ... Que je ne peux pas l'oublier... C'est une surprise, attendez!

Un maître de cérémonies surgissant à cet instant lui adresse un signe.

— Allons... — achève le Prince avec un petit rire, — je n'aurai pas trop mis votre patience à l'épreuve.

Et se tournant vers ses convives, il crie :

— Venez!

Depuis le début du dîner, il s'exprime en français, parlant avec élégance, d'un ton hésitant, cherchant de temps à autre une expression; il a un léger accent qui traîne un peu sur

1. Levé dès l'aube le régent de l'Empire, pour suffire à la tâche écrasante qu'il a assumée, travaille jusqu'à une heure très avancée de la nuit, sans interruption, continuant sa besogne même à table.

les mots et les prolonge. Peu de gestes : çà et là, un petit mouvement de ses mains agiles, nerveuses et longues, un imperceptible remuement de ses doigts aristocratiques et fuselés pour souligner une phrase, pour appuyer un trait et le renforcer.

Nous voici revenus dans la salle à manger. Elle est maintenant dégarnie de sa table; seuls les buffets et les dessertes de style Empire demeurent plaqués aux murs; les chaises ont été rangées sur trois rangs à un bout de la pièce. Le temps de nous y asseoir, au hasard, et l'obscurité tombe. Un crépitement traverse le silence et un faisceau lumineux, passant au-dessus de nos têtes, va barbouiller un écran, là-bas, à l'autre extrémité de la salle, d'images et de sous-titres. Séance de cinéma intime : devant nous se déroule le voyage du Régent à travers l'Europe. Les scènes de son séjour en Angleterre, en France et dans les pays scandinaves se succèdent. Au milieu du silence, la voix du Prince, de temps à autre, en commente un épisode, en rappelle un incident.

C'est la grande distraction, le principal jeu de l'Héritier du trône : voir s'agiter ces ombres magiques, se regarder revivre lui-même. Et de tous les siens, de sa femme comme de ses cinq enfants[1], sans doute est-ce lui qui s'en amuse le plus. Un film comique achève la représentation, la drôlerie trop chargée à notre gré des attitudes et de la gesticulation forcenée du héros arrache un sourire à notre hôte et fait délirer de joie le consul américain.

Nous regagnons le salon pour prendre congé. Le Prince nous accompagne jusqu'au perron et, au moment où notre auto démarre entre deux haies de soldats présentant les armes, nous entendons sa voix qui nous jette un dernier « bonsoir » plein de cordialité.

Et, tandis que nous roulons à travers les rues obscures de la ville, dans la nuit abyssine fraîche, peuplée d'étoiles et alourdie par la senteur âpre des eucalyptus, lui, rentré dans sa chambre, doit s'être remis à sa table, à cette tâche délicate et lourde qu'il s'est imposée. Acharné à sa besogne, il veut l'accomplir jusqu'au bout et, parce qu'elle est précisément si lourde et si délicate, il tient à ce que tout le fardeau

1. Trois fils et deux filles.

et toutes les responsabilités reposent sur lui, et sur lui seul. Sans souci du labeur écrasant qu'il s'inflige ainsi, rien ne s'accomplit d'un bout à l'autre du vaste Empire qu'il ne l'ait ordonné ou su et approuvé, dont il ne soit l'animateur et le guide. C'est que son grand dessein est de moderniser, aussi rapidement que la sagesse le permet, ce sol encore si riche de préjugés et de conventions millénaires en même temps que de « le développer dans la prospérité ». C'est cette double œuvre de régénération et de transformation qu'il s'est promis de réaliser de front. Et l'on conçoit qu'ayant ainsi haussé et magnifié son « métier de Prince », il se passionne pour lui[1].

***

Le Prince, lors de notre audience officielle, nous était apparu, l'Homme à son tour s'était révélé au cours des réceptions intimes qu'il nous avait offertes. Quelques jours plus tard, le 26 septembre, le chef suprême de l'armée se montrait à nous, complétant ainsi, en sa triple incarnation, cette personnalité remarquablement diverse.

Ce 26 septembre est une des dates essentielles du calendrier éthiopien; une de ces journées dont le peuple d'Éthiopie tout entier attend et espère le retour; car, de l'Impératrice jusqu'au moindre paysan et d'un bout à l'autre du vaste empire, tous, ce jour-là, célébreront avec éclat, avec ferveur, la « Meskal », cette grande fête à la fois religieuse et nationale, déjà vieille de tant de siècles et qui continue à leur être chère entre toutes!

1. Sa faculté de travail est réellement exceptionnelle et constitue aux yeux des Éthiopiens eux-mêmes un sujet d'étonnement perpétuel. Au reste, l'œuvre administrative et sociale qu'il a déjà réalisée dans ses états est considérable. On peut la résumer ainsi : vingt-quatre lois réglementant la justice, les finances, le sceau, l'agriculture, le commerce, les P. T. T., la municipalité, le « Tribunal spécial », l'enseignement, les chemins de fer, la liberté des esclaves, les douanes, les passeports, les armes et les munitions, l'industrie, le Harrar, Diré-Daoua, le Djidjiga, le Tchertcher, le couvent éthiopien de Jérusalem, la police d'Addis Abeba, le service du cadastre; publication d'œuvres européennes, traductions abyssines par son imprimerie privée; envoi en Europe et en Amérique, à ses frais, de jeunes gens éthiopiens; fondation et entretien de ses propres deniers d'une école européenne où peuvent être reçus 150 externes et internes.

Cette œuvre d'un intérêt politique et social considérable rend ce jeune régent de trente et un ans digne de son titre de « Lumière d'Ethiopie. »

Depuis une semaine, durant laquelle chaque heure, chaque minute presque, amène à la fête son contingent d'acteurs et de spectateurs, la capitale tout entière vibre d'une fièvre joyeuse. L'impatience et l'allégresse règnent en Addis Abeba. La terre d'Ethiopie elle-même a émaillé ses prairies des traditionnelles fleurettes jaunes[1].

Là-bas, sur l'esplanade gazonnée, au pied de la cité, non loin de la gare, les derniers préparatifs de la cérémonie s'achèvent. La main-d'œuvre qui entreprend de transformer ce terrain vague bosselé et raviné, en un champ de manœuvres, procède par masse. Les instruments perfectionnés et les outils modernes lui font défaut. Elle ne s'en soucie guère, ayant pour elle ces deux forces orientales, irrésistibles et souveraines : le temps et le nombre. Les Pharaons d'Égypte, avec leurs Pyramides, et l'Empereur d'Annam avec sa Montagne de l'Écran, ont amplement démontré ce que pouvait accomplir cette double puissance intelligemment dirigée.

Sur l'emplacement choisi pour la fête, des milliers de tâcherons dépiquent à l'aide d'un simple bâton pointu des carrés de gazon. Des manœuvres les empilent aussitôt dans des paniers que d'autres pionniers, en une longue file chenillante, transportent jusqu'au point où doit s'élever la tribune officielle. Ici d'autres travailleurs, par centaines, entassent les carrés au fur et à mesure de leur arrivée et élèvent un tertre artificiel sur la plate-forme duquel s'érigera la tente du Prince Taffari-Makonnen et de ses invités. Plus loin, à travers la plaine, une fourmilière humaine nivelle le terrain, rabotant les bosses, comblant les rigoles et les fossés qui le ravinent çà et là. Une dizaine de gardes, fusil à la bretelle, et badine à la main, surveillent cette foule laborieuse et la dirigent. Avec une rapidité qui tient de la prestidigitation, le sol s'aplanit, le tertre gazonné prend tournure d'estrade et la tente du Prince surgit, toute blanche. Des groupes de soldats au milieu du brouhaha et de l'affairement s'exercent à l'européenne. De vieux instructeurs les font manœuvrer, tâchant à leur enseigner les secrets subtils des formations en carrés, des éparpillements en tirailleurs, des demi-tours et de la marche cadencée. Les ordres qu'ils lancent tantôt

1. On les appelle d'ailleurs « les fleurs de la Meskal ».

en français, et tantôt en anglais : « En avant... Marche... » « Left... right... Left... right... » s'entremêlent d'objurgations et de conseils en éthiopien. Quelques cavaliers font galoper leurs chevaux et les entraînent aux évolutions d'ensemble. Dans un coin, une musique essaye de synchroniser ses éléments pour une marche guerrière et, derrière elle, une bande de gamins, perchés sur un talus proche, le pouce à la bouche et les doigts pianotant les touches d'un imaginaire instrument, joue la même marche, mais avec plus de vraisemblance!

La carte officielle nous conviant à prendre place sous la tente du Prince Taffari-Makonnen nous avertissait que la solennité débuterait à trois heures. Mais, dès l'aube de ce samedi lumineux et tiède, l'interminable défilé des acteurs et des spectateurs commence à serpenter vers l'esplanade. Le long de l'avenue qui descend du cœur de la cité jusqu'à la gare, une foule claire dévale en un pittoresque fouillis. Le fleuve des chammas coule, charriant çà et là, au milieu de son flot tumultueux, des mulets et des chevaux sur lesquels sont juchés des seigneurs et des grandes dames abyssines. Tous les hommes portent le fusil sur l'épaule et la cartouchière de couleur vive autour des reins. Au-dessus de cette marée blanche, des ombrelles de paille oscillent, cahotées. La coulée continue de cette masse populaire vient buter contre les barrages de troupes qui entourent le terrain, y délimitant un vaste rectangle, désert pour l'instant.

Derrière ces alignements de policiers et de soldats, les curieux se tassent, escaladent les talus, grimpent sur les arbres, émaillant de taches pâles les pentes hérissées d'eucalyptus bleus. De cette houle humaine où l'arrivée des troupes, débouchant par toutes les rues avoisinantes, creuse de larges remous, une immense rumeur monte. L'apparition d'un chef, la venue d'un régiment déchaînent un brusque tumulte qui éclate, s'amplifie, s'apaise, retombe tout à coup. Çà et là, les policiers chargés de maintenir l'ordre et de calmer l'effervescence qui, par instant, lance en une poussée involontaire les premiers rangs des spectateurs à l'assaut des barrages, distribuent à toute volée et au hasard, autour d'eux, des cinglements de leurs joncs flexibles.

Lorsque nous arrivons à notre tour, la presse est telle que nous y demeurons inextricablement empêtrés, incapables de faire faire à nos bêtes un seul pas en avant ou en arrière. On évite d'ailleurs de nous bousculer mais, si l'on ne nous serre pas de trop près, du moins refuse-t-on de nous ouvrir un chemin. Et sous les regards sympathiques et quelque peu narquois qui nous dévisagent nous restons emboîtés dans la cohue. Au milieu des hurlements de joie, des applaudissements, des discussions passionnées, nous hurlons à notre tour avec l'espoir chimérique de nous faire entendre d'un chef qui placé à quelques pas de nous et nous tournant le dos, est plongé dans la contemplation béate de la cérémonie commençante.

Des déchaînements successifs d'enthousiasme, des cris frénétiques ont salué l'arrivée du Prince Taffari-Makonnen, du Ministre de la guerre, le vieux Fit-oari Waldé Guiorguis, le paladin et le compagnon d'armes des campagnes de Ménélik[1], celle du ministre de la justice, du Kantiba[2], du Fit-oaari Desta, gendre du Prince Taffari-Makonnen à la tête de ses troupes. Autour de nous, les chaos, les remous s'accentuent; le tumulte grandit. Ballottés et assourdis, nous nous obstinons à éveiller, à force de cris et de gesticulation, l'attention du chef dont nous distinguons toujours, proche mais inaccessible, le dos superbe et orgueilleux. Sur l'esplanade, là-bas, la cérémonie se déroule. Un orchestre composé d'Arméniens et conduit par un chef dont l'uniforme impitoyablement sanglé ne parvient point à dissimuler la ventripotence, entame les hymnes nationaux, saluant l'arrivée de chaque ministre.

Le Régent a pris place sous sa tente, et quelques troupes franchissant les barrages font leur apparition sur le champ de manœuvre. Pour nous, toujours perdus au sein de la mer hurlante et agitée des spectateurs dont nous apercevons, du haut de nos selles, la vague blanche ondulant à perte de vue, nous nous demandons avec inquiétude si nous ne demeurerons pas là tout l'après-midi... Quelqu'un cependant a dû nous apercevoir de la tribune. Un officier galope en effet

1. Nous venons d'apprendre sa mort.
2. Le gouverneur militaire. Maire d'Addis-Abeba.

à travers le terrain, parvient jusqu'à nous, jette un ordre. Comme un fruit mûr, la foule se fend, nous ouvrant enfin un passage. Nous nous y faufilons, non sans y laisser quelques-uns de nos zabanias, et parvenons à la tente où, aux côtés du Prince, nous trouvons les fauteuils qui nous ont été réservés.

Et, aussitôt, commence pour nous un double spectacle; le premier, ici-même, sous la grande tente ombreuse et fraîche; le second, là-bas, sur l'esplanade brûlée de chaleur, inondée de lumière éblouissante.

Le plus singulier peut-être est celui que nous avons autour de nous, tout contre nous, dans cette tribune improvisée. Au centre, assis sur un large divan formant trône, le Régent de l'Empire, enveloppé d'une cape de velours noir, profile sa silhouette mince et son masque affiné; à sa droite et à sa gauche, sur deux rangées de chaises et de fauteuils sont assis les ministres des puissances étrangères accrédités auprès du Gouvernement abyssin, les grands feudataires du royaume, les chefs importants et les invités de marque conviés à la cérémonie; plus loin, en contre-bas, à droite, les invités et les dignitaires d'importance moindre se dressent, haussés sur la pointe des pieds; à gauche, assis sur les tapis, quelques chefs et des prêtres se coudoient. Le mélange est curieux : près du complet de cheval d'un Européen flamboie l'étincelant uniforme chamarré d'or d'un officier abyssin; la cape sombre d'un grand seigneur en civil, la tunique et le turban jaune d'un ecclésiastique, le vêtement de parade moyenageux d'un guerrier voisinent. A côté des feutres gris, noirs ou beiges, des serre-tête de satin vert ou rouge; auprès de vestons et de jaquettes, des crinières de lion et des casaques de léopard; tout contre le traditionnel chamma, des velours éclatants, chargés de broderie d'or et d'argent. L'ombre de la tente que l'éblouissante clarté environnante encercle de ses rayons obliques, scintille de lueurs, de reflets et de chatoiements. La pénombre traversée par les rais de soleil qui flottent au-dessous des toiles est émaillée de taches multicolores et vibre de toutes les luisances des velours et des soies, de tous les éclairs de l'acier, de l'argent et de l'or, de tous les éclats et les miroitements et les étincellements que la lumière arrache aux étoffes, aux bijoux et aux armes. Car tous ceux

qui ont l'heur d'être admis sous la tente princière sont parés comme pour un bal et armés comme pour une bataille. Les Winchester, les Mauser, les Lebel, les Lee Metford, les Martini, les Mannlicher et les Express rayés, damasquinés et monogrammés, se mêlent aux longs sabres courbés et aux estramaçons rectilignes à poignée de corne de rhinocéros adornée de filigrane d'or, aux boucliers de peau de buffle et d'hippopotame ou de bois contreplaqué de velours et surchargé de lames et de cabochons en argent ou en or. Chacun a sorti de la housse qui la protégeait son arme favorite, la plus moderne ou la plus riche, et chacun en fait parade.

Sur les tapis qui dévalent depuis le divan-trône jusqu'au seuil de la tente un va-et-vient d'officiers et de chefs monte, descend, transmettant les ordres du Prince aux troupes qui défilent. Là encore, le mélange symbolique de l'Antique et du Moderne se manifeste en des contrastes inattendus. En face de notre tribune, un mât planté au centre de l'esplanade porte à sa pointe une flamme aux trois couleurs d'Éthiopie. Chaque homme, en passant devant lui, lance une gaule, au bout de laquelle il a fixé un bouquet de fleurettes jaunes de la Meskal. La garde, vêtue de kaki, de la casquette aux molletières, défile, impeccable, musique en tête, — cette terrible fanfare dont nous avons pu apprécier les répétitions — et sous le drapeau vert, jaune, rouge, les branches s'accumulent; puis s'écoule la masse de l'infanterie drapée de chammas blancs, qui accourt, haussant à bout de bras ses fusils, ses boucliers et ses sabres, cohue ardente et vociférante qu'encadrent et que précèdent des chefs à mulet; les mitrailleurs suivent à cheval, coiffés du feutre relevé d'un côté, à la mode des « bersaglieri », et moulés dans un uniforme bleu de roi que le soleil rend plus vif, plus imprévu. Et lorsqu'ils ont tous passé, le tas de branchettes empanachées de jaune s'est haussé, est devenu bûcher.

Voici maintenant la cavalerie qui entre en scène; elle prend du champ, accomplit un circuit qui la mène sur notre gauche à l'extrémité du terrain. Un geste du maître des cérémonies, devant notre tente, déclanche soudain la charge. Les cavaliers partent d'un coup, activant peu à peu l'allure et, arrivés à notre hauteur, poussent leurs bêtes à fond. Devant

notre tribune, ils galopent en trombe, saluant leur général de cris farouches, lançant leur branchette au pied de la flamme tricolore. Ils sont habillés à la mode ancienne; haussés sur leurs étriers, grisés de vitesse, la face crispée, la bouche tordue pour des clameurs qui dominent les hennissements des bêtes et le roulement de leurs sabots, ils passent devant nous dans un flottement d'étoffes bariolées, de crinières fauves, d'écharpes vives et de broderies scintillantes, environnés des éclairs brusques que le soleil déclinant arrache aux boucliers, aux lances, aux sabres et aux fusils qu'ils brandissent frénétiquement.

Quatre heures durant, la cohue guerrière, tourbillonnante, omnicolore et médiévale, coule, entrecoupée par instant de troupes habillées à l'européenne, exercées à la française. De temps à autre, leur parade terminée, des chefs célèbres viennent par grappes saluer le futur Empereur, et prennent place derrière son trône. Sous le ciel net, une poussière lourde stagne. Le soleil, bientôt bas, le traverse de rayons où dansent et tournoient d'innombrables atomes blonds.

Quand le nuage de poussière retombe enfin, le bûcher de branchettes bouquetées de fleurettes jaunes nous apparaît, très haut, formant un énorme buisson autour du mât au sommet duquel le pavillon éthiopien palpite au souffle de la brise crépusculaire. Un peu d'ombre maintenant, ternit l'agonie flamboyante du soleil. Les ministres étrangers s'en vont un à un salués par les flons-flons cacophoniques de l'orchestre arménien, attaquant tour à tour la *Marseillaise*, le *God save the king*, le *Deutschland über alles*, la *Brabançonne* et les mesures sautillantes et guillerettes de l'air national italien.

Un brave guerrier, débarqué de quelque lointaine province, et encore imbu des antiques traditions[1], en profite pour venir clamer, face au trône, ses exploits. En notre ère de diplomatique courtoisie, toutes les vérités ne sont pas bonnes à dire. Ce vétéran, ingénu et loyal, en fait l'expérience, car, au moment où il entame un récit personnel et qui n'aurait

1. La tradition, observée jusqu'à Ménélik, voulait qu'à la fête de la Meskal, tout guerrier fût libre de s'adresser directement au souverain pour s'exalter soi-même ou pour élever une réclamation.

sans doute pas manqué de saveur, de la bataille d'Adoua, on l'escamote avec une prestesse qui n'exclut pas une certaine brusquerie.

Le héros disparaît quelque peu ahuri et bousculé, mais n'en continuant pas moins, dans son exaltation guerrière, à énumérer le nombre d'ennemis qu'il a occis dans la fameuse plaine où le général Baratieri ne s'était engagé qu'à contre cœur, voici une trentaine d'années, poussé par le rageur et comminatoire : « Tu es phtisique » du fougueux Crispi[1].

Le Prince Taffari-Makonnen part le dernier. Devant les tapis qui allongent, jusqu'au dehors de la tente, une sente moelleuse et pourpre, il monte sur sa mule, caparaçonnée d'or et d'argent. Son escorte l'entoure aussitôt, et, au-dessus du flot pâle de ses hommes d'armes enveloppés de chammas blancs, son buste, drapé dans la cape de velours noir, glisse et s'éloigne. L'armée, qui se masse près de la route pour regagner ses quartiers, l'acclame tandis qu'il passe devant elle. C'est un vaste cri qui monte, décroît, reprend de colonne en colonne et s'épand sous le ciel pâlissant.

Nous nous attardons, un moment encore, à regarder le peuple, que les barrages n'endiguent plus, se ruer, envahir le champ au milieu duquel subsiste seul ce bûcher que l'armée, en défilant, a érigé.

Une main sacerdotale vient d'y jeter un brandon. Avivé par la brise nocturne, le feu prend avec des crépitements et un sourd ronflement; puis, une grande flamme fuse et s'élance, comme l'exige la tradition, vers le drapeau d'Éthiopie, vers la nuit à présent étalée, vers le ciel satiné que quelques étoiles clignotantes commencent à pointiller...

Le peuple regarde danser les lueurs et se consumer le bûcher, puis, la dernière flamme éteinte, il s'en va.

Et voici close cette fête qui, après tant d'autres, au cours des ans et des siècles révolus, vient perpétuer une fois de plus, en l'an de grâce 1925, la tradition millénaire et le vieux rite ancestral, placé sous le signe de la Croix.

1. Le général Baratieri, mieux placé que quiconque pour juger la situation, hésita longtemps avant de se heurter à l'armée éthiopienne et avait fait part de ses doutes à Crispi. Celui-ci en guise d'encouragement lui aurait simplement répondu : « Tu es phtisique ! » Baratieri n'avait plus qu'à marcher. Ce qu'il fit.

Et, tout comme au lointain jadis, l'avaient sans doute présidé les descendants axoumites de Ménélick, ce fils né des amours passagères de la Reine de Saba et du Roi Salomon, le Prince Taffari-Makonnen, dernière maille de l'illustre chaîne, vient de la présider, à son tour, à quatorze cents ans de distance!...

LA VIE EUROPÉENNE EN ABYSSINIE

Ici un prologue historique est indispensable.

Le 1er février 1896, l'armée éthiopienne, commandée en chef par le ras Makonnen et sous la direction suprême de Ménélik, se heurtait, dans les plaines d'Adoua, aux troupes italiennes du général Baratieri. Lentement, sans déclaration de guerre, les Italiens avaient, en effet, envahi une portion du territoire d'Éthiopie. Après avoir occupé Massaoua, en dépit du traité par lequel l'amiral anglais Hewet garantissait à l'Éthiopie le libre transit commercial dans ce port, et malgré la protestation énergique de l'Empereur Yohannès, les Italiens escaladent les plateaux abyssins et s'y installent, en dépit de l'engagement qu'ils avaient pris de ne point franchir la frontière. Yohannès élève de nouveau de véhémentes réclamations, et, constatant leur inutilité, convoque son armée. Devant cette attitude résolue, le 26 janvier 1887, les Italiens abandonnant Dagali, regagnent leur point de départ. Yohannès mort, ils se remettent en mouvement. Ménélik, roi du Choa, était monté sur le trône impérial le 6 novembre 1889. L'année suivante, les empiètements de l'armée italienne sur ses états augmentant, il écrivit au roi Humbert Ier pour lui demander de calmer l'ardeur envahissante de ses troupes. Jusqu'en 1893 il accumule protestations sur notes, mais son cousin d'Italie ne « veut rien entendre! »

L'armée italienne, au contraire, accentue son avance. Elle occupe maintenant presque tout le Tigré. Ménélik convoque le ban et l'arrière ban, et annonce, alors, la guerre à son peuple en ces termes :

Un ennemi a traversé la mer; il a violé nos frontières. J'ai tout supporté et j'ai négocié trop longtemps pour ménager

notre pays, si éprouvé au cours de ces dernières années... Avec l'aide de la Trinité, je suis décidé à défendre notre pays et à repousser par la force cet envahisseur qui ne veut rien entendre. Que celui qui a de la force m'accompagne; que celui qui n'en a pas, prie pour nous et pour le succès de nos efforts.

Après quoi, à la tête de ses troupes, il se rua à la rencontre de l'armée de Baratieri. Le choc eut lieu dans les plaines d'Adoua. La bataille, entamée dès l'aube, se terminait à la nuit, par l'encerclement et l'écrasement du dernier des corps que le général italien avait successivement jetés dans la mêlée.

Par la victoire d'Adoua, sanctionnée par le traité d'Addis-Abeba du 26 octobre 1896, l'empire d'Éthiopie se haussait, en effet, d'un seul coup, au rang de grande puissance politique. Il devenait soudain, aux yeux du monde, un « État souverain et indépendant », — formule diplomatique aimable et heureuse et qui signifie, comme chacun le sait : « N'y touchez pas... il se défend! »

Dans les années qui suivirent, cinq grandes nations, dont deux au moins avaient déjà reconnu et soutenu contre les convoitises environnantes cette indépendance et cette souveraineté, se hâtèrent de se faire représenter auprès du Négous-Negeust : c'étaient la France et la Russie suivies de l'Italie, de l'Angleterre et de l'Allemagne[1].

Pour les loger, Ménélik concéda à chacune d'elles de vastes terrains, en dehors de la ville proprement dite, au flanc boisé de ces collines, qui, de gradin en gradin, se hissent jusqu'aux pentes abruptes et rudes de la montagne d'Entoto.

Les légations étaient créées! mais c'était là-bas, dans les sables et les rocailles d'Adoua qu'elles avaient, en vérité, pris naissance.

Aux étrangetés de la Nouvelle Fleur, s'adjoignit désormais la bizarrerie charmante de ces minuscules cités européennes, reculées à l'écart du grouillement de la ville, enfouies parmi leurs verdures et leurs massifs fleuris.

1. En 1923, la Belgique, à son tour, accréditait le baron Gérard comme ministre. En 1926, la Turquie nommait également un représentant. En revanche, la Russie, depuis la crise bolchevique, a cessé d'être représentée.

Pour y atteindre il faut accomplir un véritable petit voyage, de trois quarts d'heure à une heure et demie de mulet, franchir les ravins qui ceinturent Addis Abeba, parcourir les routes bordées d'eucalyptus et frangées de toucoules, grimper par des chemins en lacets de collinettes en collinettes, s'éloigner du tumulte et de l'agitation, gagner la campagne.

Chaque légation se blottit au cœur frais et ombreux de son vaste parc, dans un isolement que renforcent encore de hautes murailles et que défend, par surcroît, un large portail doublé d'un poste de garde. La plupart d'entre elles, reniant leurs primitives installations, ont érigé de solides et banals édifices de pierres où se concentrent leurs services, les logements du personnel et leurs dépendances. Seule, la légation de France a conservé la disposition et l'architecture de son premier établissement. Ses longues allées, ourlées de grands arbres et sinuant entre des prairies et des gazons, aboutissent à de coquets pavillons. Leurs verandas circulaires et leurs toits de chaume leur confèrent une séduction agreste, pimpante et familière. Au long des piliers de bois des verandas, des plantes grimpantes s'enroulent et fleurissent, donnant une réplique omnicolore aux parterres d'œillets, de roses et de pois de senteur qui éparpillent à l'entour leurs énormes bouquets odorants.

Les villas de la petite cité française, — car nous sommes ici, de par la volonté de Ménélik qui en fit don à notre gouvernement, en terre de France — s'égrènent à travers le parc; ici la demeure de l'Attaché militaire, là celle du Chancelier; ailleurs celle du Consul. Au centre de ce domaine, le logis particulier de notre Ministre surgit, entouré de pavillons dans lesquels sont logés les différents services de la légation. Nul ne penserait, à les voir ainsi fleuris et embaumés, tapissés de lianes, pointant leurs toits de paille et souriant de toute leur grâce rustique, que ce sont là des bureaux! De leur ensemble, se dégage un charme archaïque, plein de douceur et de gaieté, et très couleur locale.

C'est sur ce coin de sol éthiopien que se concentre la vie mondaine. Aux réunions, qui, chaque semaine, groupent autour des maîtres de maison les hôtes des légations voisines, les Européens de la capitale et les touristes de passage dans

la Nouvelle Fleur, se retrouvent tous ceux qui, en cette terre lointaine d'Éthiopie, constituent ce qu'on est convenu d'appeler... la société européenne.

A l'heure du thé et du tennis, sous la tonnelle où sont dressées les tables de bridge et devant le « court » impeccable à fond de toile verte, Anglais, Italiens, Français, Belges, Allemands et Russes se donnent rendez-vous. Montés de la ville, ou descendus des autres légations, ils arrivent à cheval, à mulet ou en auto. Le tennis de notre légation, tenu pour l'un des meilleurs, sinon pour le meilleur de la capitale, attire les fervents de la raquette. L'esprit pétillant de notre Ministre, son autorité, la cordialité de son accueil, secondés par la grâce aimable de madame Gaussen, les y retiennent aussitôt et font de leur domaine un lieu d'attraction vers lequel convergent avec une régularité joyeuse, tous les « frenfji » d'Addis Abeba. Et jusqu'à l'heure où le crépuscule tendre et mauve s'abattra sur les joueurs, les parties se succèderont sans arrêt.

On n'y parle ni de politique, ni d'affaires; ce sont les minutes où les soucis diplomatiques, les préoccupations internationales ou économiques font relâche.

On échange les derniers livres parus, les dernières revues débarquées du courrier; on discute sports : polo, courses, tennis, auto et cheval. Là-bas, dans Addis Abeba, la foule tournoie, s'agite et crie, — ici, dans l'ombre balancée des arbres, la paix règne et la douceur de vivre s'étale. Là-bas l'Orient superbe et rude vous assaille de sa vie tumultueuse et pullulante, — ici, dans un milieu tout de simplicité, d'élégance et d'esprit, la grâce allègre et souriante du doux pays de France vous enveloppe.

C'est dans ces légations, au cœur de ces oasis fleuries, que la vie sociale d'Addis Abeba prend sa source.

C'est là que s'élaborent toutes les manifestations sportives, toutes les réunions élégantes. Car, en dépit de son éloignement et de son isolement, cet ilôt européen ne saurait se résoudre à abdiquer. L'existence mondaine — la réception — conserve là-bas tous ses droits. Chaque ministre a son jour, chaque légation, son court de tennis, où un tournoi annuel départage les champions rivaux; le mercredi et le samedi les joueurs de polo gantés de blancs, casqués de blanc, vêtus de la chemise

et de la culotte blanches traditionnelles, évoluent sur le champ de courses, devant le pavillon du club.

En janvier des réunions hippiques mettent aux prises, pour la coupe annuelle, les écuries des diverses légations[1]. Envoûtée à son tour par la passion du turf, l'aristocratie éthiopienne, depuis peu, engage également ses meilleurs chevaux : l'impératrice et le prince Taffari Makonnen ont constitué leur écurie et les casaques de leurs jockeys galopent maintenant contre les casaques des légations étrangères.

Malgré la distance et les difficultés du retour dans la nuit, les dîners et les soirées dansantes ne sont ni plus rares, ni moins élégants que partout ailleurs.

Les hommes y arborent le smoking et les femmes, le grand décolleté, comme il sied. La plupart d'entre eux, pourtant, sont arrivés à cheval ou à mulet. Devant la guérite de garde où un spahi les a reçus, sans même sourire, ils ont mis pied à terre, se sont dépouillés des amples manteaux qui les enveloppaient. Avant de pénétrer dans le salon, ils se sont attardés, à peine, devant un miroir. Un tour de doigt à la cravate, un soupçon de poudre sur les visages déveloutés par la brise, un tapotement rapide pour défroisser un pli de la jupe, redresser une épaulette, arranger une mèche rebelle, et les voici prêts. Cette bizarre arrivée ne surprend personne. Faire une heure d'équitation en habit ou en toilette de soirée, se hisser sur sa selle ou en descendre en pantalon gansé de soie ou en robe de bal, chausser les étriers en escarpins ou en souliers de satin, — rien de plus normal, — là-bas, du moins, où les usages les plus inattendus sont devenus habitudes courantes et coutumes établies. Au reste, dès la seconde expérience, la chose nous semblait, à nous aussi, toute naturelle et fort banale.

De cette inconfortable cavalcade nul ne se soucie. Presque tous ceux qui sont là, ce soir, réunis autour de cette table, ont gravi dans l'ombre de la nuit des chemins ravinés et bossués. Ils ont trotté trois quarts d'heure durant, parfois plus, précédés par des boys armée de « fanouss ». Comme le proclame la chanson, « nous avons fait la même chose qu'eux ! » D'autres

1. C'est d'ailleurs la légation de France, grâce aux soins et à la monte de notre chancelier, M. Lécuyer, qui détient cette Coupe.

lumières autour de nous sautillaient parmi les ténèbres. Des bandes de chiens errants nous saluaient au passage d'un concert d'abois et de jappements. A travers les toits des toucoules des filets de fumée filtraient, montaient lentement dans l'air immobile. Un âcre et vaste parfum d'eucalyptus nous enveloppait. Au cœur noir des cases rondes, la lueur d'un foyer clignotait, entr'aperçue dans l'entre-bâillement d'une porte.

Et, sans transition, nous voici maintenant assis devant une table garnie d'argenterie, de cristaux, de fleurs et de dentelles précieuses. Un décor d'élégance raffinée et de goût parfait nous environne. La conversation aimable, légère et capricieuse, va, vient, pare de festons et de broderies la trame des éternels sujets : littérature, sport, caravanes, chasses.

Le dîner terminé, les tables de bridge et de mah-jong s'organisent. Au cœur de la mystérieuse et féodale Ethiopie, à quelques minutes du « guébi impérial » dont la silhouette massive et rude se découpe sur le ciel pâle, c'est une soirée d'Europe — une soirée de Londres, de Rome ou d'ailleurs — et mieux encore, une soirée de Paris avec son abandon délicat, aimable et spirituel.

Mais, la porte à peine franchie, tandis que nous remontons sur nos mulets pour regagner l'hôtel, une hyène toute proche, se charge soudain de nous rappeler à la réalité. Ses hurlements sanglotent longuement à travers la nuit, ponctués par les glapissements du chacal qui maraude dans son sillage.

Et les deux phares d'une auto qui nous dépasse ont beau s'efforcer de maquiller les ténèbres de leurs pinceaux triangulaires, c'est bien une nuit d'Ethiopie, une transparente nuit d'Afrique, qui nous encercle de ses rudes parfums et de ses voix farouches[1].

1. Le comte Colli di Fellizano, ministre d'Italie à Addis Abeba, me contait que, tout récemment encore, la légation recevait chaque nuit la visite d'un léopard dont on apercevait, des fenêtres, le corps ocellé se roulant sur les gazons au clair de lune.

UN REPAS ÉTHIOPIEN

De la société européenne, il nous fallait passer à la société abyssine. Pour que notre éducation fût complète, il nous manquait encore d'avoir pénétré dans un intérieur éthiopien, non pas dans la toucoule du paysan que nous aurions tant d'occasions d'étudier au cours de la caravane que nous comptions entreprendre, mais dans la moderne installation d'un de ces hommes de la nouvelle génération, sur laquelle le prince Taffari-Makonnen étaye son œuvre de modernisation et de régénération.

Dans le millénaire Empire du descendant de Salomon et de la reine de Saba, une « jeune Ethiopie » s'est en effet fondée. C'est à elle que nous avions eu affaire dans tous les services officiels; c'est toujours elle que nous rencontrions à la Douane, aux Postes et Télégraphes, à la municipalité, dans les hôpitaux, les écoles, à la régie des tabacs.

De ces hommes nouveaux, la plupart avaient voyagé en Europe, en France surtout; certains n'avaient jamais été au delà de Djibouti, quelques-uns enfin — rares exceptions — n'avaient jamais franchi les frontières de leur pays. Mais tous, sans exception, qu'ils aient voyagé ou non, parlent le français avec une correction, une élégance, et une aisance qui n'ont pas laissé de nous surprendre agréablement, et tous témoignent d'un esprit étrangement compréhensif, curieux et assimilateur de nos méthodes administratives, comme des dernières innovations de l'ancien et du nouveau monde. Ils en suivent évidemment l'évolution et le progrès, d'un regard attentif et observateur, prêts à en tirer profit. Perdus dans la masse de la nation, ces hommes nouveaux sont encore peu nombreux; mais, derrière eux, toute une jeunesse formée à leur image lève, grandit et s'affirme qui, demain, complétera et renforcera les cadres encore rudimentaires de cette nouvelle Ethiopie en gestation.

On ne saurait, de bonne foi, rendre grâce au seul hasard du choix perspicace de ces hommes. Le hasard n'a point coutume de se répéter avec tant de discernement, ni tant de constance. Et que ceux-là précisément, entre tant d'autres,

soient désormais chargés de manier les organes les plus délicats de la machine gouvernementale, dénote indiscutablement l'existence d'une pensée directrice et d'une action réfléchie.

Celles-ci, sans conteste, viennent du prince Taffari-Makonnen.

On nous avait présenté plusieurs d'entre ces hommes neufs, entre autres Ato François, directeur des douanes, et Ato Brahné-Marcos, directeur des Postes et Télégraphes. Convertis au catholicisme l'un et l'autre, ayant séjourné en Europe, tous deux ardents et jeunes, profondément attachés à leur pays et anxieux de son avenir, admirateurs fervents de l'héritier du trône et partisans convaincus de son œuvre, ils nous avaient singulièrement intéressés. A l'hôtel où nous les avions à plusieurs reprises invités à déjeuner et à dîner, ils s'étaient enquis chaque fois, avec curiosité, de nos impressions, guidant d'un mot nos explorations à travers la capitale, dirigeant d'un conseil notre quête d'observations sociales et psychologiques.

Puis, un soir, tandis que nous prenions le café sur le balcon de notre chambre, en face des grands cierges obscurs des eucalyptus hérissant le parc, l'un d'eux déclara :

— Ce qu'il vous faudrait maintenant, c'est voir un intérieur abyssin!

Ato François approuvant, précisa la pensée de son ami.

— Un intérieur moyen... un modeste foyer.

Et Ato Brahné-Marcos acheva :

— Le mien, par exemple! Voudriez-vous nous faire le plaisir de venir déjeuner et passer l'après-midi chez moi demain?

Nous nous hatâmes d'accepter.

— Avec joie... mais, à une condition, c'est que vous ne changiez rien à vos habitudes et que nous ayons un repas abyssin... un vrai!

Tous deux rirent en même temps. Puis, Ato Brahné-Marcos promit :

— Un repas abyssin, soit! mais vous ne m'en voudrez pas?

— Pourquoi?

— C'est que notre cuisine est loin de valoir la vôtre! A

nous qui en avons l'habitude, elle paraît excellente... Pour vous, malheureusement...

— Pour nous?

Ce fut Ato François qui conclut avec un rire joyeux :

— Ce sera, probablement, effroyable!

Ainsi nous arriva cette invitation que nous souhaitions.

Entre de hauts murs de pierres grises, c'est une villa carrée, sans étage, toute blanche, avec des volets verts et une véranda circulaire, une villa de type colonial pareille à celles que nous avons déjà vues à Madagascar, à Bourbon, en Indochine, en Algérie, semblable aussi à ces bungalows de l'Inde, de Zanzibar, de Maurice et d'ailleurs, en territoire de conquête anglaise.

Elle comporte un salon, une salle à manger, deux chambres, une salle de billard-fumoir. Le salon, protégé par la véranda, est peuplé de pénombre fraîche, le mobilier en est simple et discret : un canapé, des chaises, des fauteuils, deux tables, une commode sur laquelle un gramophone nous menace de son cornet en tulipe, un guéridon garni de bibelots et d'albums.

Aux murs, dans des cadres, de grandes photographies : celle du Prince Taffari-Makonnen et de la Woezero Manen, sa femme, — un portrait de madame Brahné Marcos, un agrandissement en couleur représentant le maître de céans et signé d'un des plus célèbres maîtres de l'objectif parisien; un placard imprimé du congrès général des P. T. T. de Stockholm avec les bustes de tous les délégués internationaux, y compris celui de notre amphytrion.

Au pied du mur, des tapis et des coussins forment divan; dans un angle trône un magnifique panier abyssin en paille bariolée et tressée. Tandis qu'une servante, vêtue de la longue tunique blanche serrée à la taille par une mince ceinture, passe le porto préliminaire, Ato Brahné-Marcos nous montre les tapis étalés sur le parquet :

— La table! — prévient-il avec un sourire teinté d'ironie. — Nous déjeunons ordinairement assis sur de bonnes chaises, devant une table... mais, puisque vous insistez pour avoir un repas abyssin — un vrai — vous mangerez donc à la mode traditionnelle, à croupetons!

La voix d'Ato François, faisant son entrée à cet instant, nous souhaite joyeusement :

— Et puissent les courbatures et les crampes ne point vous couper l'appétit... d'autant que le menu pourrait bien s'en charger à lui seul...

Par la porte qu'il a laissé entr'ouverte, deux dames arrivent à leur tour. Deux types magnifiques de femmes éthiopiennes : grandes, visage délicat à peine bistré, yeux bruns, larges et vifs, bouches menues, chevelure drue et d'un noir violent, coupée très court et les coiffant d'un casque annelé. Habillées d'amples tuniques claires qui les engoncent des chevilles au menton, elles portent en outre le chamma de fine laine blanche drapé autour d'elles et rejeté sur l'épaule gauche.

Elles sourient toutes deux, gênées un peu, amusées surtout, et Ato Brahné-Marcos, tout en les présentant nous avertit :

— Madame François et ma femme; elles ne disent, ni ne comprennent un mot de français... A table!

Nous nous installons sur les coussins et les tapis, jambes repliées et dos appuyé au mur. Nos hôtes se sont accroupis en face de nous. Portés par des domestiques, deux énormes paniers de paille omnicolore et en forme de champignon, font leur entrée. Nous nous groupons autour d'eux. Les couvercles soulevés nous révèlent, dans chacun d'eux, une vingtaine de larges crêpes épaisses et rondes. Elles sont de deux sortes, les unes, grisâtres, aigrelettes, en farine de « tief[1] », les autres, fades et très blanches, en farine de blé. Les plats font ensuite leur entrée, en même temps qu'une aiguière sous le mince jet d'eau de laquelle nous mouillons le bout de nos doigts. Après quoi, l'hygiène ayant reçu un semblant de satisfaction, madame Brahnè-Marcos et madame François procèdent au service. Notre groupe comporte cinq personnes « faisant le rond » autour d'un des paniers. Devant chacun de nous, à même la grande crêpe de tief, ces dames posent une cuillerée d'un curry auquel le piment donne une saveur de charbons ardents; nous attaquons notre repas, avec des doigts inhabiles, déchirant un coin de galette, l'humectant de sauce et le portant avec maladresse à nos

1. Céréale à grains minuscules qui constitue la base de l'alimentation en Ethiopie.

bouches recuites par la brûlure du piment; les plats se succèdent : choux cuits à l'étouffée accompagnés d'œufs durs et d'un ragoût de poulet; à chacun d'eux madame François, d'une main preste, replie la crêpe entamée, la roule au bord du panier, découvrant la suivante, intacte, et sur laquelle sa compagne pose une cuillerée de nouveaux mets; d'autres plats appétissants et d'un goût inattendu défilent; nous leur faisons honneur, malgré les avis et les rires joyeux de notre hôte qui nous soupçonne de complaisance exagérée. Nous ne sommes cependant pas sans inquiétude et la façon quelque peu comique et craintive dont nous tenons nos doigts — graisseux et enduits de toutes les sauces dans lesquelles ils ont successivement trempé — comme des objets dangereux, le plus loin possible de nous, déchaîne des rires. Les boissons circulent : pots de « talla » épais et grisâtre, pareil à du café au lait mal décanté, carafons de « tedj », couleur d'or fluide et d'un goût acide et mielleux tout ensemble, vins blancs de France, Chianti rouge d'Italie, Champagne pour terminer...

Le dernier plat, avant les gâteaux et les fruits, est étrange, excellent et barbare : un gigot d'agneau effiloché en longues lanières; un homme le porte à bout de bras, allant d'un convive à l'autre, — dans sa main noire l'os garni d'une collerette de viande crue, luit, blanc bordé de pourpre, mais les lanières dont chacun, au passage, prélève sa part d'un tranchant de couteau, ont été trempées, une seconde, dans un bol de sauce bouillante qu'un second serveur transporte... Le déjeuner s'achève; selon l'étiquette du savoir-vivre éthiopien, nos voisins de gauche nous ont offert de temps à autre, de leurs mains empressées, des bouchées savamment préparées que nous avons gobées au bout de leurs doigts; nous avons bu le tedj blond et miellé au goulot des « barillés[1] » ventrus et à col étroit; nous avons ri de notre gaucherie, donnant la réplique à nos hôtes dont les rires amusés ont émaillé notre repas; nous nous sommes consciencieusement barbouillés de graisse et de sauces multicolores; nous nous sommes étranglés à vouloir boire à la régalade. Maintenant, tandis qu'un domestique circule, une grande cuvette et une

1. Carafons.

aiguière de cuivre aux mains, versant quelques gouttes d'eau sur nos doigts qu'un second domestique nous essuie d'une serviette tiède, le café et les liqueurs apparaissent. Devant chacun de nous, une tasse de café, cassolette minuscule, exhale son arôme amer et voluptueux qui se mêle à l'odeur douceâtre des cigarettes allumées, — le phonographe, qui depuis le champagne moud les refrains de nos dernières opérettes, *Phi-Phi*, *Ta bouche*, *Dédé*, se tait soudainement.

Par la porte qu'une servante vient d'ouvrir, les troubadours s'introduisent dans la pièce. Ils sont six : cinq hommes grands et maigres et une femme menue, dotée d'un étrange visage gracile et long, qu'étire encore un front très haut casqué de cheveux annelés, coupés en brosse. Des yeux immenses et doux l'éclairent magnifiquement. La femme sourit, d'un sourire timide, très jeune, les hommes saluent, puis, accordant leur viole en losange, garnie de peau et munie d'une seule corde, ils attaquent une sorte de mélopée sur deux notes où sautille, par instant, une ritournelle. C'est acide, grinçant et monotone, et pourtant, cela ne manque pas de charme. Le rythme étrange se ralentit, devient plus langoureux, plus rude aussi, et la femme, se mettant en mouvement, danse; d'abord, les doigts pinçant l'ample jupe, qui lui tombe jusqu'aux chevilles, l'évasant en corolle, elle avance, recule, à petits pas pointés, secouant les épaules, la tête droite, immobile; puis elle s'agenouille et son buste entier ondule, frissonne, agité de saccades précipitées; enfin, relevée et balançant son cou étiré, mince et grêle comme une tige de lotus, elle chante. Sa voix aiguë déchire aigrement le silence; elle improvise un couplet en l'honneur de chacun de nous et notre ami P. G., confus et glorieux tout à la fois, a l'heur d'être comparé, grâce à sa mine avantageuse et à son teint halé, « à un beau cuivre jaune et luisant, à ce dieu Petros, magnifique et conquérant, brisé par les Amours ».

Les hommes, à leur tour, l'un après l'autre, entament leur répertoire : chansons d'amour, de guerre et de chasse, dans lesquelles ils exaltent, d'une voix de tête, les grâces de la femme et sa cruauté, les exploits des héros nationaux, les coups heureux d'un Nemrod audacieux, la sagesse d'un grand roi et les combats fabuleux d'un chevalier légendaire.

Tandis que nous prenons congé, la célèbre complainte, perpétuant et magnifiant la fin de l'Empereur Théodoros, vaincu à Magdala par le corps expéditionnaire du général anglais Napier, vibre enfin à travers la pièce[1].

Repris en chœur, les vers fameux éclatent comme une fanfare :

Là-bas, à Magdala, un cri a retenti,
Un mâle est mort qui n'avait rien de la femme.
Avez-vous vu, là-bas, mourir le Lion? [homme!
Il eût considéré comme une honte d'être tué par la main d'un

Et, jusqu'au portail, l'héroïque chant nous poursuit, perpétuant le souvenir du héros national, de ce Roland de l'Éthiopie, encerclé parmi les défilés de Magdala et se suicidant pour ne point tomber entre les mains de l'envahisseur.

Avez-vous vu, là-bas, mourir le lion?

JEAN D'ESME

1. Théodoros, sur le point d'être fait prisonnier, se tira un coup de pistolet dans la bouche. Redouté, abandonné de tous, il fut, de par cette mort, pleine de grandeur, auréolé d'une gloire dont la légende s'est emparée. Celui que le peuple abyssin traitait en tyran de son vivant est devenu après sa mort tragique une sorte de martyr et de héros national. C'est là un de ces revirements dont l'Histoire est coutumière.

LES IDÉES MILITAIRES CONTEMPORAINES

ET LA FORMATION DE L'OFFICIER[1]

Du point de vue militaire, les « principes » sont-ils aussi périmés qu'on veut bien le dire? Se sont-ils montrés dans la dernière guerre aussi inopérants qu'on l'affirme et n'y a-t-il plus place pour eux dans l'art militaire de notre époque?

Une brève revue de quelques-uns d'entre eux nous renseignera à ce sujet.

La maîtrise de la mer n'est peut-être plus, maintenant, que la maîtrise de la surface, mais les faits ont indiqué que celle-ci conservait une valeur inestimable. Cette maîtrise de la surface a été un facteur capital dans la guerre sous-marine. Elle le restera probablement à l'avenir, le maître de la surface pouvant, bien plus facilement que son adversaire, se servir de la mer, militairement et commercialement, parce que l'usage de la surface est le mode normal d'emploi de cet élément. On ne trouvera guère, par les profondeurs ou par l'air, que des palliatifs à cette situation. La maîtrise des autres milieux, très importante incontestablement, ne saurait suppléer à celle de la surface.

Au reste, même dans le passé, la maîtrise de la mer n'a jamais été que relative, ce qui ne l'a pas empêchée de produire les effets que l'on sait. Elle en produira de bien plus

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er mai.

grands encore à l'avenir, avec les conditions des guerres d'aujourd'hui, qui nécessitent tant d'apports de l'extérieur.

La prééminence des forces organisées ne paraît guère avoir diminué. Les sous-marins allemands ne l'ont pas compris. Ils ont commis la lourde faute de négliger les patrouilleurs pour ne s'attaquer qu'aux bâtiments de commerce. Ils n'ont pas non plus visé avec persévérance les flottes cuirassées de l'adversaire, qui, par le soutien qu'elles donnaient à ses patrouilleurs, formaient la clé de voûte de toute son armature protectrice. D'ailleurs, comment s'étonner de voir chez les ennemis cette lacune de compréhension, alors qu'une multitude de gens, chez les Alliés, professaient le même dédain pour la force principale organisée, sentinelle vigilante et ignorée, et la même méconnaissance de son rôle immense?

S'il n'y a eu que très peu de batailles de surface, faute d'un partenaire consentant, la mise hors de cause de la force organisée, par le blocus, s'est révélée tout aussi efficace qu'autrefois.

Les principes relatifs à la guerre de course se conservent intacts de nos jours, en particulier celui de l'insuffisance de la course comme mode unique d'opérations. Si les sous-marins ont eu de grands succès dans ce genre, on ne doit pas oublier qu'ils sont dus, non seulement aux mauvaises méthodes défensives de leurs adversaires, mais aussi au caractère très particulier de la guerre, dont ils avaient profité pour esquiver l'épineux problème de l'arraisonnement.

Le principe de l'activité ne subit aucune atteinte. L'entrée en jeu du sous-marin l'a même renforcé. La passivité, l'inertie, le flottement dans les décisions et les mouvements ont causé et causeront, du fait de ces engins, plus de déboires encore que jadis. A la mer, il faudra se montrer mobile, rapide, agissant, entreprenant.

Les conséquences morales de l'activité sont, elles aussi, demeurées immuables. L'état d'âme du personnel de la flotte active reste à un niveau élevé; celui des navires à l'arrêt déchoit rapidement.

Le principe de la concentration des efforts et des moyens, bien acquis par une longue expérience, apparaît applicable encore. Il s'est vérifié, en matière de guerre sous-marine, par

la méthode des convois escortés. On se souvient au contraire que la dispersion et le cordon linéaire, représentés par les routes patrouillées, ont produit les mêmes effets nocifs que jadis.

Les bons résultats du principe de l'offensive se sont manifestés comme dans les guerres précédentes. Nous y reviendrons dans un instant. On a eu la preuve de sa vitalité par la conséquence des destructions de sous-marins. Dans un autre ordre d'idées, pour le bâtiment de surface, la meilleure mesure de sûreté contre le sous-marin consiste à être offensif et agissant. Dans le domaine stratégique, la fixation par l'offensive s'est présentée comme un excellent procédé pour paralyser dans une large proportion la liberté de mouvement des sous-marins.

Les bons résultats de la méthode des convois escortés, que nous venons de rappeler, n'étaient-ils pas dus aussi, en partie, à ce qu'elle assurait l'observation des deux principes de l'initiative des opérations et du secret des opérations, par ses routes variables et ses horaires imprévus, tandis que les routes patrouillées abandonnaient cette initiative à l'ennemi et inscrivaient sur la mer nos itinéraires et nos projets?

Si l'on posait autrefois en principe que l'on ne doit pas attendre le renseignement pour agir, n'est-ce pas plus exact encore depuis qu'il y a des forces sous-marines, sur lesquelles on ne peut avoir, comme pendant la dernière guerre, que les indications les plus vagues?

La nécessité de la manœuvre stratégique est également un principe qui se trouve, non seulement vérifié, mais consolidé par le récent conflit. Devant les sous-marins, il faut agir par transports rapides de forces et mouvements inattendus, ce qui est précisément l'essence de la « manœuvre », qui doit mettre en action, en les réunissant, les facteurs que nous rappelions il y a un instant : activité, surprise, initiative et secret des opérations. C'est pour avoir perdu de vue cette obligation, c'est parce que, au contraire, nous nous sommes laissés manœuvrer par l'ennemi, que les routes patrouillées, encore une fois, n'ont pas eu plus de succès.

Les deux éléments qui servaient autrefois à juger d'une manœuvre stratégique, à savoir l'importance de son objectif et son délai d'exécution, ont conservé leur même valeur

dans la dernière guerre. Celle-ci n'était, en fin de compte, que le choc de deux manœuvres stratégiques tendant toutes deux à entraver les communications maritimes de l'ennemi.

La manœuvre tactique n'a rien de périmé, elle non plus. On l'a vu quand on a pu y recourir, par la contre-offensive pratiquée autour des convois escortés, et là, dans ce cercle restreint, on a pu constater, comme au bon vieux temps, que la manœuvre tactique préconçue facilitait l'organisation de l'attaque, le placement convenable des armes (patrouilleurs de surface, aériens et sous-marins) et leur action solidaire ultérieure.

Le principe de la liaison des armes continue à s'imposer avec évidence. Il apparaît même comme l'enseignement principal des hostilités qui viennent de prendre fin. Chaque arme a besoin du soutien de ses voisines et un résultat complet ne peut être obtenu qu'à ce prix. C'est la liaison des armes qui explique le rôle considérable et méconnu de nos flottes cuirassées. C'est le mépris de la liaison des armes, sous forme de l'abstention de la flotte de surface ennemie, qui a causé l'échec final de la guerre sous-marine. C'est à cause de la liaison des armes que le maître de la surface est celui qui fait le plus facilement usage de ses sous-marins et de ses mines.

Dans l'énumération de ces principes et de leurs vérifications récentes, nous nous bornons par force, ici encore, à un schéma rapidement tracé, alors que le sujet ne pourrait être traité comme il le mérite que par d'amples développements.

Nous en avons assez dit cependant pour faire comprendre que l'on s'est peut-être un peu hâté de proclamer la déchéance finale et la mort de ces vieux préceptes, qui en somme se portent assez bien. Maîtrise de la mer, prééminence des orces organisées, activité, concentration des efforts et des moyens, offensive, initiative et secret des opérations, manœuvre stratégique, manœuvre tactique, liaison des armes, économie des forces se sont tirés à leur honneur, sur mer, de la rude épreuve, et il est curieux que l'on ne s'aperçoive pas davantage de leur solidité.

***

En est-il de même sur la terre? Certaines grandes règles directrices ont-elles subsisté dans le milieu terrestre autant que chez nous?

Un peu de réflexion permet de répondre affirmativement à ces interrogations.

Si l'on a critiqué nos tendances offensives de 1914, on a oublié que l'ennemi, animé du même esprit, pratiquait au même moment une offensive qui lui donnait ses succès initiaux; que c'est à l'offensive qu'est dû le rétablissement de la Marne; que les deux adversaires ont cherché, en 1918, avec un succès inégal, à sortir de leur immobilisation par l'offensive; que la décision finale a été obtenue, de notre part, par une offensive de quatre mois. « Seule l'offensive donne des résultats décisifs » est un adage qui continue à avoir quelque signification, et on ne saurait reprocher à nos règlements de 1914 de l'avoir mis nettement en vedette.

Le front continu n'a été qu'un cas particulier, dû à l'exiguïté du théâtre des opérations par rapport à l'effectif des combattants. Ce n'est pas une formule nouvelle de guerre, pas plus que la stabilisation qui en est résultée. La guerre de mouvement n'a cessé, pendant toute cette période, d'être comme auparavant l'objectif des deux commandements adverses. On l'a reprise dès qu'on a eu les moyens nécessaires pour sortir de la stabilisation, et c'est par une période décisive de guerre de mouvement que la guerre s'est terminée.

Le front continu est un phénomène tout à fait particularisé à un conflit déterminé, comme le genre de lutte sous-marine que nous avons connu pendant la dernière guerre.

Les organisations défensives ne se sont développées à un degré aussi considérable que pendant la période de front continu, situation qui interdisait provisoirement tout enveloppement et toute manœuvre. Sans elle, ces organisations eussent été inopérantes et même dangereuses.

Si la manœuvre stratégique n'a pu s'effectuer par les ailes, comme on l'avait espéré, si elle a été réduite par force à des actions de front, elle n'en a pas moins existé. Que sont ces pesées successives exercées sur les divers points du

front ennemi, pendant la bataille de France, si ce n'est la « manœuvre » elle-même, utilisant, comme la stratégie navale, l'activité, la surprise, l'initiative et le secret des opérations?

Nous retrouvons ici encore le principe de la concentration des forces et des moyens, en vue de la manœuvre stratégique et de la manœuvre tactique, dans l'accumulation des masses considérables destinées à faire brèche sur le point décisif, sur le lieu d'offensive choisi.

Le principe de l'économie des forces apparaît clairement dans les prélèvements de troupes qui sont faits sur les points secondaires, dans les secteurs calmes, au profit de l'attaque principale. On en constate également le rôle primordial sur le terrain tactique, dans l'organisation de cette attaque elle-même.

Le principe de la sûreté est observé dans les mesures prises pour rechercher le renseignement, dans l'articulation des réserves destinées à parer à l'imprévu.

Le principe de la liaison des armes, enfin, si ancré dans les mœurs de l'armée, s'est affirmé vigoureusement. Il n'a été possible d'atteindre un résultat sérieux que lorsque les diverses armes : infanterie, artillerie, génie, chars, aviation, etc., se sont prêté un appui mutuel complet dans la progression que l'on voulait réaliser.

***

Ainsi donc, sur terre comme sur mer, on peut dire, avec non moins de force et de raison que tout à l'heure, et en considérant les choses d'un autre point de vue, que rien n'a changé. Les principes que l'on attaquait au nom d'une révolution de l'armement se sont confirmés, et certains d'entre eux paraissent même plus solidement établis qu'auparavant. Les conclusions que l'on avait tirées à leur égard des guerres précédentes se sont pleinement vérifiées. On constate, au surplus, que la plupart de ces principes et de ces vérifications sont identiques dans les deux milieux. La théorie de ce parallélisme, émise autrefois, est justifiée par les événements et reste d'actualité.

L'école historique, qui avait proclamé sa foi en ces notions fondamentales et permanentes, a donc dans ces interprétations, elle aussi, tous les éléments d'une victoire incontestable, dominant la bourrasque subie par la matière. Au « tout a changé » convaincu de l'école matérielle, elle peut opposer un « rien n'a changé » plein d'une égale certitude et d'une non moins grande sûreté.

Allons-nous les laisser sur leurs positions, face à face, et allons-nous rester entre elles, dans l'indécision, sans conclusion et sans corollaire d'ordre pratique?

***

La crise intellectuelle que ces affirmations contradictoires risquent de provoquer est cependant facile à résoudre. La thèse philosophique et la thèse matérielle ne se heurtent pas irrémédiablement, pour le simple et bon motif que leurs convictions concernent des ordres d'idées différents. Elles contiennent l'une et l'autre une part de vérité, et celle-ci est à égale distance d'elles deux. Si les principes qui servent de base à l'action militaire sont presque immuables, — je dis « presque », car il ne faut jamais être trop dogmatique, — s'ils sont des fonctions presque indépendantes du temps et du milieu, par contre les engins et les procédés dépendent essentiellement de ces deux variables et sont en voie d'évolution et de modification constantes.

L'histoire est un perpétuel recommencement, disent les historiques, qui songent surtout aux principes. Les traits généraux de la lutte armée, et en particulier ceux qui se rapportent à l'homme, restent en effet les mêmes à travers les âges. Nous pouvons noter aisément leur persistance, comme nous servir du guide qu'ils offrent, guide sûr tant que nous ne chercherons pas à sortir de leur domaine.

L'histoire ne se recommence jamais, disent les matérialistes, qui n'ont en vue que les engins et les procédés. Ils n'ont pas tort non plus. Chaque époque a ses instruments propres, auxquels correspondent des modes d'emploi qui leur sont particuliers. De ce côté, aucune fixité, mais au contraire un changement continuel. L'histoire ne se renouvelle

jamais, ni dans les moyens qu'elle met en œuvre, ni dans les règles qui président à leur usage, ni même dans les situations où elle met les belligérants. Lui demander de nous indiquer la façon de tirer le meilleur parti des outils d'aujourd'hui, c'est faire complètement fausse route.

Rien n'illustre mieux ces remarques de bon sens que l'application que l'on peut en faire au problème de l'offensive. Être offensif est parfait, à la condition de l'être avec discernement, au moment opportun, lorsqu'on possède les moyens voulus et lorsqu'on sait les employer judicieusement. Quand on a voulu, en 1915 et 1916, faire de l'offensive contre les sous-marins ennemis en leur donnant simplement la chasse avec des unités de surface, le bénéfice de l'entreprise a été nul, malgré la justesse inattaquable du principe. Quand on a repris la question avec des grenades, des écouteurs, des mines remorquées, de l'aviation, des sous-marins, des bateaux-pièges, des champs de mines, quand on a circonscrit la zone des recherches en faisant de la chasse à l'affût, l'effet produit a été très intéressant. De même, quand, sur terre, on a fait de l'offensive en se lançant poitrine découverte contre des mitrailleuses, on a obtenu des résultats désastreux. Quand on en a fait, comme les alliés en 1918, avec tout l'attirail voulu, avec les effectifs nécessaires, avec une artillerie très puissante, des chars, des gaz, de l'aviation et tout le reste, on a obtenu des résultats excellents.

Tout ceci montre, clair comme le jour, que la permanence du principe doit s'accompagner, le cas échéant, de l'évolution du procédé. Tout homme de guerre complet doit donc connaître principes et procédés; il doit être à la fois un historique et un matérialiste.

Les tendances historique et matérielle, synthétique et analytique, doivent alors, non pas se combattre à grand renfort de dialectique, mais s'unir, se combiner harmonieusement. Quoi qu'on en ait dit, il ne doit pas y avoir, par déterminisme fatal, deux écoles, une école historique et une école matérielle; il ne doit y avoir que l'école du bon sens. Chacune des deux antagonistes d'autrefois est nécessaire à la destinée glorieuse de l'ensemble. Aucune des deux n'est suffisante pour atteindre à elle seule ce grand objectif. Sans un matériel

convenable, la pensée stratégique et tactique est souvent impuissante. Sans notions intellectuelles élevées, le rendement d'un excellent matériel est souvent médiocre. Il faut mener de front les deux genres d'études, comme nous l'avons fait de 1910 à 1914, au temps de la « grande marine », à cette époque dont le souvenir est resté profondément gravé dans nos cœurs, et dont les restes matériels nous ont permis de subsister en attendant les jours meilleurs qui s'annoncent. Mais — correctif capital — il faut travailler les deux branches, non pas en les opposant comme alors, mais en les unissant étroitement.

***

Il faut espérer que cette conception moyenne sera finalement admise, bien que les années intellectuellement troublées qui suivent une grande guerre ne soient pas des plus favorables à son épanouissement immédiat. On pourrait cependant douter un peu de son succès final, parce que la querelle qu'elle cherche à apaiser n'est pas un phénomène strictement contemporain, parce qu'elle a déjà sévi très vivace dans le passé, et parce qu'elle tend à renaître à chaque perfectionnement important du matériel.

On note un précédent du genre, assez voisin de nous, au moment de l'apogée du torpilleur, qui a marqué, elle aussi, une de ces « pointes » de la doctrine matérielle dont nous parlions au début de notre exposé. Les Anglais, gens pourtant rassis et tenus en bride par de solides traditions, n'avaient pas échappé à l'engouement général en faveur du torpilleur. En 1882, 1883 et 1885, des mémoires avaient été lus à la *Royal United Service Institution* par le captain Harris et sir Nathaniel Burnaby prônant la vertu magique du nouvel engin. Le 8 juin 1897, le vice-amiral Colomb, l'auteur orthodoxe et conservateur du *Naval Warfare*, développait devant le même cénacle, à la surprise générale, des vues révolutionnaires assez voisines de celles d'Harris et de Burnaby[1]. Il le faisait cependant avec plus de modération, et

1. On trouvera la traduction de cette célèbre conférence dans le livre du lieutenant de vaisseau Guierre, *L'avenir de la torpille et la guerre future*, paru en

il donnait un résumé saisissant de la crise d'alors, identique à celle d'aujourd'hui, par ces lignes qui nous montrent que rien n'a changé de lui à nous.

Des hommes — dit l'amiral Colomb — ont vu ou ont cru voir, dans l'historique du matériel de guerre, certains principes fixes qui toujours leur servent de règles. Ils croient ces principes si invariables dans leur action, que leur application permet à ceux qui les emploient de calculer d'avance les chances de l'avenir et de montrer que les productions du matériel de guerre, dont on se propose l'emploi, sont tantôt dans la bonne voie et continueront de produire certains résultats importants, tantôt dans la mauvaise et qu'il faudra revenir sur ses pas.

Il y a d'autres individus qui ne cherchent pas à prendre pour base les principes généraux sous-jacents. Ils sont plus frappés de la nature et de l'effet immédiat d'une modification profonde dans le matériel et sont moins portés à prendre une vue générale du milieu où se produit la modification qu'à considérer les résultats du changement même.

Ne croirait-on pas lire, dans ces lignes vieilles d'une trentaine d'années, la description fidèle des tendances adverses de notre époque, et du caractère fondamental de leur opposition? Et l'amiral Colomb, tentant lui aussi un effort suprême de conciliation entre ces théories dissemblables, ajoutait ces paroles dont nous pouvons nous inspirer pour un cas identique.

Ces deux catégories font naturellement des fautes. C'est dans leur rapidité et leur bonne volonté à les reconnaître que consiste leur sagesse.

Combinant, fondant alors ensemble leurs thèses, pour remédier aux erreurs et aux exagérations de l'une par l'influence de l'autre, nous nous attacherons à posséder les principes généraux de l'art de la guerre, que l'on pénètre par une triple action historique, philosophique et psychologique, et, en même temps, nous nous efforcerons d'atteindre à la pleine connaissance des engins et des procédés du présent et de l'avenir immédiat, ce que l'on ne peut faire que par un

1898. Ouvrage curieux, écrit lui aussi au moment de la « pointe » du torpilleur. Son auteur, attaché avant sa retraite au service des défenses sous-marines de Toulon, rêvait de paix et de fraternité universelles, et les deux lui paraissaient immanquablement assurées par l'avènement des explosifs puissants. Il voyait la colombe symbolique entre un projectile à la mélinite et un cône de charge. C'était une sorte d'abbé de Saint-Pierre de défense fixe. Son œuvre, que l'on peut classer parmi celles de la jeune école de ces années, restera comme exemple des courants d'idées qui se développent à la faveur d'un grand remaniement matériel.

labeur dirigé vers le matériel. L'engin est peu de chose sans le principe qui trace les grandes lignes de son utilisation; les principes ne sont rien si on ne sait pas les appliquer avec les instruments dont on dispose ou bien si ceux-ci sont défaillants.

Une telle association d'inspirations opposées, un tel mélange de facteurs aussi divers, ne sont pas aisés à réaliser, malgré toute la volonté que l'on peut avoir de les coordonner en un faisceau unique portant en germe le mieux définitif.

Les choses de la guerre — dit M. le lieutenant-colonel Mayer — sont un mélange d'éléments matériels très divers et de facteurs impondérables extrêmement ondoyants, extrêmement difficiles à saisir. Leur étude exige du sens psychologique et la possession de données précises. Il n'est tour de force plus difficile de jongler avec des œufs et des boulets, que de faire alterner les chiffres brutaux de la statistique avec de délicates considérations d'ordre moral...

Si difficile qu'elle soit, la tâche ne doit pas nous rebuter, et nous en viendrons à bout en orientant notre formation professionnelle vers les deux objectifs dont nous venons de rappeler l'exceptionnelle importance.

***

Nous déduirons de ce bref coup d'œil jeté sur la pensée militaire de notre temps une morale toute simple, toute prosaïque, toute utilitaire.

L'officier de marine qui travaille, comme c'est son devoir, à se préparer à son rôle du temps de paix et du temps de guerre doit s'adonner simultanément aux deux branches de la science militaire qui conduisent à la connaissance, l'une des principes, l'autre des procédés, et les associer par un mariage heureux, équilibré, à l'accroissement de sa valeur professionnelle.

Il convient cependant, dans cette entreprise, de sérier les exigences et d'aller du simple au composé. On commencera par l'étude des engins et des procédés, c'est-à-dire par le domaine des armes. Chacun étendra et développera cette forte culture technique qui est obligatoirement, de par les conditions de notre métier, en honneur dans notre corps.

Et la technique d'arme comprendra, non seulement la technique tout court, c'est-à-dire la possession de tous les détails d'un engin et la recherche de tout ce qui peut contribuer à son perfectionnement, mais aussi la connaissance des procédés, c'est-à-dire de l'emploi, ou mieux de la tactique de cette arme. La technique traite de l'engin à l'état statique : on y satisfait avec des livres et des démontages. La tactique envisage l'engin à l'état dynamique : elle exige du plein air, du mouvement, des exercices en un mot, dans lesquels on aura soin de se rapprocher autant que possible des conditions de la réalité, c'est-à-dire du combat.

Cette formation, étant relative à une arme, conduit forcément à la spécialisation. Elle est le fait du jeune officier, qui, à ce stade de sa carrière, après avoir acquis à l'École Navale son premier bagage maritime et militaire, doit se préoccuper d'aborder ce que j'appellerai volontiers « l'instruction du deuxième degré ». Il la recevra dans nos écoles de spécialités, et on conçoit aisément quelle importance a le bon fonctionnement de celles-ci dans l'établissement de cette robuste assise technique. Le fait qu'il a fallu les reconstituer tant bien que mal au cours de la dernière guerre indique suffisamment le rôle considérable que ces écoles jouent dans notre existence.

Mais l'instruction ainsi acquise ne sert vraiment à l'ensemble que si elle est utilisée, et elle ne se développe et ne s'affirme que par la pratique. C'est sur les bâtiments et dans les formations armées que l'on trouve cette utilisation et cette pratique. C'est là que le spécialiste doit aller pour avoir son rendement complet; c'est là qu'il achèvera son éducation; c'est là qu'il sera aux prises, chaque jour, comme chef de service ou comme personne agissante, avec ces innombrables soucis de personnel et de matériel qui risquent perpétuellement de compromettre l'engin et son emploi; c'est là qu'il verra des choses qui demeurent étrangères à ceux qui se cantonnent dans les spéculations sans nuages des écoles. Pas de spécialiste vraiment digne de ce nom sans ce passage au feu de l'action, sans cette excursion dans ce qui est, comme la guerre elle-même, le « domaine du frottement », comme disait Freytag-Loringhoven.

Néanmoins, l'officier de marine devra, à cette période de sa formation, éviter une spécialisation outrancière. La technique pure a évidemment de très grands attraits intellectuels, mais il faut ne s'engager qu'à bon escient dans les voies qu'elle offre, en évitant de se transformer en ingénieur, en constructeur, et en ayant toujours à cette occasion une préoccupation de combattant, d'utilisateur. La spécialisation du marin doit être strictement limitée à son rôle naturel. Ceux qui, à diverses époques, se sont lancés dans l'électricité transcendante, dans la chimie des poudres ou dans la construction des moteurs de sous-marins, franchissaient cette sage limite et pratiquaient déjà une « spécialisation du second ordre » qui n'avait plus qu'un rapport lointain avec ce qu'on attendait d'eux et avec la place rationnelle qu'ils devaient occuper dans le cadre général. On fera bien de se garder de cette exagération.

Mais, ces réserves faites, la culture technique doit constituer la fondation de notre formation militaire. Au cours de la guerre qui vient de finir, où l'importance du matériel et des notions qui s'y rattachent s'est avérée si grande, nos connaissances de ce genre ont été particulièrement appréciées par d'autres que par nous, et il y a été fait, plusieurs fois, un appel que notre modestie n'a pas suffisamment mis en lumière. N'oublions pas, à ce point de vue, tout ce que nos canonniers-marins ont appris aux artilleurs terrestres en matière de balistique et de corrections initiales. N'oublions pas que, lorsque l'on a créé un sous-secrétariat de l'Aéronautique, celui-ci n'a pas cru pouvoir mieux faire, pour outiller son service industriel, que de se tourner vers la Marine et de lui demander ses ingénieurs, ses officiers de marine, ses officiers mécaniciens et son personnel des spécialités.

N'oublions pas qu'on s'est empressé de nous demander, encore une fois, nos ingénieurs et nos officiers mécaniciens pour l'exploitation de la Ruhr, comme nos officiers de marine pour assurer l'existence des écoles d'hydrographie dépérissantes.

***

Quelques aperçus sur le matériel ne sont même pas à

négliger dans la culture militaire supérieure, celle du « troisième degré », qui vient après la phase de la spécialité, et dont nous dirons un mot dans un instant. A l'ancienne école supérieure, qui a précédé l'École de guerre navale, on avait même, autrefois, marché d'une façon excessive dans cette voie. Les cours de matériel y tenaient le haut du pavé; on y recommençait presque ceux de l'École Navale et des écoles de spécialités, entrant dans des détails élémentaires vraiment déplacés dans une institution de cette sorte, et cela au détriment des études élevées et synthétiques qui sont sa raison d'être.

En 1912, une première réaction s'était manifestée. On avait à juste raison diminué assez notablement les descriptions primaires de matériel, mais, quoique amoindris, les cours de cette nature subsistaient cependant. On demandait même aux élèves, en fin d'instruction, l'établissement d'un avant-projet de bâtiment qui nécessitait de leur part la pénétration des mystères de l'équation des poids et une virtuosité d'ingénieur, d'utilité assez discutable pour un praticien.

Ce premier pas en arrière parut alors insuffisant à bon nombre d'esprits, et il était question, à la veille de la guerre de 1914, de le compléter par un autre qui eût carrément prohibé de l'enseignement de l'École toute notion relative au matériel. On citait à l'appui de ce projet de réforme l'exemple de l'École de guerre de l'armée, dont le programme ne comportait aucun cours du genre et se bornait, en majeure partie, à l'étude de la tactique d'armes et de la tactique générale.

La guerre ne permit pas de donner suite à ce projet par trop radical, et ce fut heureux pour nous. Car, au moment où nous nous préparions à évoluer vers l'armée en cette matière, l'armée allait se mettre à évoluer vers nous. Pendant les hostilités, elle avait constaté à un point tel le rôle considérable du matériel dans la guerre moderne, même terrestre, qu'elle reprenait à son compte, avec certains tempéraments, notre conception d'autrefois. L'École de guerre, rouverte après la paix, faisait dans son enseignement une large part à la technique d'armes, et elle prévoyait même un cours

tout industriel de fabrications de guerre. Le haut commandement terrestre s'efforçait, tant au Centre des hautes études qu'à l'École de guerre, de diriger l'activité des élèves vers ces sujets, et il allait jusqu'à inaugurer pour eux des séances pratiques de conduite d'automobile.

J'extrais d'une note d'une haute personnalité militaire, rédigée en 1920, ces quelques lignes anticipatrices qui en disent long sur les préoccupations de l'élite pensante de l'armée à notre époque :

Un jour viendra où le tank pourra marcher à 20 kilomètres à l'heure en tous terrains et être approvisionné pour 200 kilomètres, et alors le tank sera une arme susceptible d'agir seule en bien des circonstances. Cette arme pourra fournir des feux nourris de mitrailleuses, de canon, lancer des gaz, donner l'assaut...

De même l'aviation trouvera certainement un procédé permettant à l'avion d'atterrir partout, des instruments assurant le vol à travers le brouillard et les ténèbres, une capacité donnant le transport d'unités constituées. Ce jour-là l'aviation sera une arme complète...

A tous ces progrès un seul frein, mais il est de taille : le carburant à discrétion et à domicile... Si d'autres armées ont du pétrole à discrétion, comment s'organiser contre leurs armes à moteurs? Autre question qu'on peut et qu'on doit résoudre, à laquelle il faut s'attacher sans délai...

Les gaz, voilà le gros problème de l'avenir, le plus aigu parce qu'il change la nature du phénomène de destruction... Nous avons à peine entrevu la question... Il faut avoir des organes d'études civils et militaires en travail constant...

L'électricité. Une force de la nature qui n'a pas encore fait de tactique. Gardera-t-elle longtemps cette réserve?

Verrons-nous un jour capter les ondes au point de pouvoir les émettre à volonté dans des secteurs exactement limités?

Là encore un grave problème, car ce phénomène-là primerait vite le feu et l'asphyxie.

Les officiers destinés à de hauts grades et donc à une grande influence *doivent* suivre ces graves questions, les apprécier au point de vue du phénomène tactique qu'elles conditionnent et maintenir leur opinion agissante entre la routine et l'emballement.

Que nous voilà loin de l'indifférence que l'armée de 1914 montrait trop souvent à l'égard du matériel! Que de chemin parcouru en si peu d'années par son grand foyer de doctrine de guerre!

La même orientation nouvelle se constate d'ailleurs dans

les écrits d'excellents auteurs militaires d'aujourd'hui. Dans sa *Théorie de la guerre*, M. le lieutenant-colonel Mayer a soin d'insister sur ces connaissances techniques indispensables à l'officier de l'armée de nos jours.

N'allons pas — dit-il — dédaigner les éléments matériels de la lutte. Étudions-les attentivement. Ne retombons pas dans l'erreur commise par les théoriciens d'avant-guerre, qui se sont fait une idée fausse de la physionomie des combats et du développement de la tactique, parce qu'ils ont systématiquement méconnu que le fusil était à répétition, que le tir du canon avait acquis des qualités balistiques nouvelles, que le fil de fer arrêtait l'élan de la course, qu'une certaine épaisseur de terre résiste à la pénétration des projectiles... Nous devons donc, non seulement apprendre la technique de notre profession, mais encore posséder des connaissances étendues sur les possibilités de l'industrie contemporaine et sur les diverses ressources dont le pays peut disposer.

M. le général Serrigny, dans ses *Réflexions sur l'art de la guerre*, se montre même partisan de la centralisation des questions concernant les inventions et l'armement entre les mains du généralissime désigné pour le temps de guerre. Il n'hésite pas à placer à la base de la formation de l'officier, presque en remplacement du genre historique de jadis, la résolution des cas concrets et « l'étude de tous les matériels imaginables ».

Cette évolution de l'armée, de tous ceux de ses membres qui réfléchissent, de l'École de guerre elle-même, vers les nécessités d'ordre matériel, nous a retenus dans le mouvement inverse que nous nous préparions à entamer avant 1914 pour notre enseignement supérieur. Nous nous sommes arrêtés sur cette pente, et, très judicieusement, l'École de guerre navale a maintenu dans son programme les conférences techniques voulues. Celles-ci sont très heureusement conçues. Elles ne se proposent pas de recommencer celles des écoles de spécialités, mais tout simplement de fournir au futur officier d'état-major une brève et substantielle documentation quant à l'état présent de chaque arme, qui rend les plus grands services à ceux qui ne proviennent pas de la spécialité considérée. Cette façon de faire est nécessaire et suffisante.

*
* *

Mais, cette concession légitime et raisonnable faite à l'école matérielle, l'instruction du troisième degré se proposera évidemment, comme objectif principal, la culture élevée qui embrasse, résume et synthétise, en les dépassant et en les coordonnant, les connaissances relatives au matériel et aux armes. Elle abordera donc franchement, elle, l'étude des principes, des notions d'ensemble, des lois générales; elle aura comme champ de travail les hautes parties de l'art de la guerre, la stratégie, la tactique générale, la politique, les questions économiques et sociales. Un grand effort s'impose à nous dans ces domaines, qui nous sont moins familiers, à cause de la direction habituelle de notre activité, que les sujets relatifs au matériel. Nous n'avons pu, avant 1914, qu'esquisser l'œuvre à entreprendre dans ce sens; elle n'a atteint encore qu'un nombre insuffisant d'esprits. C'est peut-être pour cette raison que les éléments intellectuels de cette nature ont fait défaut pendant la guerre à notre commandement et à nos états-majors, tous deux inorganisés d'ailleurs, et que nous avons moins brillé dans la direction des opérations que dans la technicité. Il importe de remédier à cet état de choses, ce que l'on ne peut faire que par un travail persévérant dirigé vers ces matières qui dépassent le cadre de notre formation antérieure.

L'instruction supérieure fait appel, dans une large mesure, aux facteurs positifs et rationnels de l'époque où l'on vit, car elle fait de la stratégie et de la tactique avec les armes du jour, mais elle met en outre puissamment à contribution la méthode historique, et c'est ce qui la distingue de l'instruction reçue auparavant par l'officier.

Les études historiques, qui prennent ici toute leur ampleur, sont particulièrement fructueuses, mais à la condition expresse que l'on se garde attentivement des écueils qu'elles offrent, et dont nous avons dit un mot au début de cet exposé.

La première condition est de les conduire dans un esprit nettement utilitaire, avec le désir exclusif de les faire servir à l'objectif de formation militaire que nous poursuivons. Pas de dilettantisme. Il y a des gens férus d'histoire qui écriraient

volontiers un gros livre pour éclaircir le point de savoir quel était l'uniforme que Napoléon portait le matin d'Austerlitz. Nous n'avons que faire de ces calembredaines. On ne doit pas s'appesantir ainsi sur la chose morte, et des militaires doivent éviter de verser dans ce travers, de se figer dans la contemplation du passé substituée à l'action dans le présent. Ce qu'il nous faut, à nous, c'est l'étude de la substance vivante, c'est l'histoire génératrice, créatrice, dynamique, faite en vue de l'avenir et soulevant cet avenir par la connaissance des principes puisée dans le passé.

En second lieu, quand on aura fait l'étude complète d'un fait de guerre révolu, et qu'on sera parvenu à des conclusions, il sera indispensable de faire deux parts des enseignements ainsi déduits. Les uns sont de nature permanente; nous en ferons notre profit pour notre époque. Les autres, étroitement asservis aux engins et aux procédés utilisés au temps considéré, sont absolument périmés de par l'évolution subie par les êtres et les choses et n'ont plus aucune valeur pour nous; nous en ferons table rase. Agissant avec cette prudence et ce discernement, on ne commettra pas l'erreur, si fréquente jadis et si dangereuse, de transporter brutalement dans le temps, pour mettre en œuvre des instruments totalement différents, certains modes d'action qui se sont révélés efficaces à d'autres moments de l'histoire. On ne retiendra des faits étudiés, après ce filtrage critique, que ce qui peut être retenu.

Enfin, ceci fait, on s'attachera à poursuivre l'*application* aux outils d'aujourd'hui de la partie stable de cette leçon du passé. Si possible, on essaiera d'étendre cette application à l'avenir immédiat, tel qu'on peut l'entrevoir d'après le progrès en gestation. On imaginera même des situations se rapprochant de celle prise comme sujet d'analyse, et on examinera comment on résoudrait, avec le matériel de notre temps, les problèmes qu'elles posent. Cette application des principes est le complément indispensable de la formation historique. Elle l'empêche de dévier. Elle constitue la partie créatrice de la méthode, qui a pour nous une importance capitale. Elle exige naturellement de nombreux exercices, tant sur la carte que dans le domaine de la réalité. N'est-ce

pas d'ailleurs ainsi que l'on procède pour les sciences, pour la grammaire, pour les langues? Après avoir étudié les théorèmes, les règles et les principes, on fait des problèmes, des dissertations, des thèmes et des versions, c'est-à-dire des exercices d'application.

Voilà la bonne méthode historique, la seule véritablement féconde. Elle ne se fixe pas dans ce qui est mort à jamais, mais elle cherche à animer ce qui est vivant.

Certains auteurs contemporains, que nous avons déjà cités, sont, par réaction, d'une dureté excessive à l'égard de la méthode historique.

Pourquoi, — dit M. le général Serrigny, — vouloir bourrer l'esprit de nos jeunes officiers des procédés de combat imaginés, dans des circonstances qui ne se reproduiront jamais, par les grands capitaines du passé?...

... Formons donc l'imagination de nos futurs grands chefs en employant d'autres procédés que l'inutile démontage des campagnes, du Premier Empire, de 1870 ou de la Grande Guerre.

Nous ne sommes pas de cet avis. Évidemment, ce « démontage » est non seulement inutile, mais même dangereux, s'il se propose, comme trop souvent jadis [1], d'extraire des procédés de combat de l'histoire. Mais, si ce démontage se borne à en déduire des principes, des notions directrices d'ensemble, des règles générales d'action, il n'est ni dangereux ni même inutile, mais au contraire extraordinairement fructueux.

D'ailleurs, l'histoire ne fournit pas, à celui qui veut bien l'étudier, que ces éléments de technique pure, mais aussi des facteurs moraux de premier ordre, qui ont un rapport direct avec l'art de la guerre et qui doivent former l'infrastructure de la mentalité militaire. La transposition des enseignements de l'espèce d'une époque à l'autre est ici pleinement légitime, car ces facteurs sont relatifs à l'homme, qui demeure toujours à peu près identique à lui-même. Pour cette raison, le domaine moral est vraiment celui de l'histoire. C'est à la lumière qui émane d'elle que nous pouvons, non seulement acquérir la connaissance d'un mécanisme

1. Voir par exemple la théorie de l'avant-garde générale, tirée de l'étude des guerres napoléoniennes, qui fut vers 1900 en grand honneur à l'École de Guerre de l'armée.

psychologique et humain susceptible d'intervenir dans nos combinaisons, mais aussi élever nos âmes en vue de la tâche que l'on attend de nous. Très peu d'écrivains ont senti tout ce que des militaires pouvaient gagner, à ce point de vue particulier, à la fréquentation de l'histoire. A ma connaissance, Bernhardi est le seul qui s'en soit clairement rendu compte.

Quand nous voyons — dit-il — l'indécision et la faiblesse, le manque de valeur morale et individuelle, quand nous voyons l'action inspirée par des motifs égoïstes et personnels, nous nous sentons dégoûtés et indignés. Au contraire, de belles actions, une conduite héroïque, la constance dans le malheur, la hardiesse dans l'action élèvent nos cœurs dans la mesure où nous sommes capables d'éprouver des grands sentiments et nous incitent à les imiter. Ainsi les deux influences ont en même temps pour résultat d'éveiller dans les nobles cœurs cet enthousiasme passionné pour tout ce qui est grand et héroïque, cette noble ambition qui tend vers les buts les plus élevés, bref cet élan qui seul rend capable de choses vraiment grandes.

Il va sans dire, enfin, que la culture militaire supérieure, outre les spéculations que nous venons de mentionner, historiques ou rationnelles, exigera de l'officier de marine de nombreuses et sérieuses lectures portant sur les sujets importants d'actualité ayant un rapport plus ou moins étroit avec l'exercice de sa profession à ce degré de sa formation. La politique extérieure, l'armée de terre, les marines étrangères, les questions économiques, l'organisation générale du pays et de la marine seront évidemment ses domaines préférés, ceux vers lesquels il dirigera à ses heures disponibles son effort personnel d'initiation.

***

Je terminerai par quelques brèves observations relatives à cette instruction supérieure.

Si, en en résumant les grandes lignes, nous avons surtout évoqué la personne de l'École de guerre navale, c'est parce que celle-ci en est la dispensatrice toute désignée. Mais cette instruction n'est pas réservée aux seuls privilégiés qui ont pu s'asseoir sur les bancs de cette institution. Elle n'est pas

défendue à ceux que des hasards de carrière ont tenus loin de l'École. Ils peuvent, de même que l'on fait dans des conditions assez bonnes une cure d'eaux chez soi, acquérir cette formation par l'étude personnelle, avec usage de la documentation voulue. Et c'est même un devoir pour l'officier, quel qu'il soit, d'y songer dès qu'il avance en âge[1] et qu'il atteint le grade d'officier supérieur.

Les compartiments de la connaissance technique et de la connaissance générale sont, en effet, non pas montés « en parallèle », juxtaposés en frères ennemis, comme on a tenté de nous le faire croire, mais bien organisés « en série », en ce sens qu'ils se suivent et que nous les parcourons successivement, par le jeu du temps et par celui de l'annuaire. La formation de spécialité, celle relative au matériel et à l'emploi des armes, est avant tout le fait du jeune officier, qui manquerait à son devoir s'il ne s'y donnait de tout son être. La formation du troisième degré doit être au contraire recherchée particulièrement par l'officier supérieur et l'officier général, qui doivent, à mesure que des intérêts de plus en plus vastes leur sont confiés, travailler à accroître leur champ de vue et d'action, en laissant s'estomper un peu certains détails de manière à mieux envisager l'ensemble.

Évidemment, cette règle ne doit pas être trop absolue. Il n'est pas interdit au jeune officier, s'il a quelques loisirs, de les utiliser à jeter des regards vers le plan supérieur, mais il ne doit le faire qu'après avoir rempli, au même moment, ses devoirs de spécialiste. De même, il est permis à ses aînés, qui se meuvent à l'étage suivant, de conserver une vieille tendresse pour l'arme ou la branche dont ils proviennent, mais ce ne doit pas être au détriment de la mentalité nouvelle et élevée dont il leur faut avant tout faire preuve.

Cette « déspécialisation » — que l'on excuse ce terme barbare! — exigée des hauts grades comporte d'ailleurs des tempéraments résultant d'importantes nécessités. S'il est excessif pour un grand chef de limiter son activité à une arme,

1. L'âge est en effet un élément important du problème. On entre actuellement trop jeune à l'École de guerre navale. La maturité d'esprit de ses auditeurs en souffre et, par ailleurs, on les enlève prématurément à leurs spécialités, au moment même où ils allaient y avoir leur plein rendement.

au point de n'être, par exemple, que « le général commandant l'artillerie de l'armée », il faut néanmoins songer au recrutement des chefs de services des forces navales (artillerie, armes sous-marines, transmissions, etc...), qui doivent évidemment, bien qu'officiers supérieurs, avoir conservé leur bagage complet de spécialiste, sous peine de ne pouvoir assurer de façon convenable la direction de leur service. De même, certains commandements spéciaux (escadrilles et flottilles de torpilleurs et de sous-marins, formations aéronautiques, etc.) peuvent requérir des officiers supérieurs n'ayant pas rompu toute attache avec la technique correspondante. Je crois d'ailleurs qu'on ne sera jamais bien embarrassé de trouver dans ces divers cas les individualités voulues, car la formation technique fera toujours, dans notre corps, moins défaut que l'autre.

Voilà comment, à mon sens, on peut accorder et réconcilier les deux grandes tendances historique et matérielle que nous rappelions au début de cette étude, et dont on constate dans les idées militaires contemporaines, comme souvent dans celles du passé, l'antagonisme malencontreux. Voilà comment on peut les fondre et les allier pour le plus grand bien de la formation de l'officier. Je m'estimerais très heureux si ces courtes réflexions pouvaient contribuer, si peu que ce soit, à dissiper un malentendu grave qui n'a que trop duré et si elles pouvaient amener le ralliement des esprits à une conception mixte, éprise de bon sens, susceptible de donner une base inattaquable aux efforts quotidiens que nous avons à faire en vue de l'avenir.

CAPITAINE DE VAISSEAU CASTEX

TALLEYRAND

A LA VEILLE DE LA RÉVOLUTION[1]

C'est une phrase de Talleyrand qui a fait fortune : « Qui n'a pas vécu dans les années voisines de 1789 ne sait pas ce que c'est que le plaisir de vivre. » Au lendemain de la guerre d'Amérique, la France, fière d'avoir fait triompher la cause de la liberté, jouissait de la joie d'avoir effacé les souvenirs douloureux de la guerre de Sept ans. L'invention des frères Montgolfier, la première représentation du *Mariage de Figaro*, la convocation de l'assemblée des notables : autant de signes, dans des domaines divers, d'un esprit nouveau, qui provoquaient partout des applaudissements et faisaient naître l'espérance. La France, pleine d'optimisme, se voyait sur le seuil de la terre promise; une ère enchantée s'ouvrait devant elle, où la nation régénérée, délivrée du cauchemar de la banqueroute, allait trouver comme une jeunesse nouvelle et les routes du bonheur. Vraiment, dans ces années de mirage, il faisait bon vivre.

La vie d'alors fut douce en particulier pour l'abbé de Périgord. « En sortant de Sorbonne, dit-il, je me trouvai sous ma propre, libre et unique direction. » A cette époque il avait vingt-quatre ans. Reims aurait pu être sa résidence, puisqu'il s'était fait inscrire dans ce diocèse; mais Paris était autrement attrayant. Il se logea à Bellechasse, « dans une maison petite et commode ». C'était un des plus silencieux quartiers de la capitale; on n'y entendait guère d'autre bruit que les cloches de nombreux couvents; de vastes jardins, des

1. Voir la *Revue de Paris*, n° du 1er janvier 1927.

manières de parcs, dont quelques-uns subsistent encore, donnaient à cette partie du noble faubourg Saint-Germain un caractère de campagne. Il habitait lui-même sur le domaine des chanoinesses du Saint-Sépulcre de Jérusalem, dites religieuses de Bellechasse, à peu près à l'angle sud-ouest de la rue Saint-Dominique et de la rue de Bellechasse.

Celui qui avait dévoré tant de livres au séminaire de Saint-Sulpice eut pour premier soin de former une bibliothèque; dans la suite, dit-il, elle « devint précieuse par le choix des livres, la rareté des éditions et l'élégance des reliures ». Il fut toujours grand amateur de livres, et aussi grand spéculateur sur les livres; car il fit trois fois la vente de sa bibliothèque: en 1793, à Londres; en avril 1811, à Paris; en mai 1816, à Londres : celle-ci est la *Bibliotheca splendidissima*. La bibliothèque qui fut vendue en son hôtel de la rue Saint-Florentin deux mois après sa mort était un « singulier assemblage de toutes sortes de livres, aussi bien profanes que sacrés, aussi bien sceptiques ou athées que chrétiens et orthodoxes; rayons chargés d'œuvres pies et d'œuvres légères, Dieu et le monde, Satan et la politique. » Satan eut aussi sa place sur les rayons de Bellechasse, sinon dès la première heure, certainement sans attendre longtemps.

Gouverneur Morris rapporte, en effet, à la date du 25 janvier 1790, qu'ayant rencontré au Louvre, chez madame de Flahaut, l'évêque d'Autun, qui était un grand habitué de la maison, il lui rappela qu'il devait lui prêter un livre. Son domestique alla le chercher chez l'évêque, qui le remit à l'Américain. Celui-ci se borne à remarquer : « Il est quelque peu drôle de recevoir le *Portier des Chartreux* des mains d'un Révérend Père en Dieu. » Sans être d'une pudibonderie puritaine, c'est bien le moins qu'on puisse penser. *L'Histoire de dom B..., portier des Chartreux, écrite par lui-même*, élégant petit volume de 318 pages in-12, paru vers 1745, est, dans son texte et dans ses figures, qui n'ont pas mutuellement besoin de commentaires, une succession d'obscénités sans nom; à quatre reprises, au cours du XIXe siècle, les tribunaux français ont ordonné la destruction de ce livre ordurier. Sous les règnes de Louis XV et de Louis XVI, le *Portier des Chartreux* se trouvait dans beaucoup de bibliothèques d'amateurs, comme le *Gazetier*

cuirassé, de Morande, que Talleyrand lui-même déclare « un libelle infâme », ou comme *Justine*, du marquis de Sade. Il faut faire sa part au goût pour les romans licencieux qui régnait chez les contemporains de Talleyrand; il faut se rappeler que George Sand brûla, dans les papiers de son honnête grand'mère, des chansons écrites de la main d'abbés et tellement obscènes qu'elle n'aurait jamais osé les lire elle-même jusqu'au bout. Cependant la présence dans la bibliothèque d'un ecclésiastique d'un recueil d'immondices comme celui que l'évêque d'Autun prêta à son ami, permet de dire que ce prêtre n'avait qu'un souci bien médiocre de la décence et de sa dignité.

La maison de Bellechasse eut tout de suite ses hôtes attitrés, et au premier rang Choiseul-Gouffier et Narbonne. Dans le monde, ces deux noms se joignaient toujours au nom de l'abbé de Périgord; ils étaient tous trois à peu près du même âge, Choiseul-Gouffier étant né en 1752, Talleyrand en 1754, Narbonne en 1755. Cependant c'était entre Talleyrand et Choiseul-Gouffier que l'amitié était la plus intime. Tout enfant, ils s'étaient connus au collège d'Harcourt. Dès que l'abbé de Périgord avait inauguré son existence dans le monde, il s'était empressé de rechercher son camarade de la rue de la Harpe. « M. de Choiseul, dit-il, est l'homme que j'ai le plus aimé. » Il terminait ainsi une lettre qu'il lui adressait (17 octobre 1787) : « Je veux que tu reçoives de moi un mot qui te dise que c'est de toute mon âme et dans tous les moments de ma vie, heureuse ou contrariée, ou même malheureuse, que je t'aime plus que tout au monde. Adieu, ne m'écris que quatre lignes, mais écris-moi. » On sait la place éminente que le voyage de Choiseul-Gouffier en Grèce lui valut dans le monde savant; il fut coup sur coup membre de l'Académie des inscriptions à trente ans et de l'Académie française à trente et un. Talleyrand a raison de juger son ami comme il fait : « Le goût exquis et l'érudition qu'il a portés dans les arts le placent parmi les amateurs les plus utiles et les plus distingués. »

Le comte Louis de Narbonne, qui passait pour être fils de Louis XV, n'avait pas la même tournure d'esprit : brillant,

superficiel, porté facilement à la camaraderie, il avait beaucoup de succès auprès des hommes qui ne se piquaient pas avant tout de bon ton. Il en avait beaucoup aussi auprès des femmes; on connaît ses liaisons avec la vicomtesse de Laval et avec madame de Staël. Cet ami spirituel, un peu léger dans la pratique des affaires, — il fut ministre de Louis XVI et ambassadeur de Napoléon, — était capable de se passionner, de se dévouer sans mesure. Pour Talleyrand, cela ne valait rien; ce côté du caractère de Narbonne lui a inspiré un paradoxe amusant. « Il faut, dit-il, en politique, comme ailleurs, ne pas engager tout son cœur, ne pas trop aimer; cela embrouille, cela nuit à la clarté des vues, et n'est pas toujours compté à bien. Cette excessive préoccupation d'autrui, ce dévouement, qui s'oublie trop soi-même, nuit souvent à l'objet aimé, et toujours à l'objet aimant, qu'il rend moins mesuré, moins adroit et même moins persuasif. »

Avec Choiseul-Gouffier et Narbonne, Lauzun faisait encore partie de l'intimité de Bellechasse. Armand de Gontaut, comte de Biron, puis duc de Lauzun, de sept ans plus âgé que Talleyrand, est le type de ces coureurs d'aventures, qui se sont fait un nom à la fois par leur bravoure et par leurs galanteries. Il avait vaillamment servi dans la guerre d'Amérique. Ami intime et compagnon de plaisir du duc de Chartres (Philippe-Égalité), il fut sans doute le trait d'union entre celui-ci et Talleyrand. « Courageux, romanesque, généreux, spirituel », ayant oublié depuis longtemps qu'il avait été marié à mademoiselle de Boufflers, il avait une folie à Montrouge, où Talleyrand, à l'époque de la Constituante, soupait en joyeuse compagnie. Ils firent tous deux partie de la mission à Londres en 1792. De retour en France, Biron fut général en chef de l'armée du Nord, dès le début des guerres de la Révolution; il devait mourir sur l'échafaud (31 décembre 1793), quand son ancien ami de Bellechasse était en Angleterre.

Les déjeuners de Bellechasse réunissaient à la table de l'abbé de Périgord les causeurs les plus brillants; bien des années après, il écrivait : « C'étaient des matinées excellentes pour lesquelles je me sentirais encore du goût. » Outre les trois amis dont on vient de parler, le prince de Bénévent a cité, parmi les convives habituels de ces années de jeunesse,

l'abbé Delille, le traducteur des *Géorgiques*, dont le poème des *Jardins*, publié en 1780, venait d'accroître la réputation, le médecin Barthès, chef de l'école spiritualiste de Montpellier, le banquier genevois Panchaud, dont il prisait beaucoup la science financière, Dupont de Nemours, un des grands noms de l'école physiocratique, Rulhière, qui abondait en anecdotes sur les cours de Russie et de Pologne, le comte de Lauraguais, plus tard duc de Brancas, littérateur et savant, connu par ses bons mots et son esprit frondeur, Mirabeau, qui devait être parfois en mauvais rapports avec son hôte, l'académicien Chamfort, qui excellait à ciseler des pensées. Talleyrand goûtait beaucoup l'esprit de celui-ci; il avait retranscrit pour lui-même quelques-unes de ses pensées, qu'il avait choisies parce qu'elles étaient en harmonie avec ses propres idées. Ainsi : « L'opinion publique est un tribunal qu'un honnête homme ne doit jamais reconnaître entièrement, mais qu'il ne doit jamais décliner. — Pour être aimable dans le monde, il faut se laisser apprendre ce qu'on sait. — En fait de sentiments, ce qui peut être évalué n'a pas de valeur. » Ceci encore, qui est d'un observateur sans illusion : « Il y a telle fille qui trouve à se vendre, mais qui ne trouverait pas à se donner. »

Le prince de Bénévent rappelait un jour, dans des circonstances officielles, ces réunions de jadis, où lui et ses invités avaient pleinement goûté le plaisir de vivre; c'était en prononçant au Luxembourg, le 13 novembre 1821, l'éloge funèbre du comte Bourlier, évêque d'Évreux, membre de la Chambre des pairs. « Je l'ai vu », disait-il en parlant de ce collègue, « à des réunions où se trouvaient des hommes de lettres et des hommes du monde, se plaisant ensemble, parce que leurs esprits étaient plutôt divers qu'inégaux : Rulhière, peintre également piquant des mœurs du monde et des grands événements du jour; l'abbé Barthélemy, qui avait le bon goût d'avoir l'air de vous rappeler ce qu'il vous apprenait; Marmontel, dont les formes contrastaient si bien avec une conversation légère; Panchaud, dont le nom se présente toujours le premier dans toutes les traditions financières; le duc de Lauzun, qui avait tous les genres d'éclat, beau, brave, généreux et spirituel; le chevalier de

Narbonne, étincelant de gaîté et d'esprit; le comte de Choiseul-Gouffier, qui avait voyagé et résidé dans le Levant comme ambassadeur à la fois, en quelque sorte, et de nos rois et de nos arts. Des hommes aussi distingués, tous dans leurs avantages, animés chacun par l'esprit des autres, devaient nécessairement laisser à l'esprit et à la mémoire des impressions de tout genre. »

De quoi parlait-on dans ces déjeuners de Bellechasse? De toutes les nouvelles du jour, questions de politique, de commerce, d'administration, de finances; on peut croire qu'avec un Lauzun, un Narbonne et d'autres convives, les histoires galantes n'étaient pas laissées de côté. Le traité de commerce franco-anglais de 1786 fut l'objet de nombreuses discussions, peu favorables en général à Vergennes, qui l'avait signé. Quel sujet inépuisable de conversations pour ces hommes, jeunes pour la plupart, intelligents, ambitieux, indépendants, que la vie de la France à cette époque!

Au dehors, c'était la guerre d'Amérique qui excitait un intérêt universel. Les campagnes de d'Estaing, de d'Orvilliers, de La Motte-Picquet, de Guichen, de Grasse, de Suffren, de Rochambeau, le siège de Gibraltar, la prise de Minorque : autant de drames militaires, qui passionnaient les esprits. Quand on apprit en 1782 la malheureuse affaire de la Dominique, une fièvre patriotique s'empara de l'opinion; des dons affluèrent des divers corps de l'État et des particuliers, pour fournir au gouvernement le moyen de réparer ce malheur. Pour sa part, l'abbé de Périgord arma un corsaire contre les Anglais, de concert avec son ami Choiseul-Gouffier; le maréchal de Castries, ministre de la Marine, leur fournit les canons.

Au dedans, c'était la crise du Trésor public. Depuis le renvoi de Turgot, deux ministres s'efforçaient d'y porter remède par des moyens différents, Necker et Calonne, le médecin Tant pis et le médecin Tant mieux. Necker n'eut jamais le don de plaire à Talleyrand; sa fille ne fut pas dans le même cas. Il ne voulut jamais aller chez lui, malgré les sollicitations dont il fut l'objet; ce n'était ni un bon ministre des Finances ni un homme d'État; peu d'idées, point de principes d'administration; ses emprunts étaient mal faits, chers,

nuisibles à la morale publique; pour sa personne, il avait l'air d'un charlatan. Ce fut un grand malheur de rappeler ce ministre d'une vanité républicaine; « en 1788, le roi ne pouvait pas faire un plus mauvais choix »; avec des talents médiocres, il était plein de lui-même et sans consistance personnelle.

Les questions d'économie politique et de finances occupèrent de bonne heure l'attention du jeune abbé; il disait que cette matière était pour lui « pleine de charmes ». Son initiateur dans ce domaine avait été le Suisse Panchaud, l'un des fondateurs de la Caisse d'escompte, sous le ministère de Turgot; banquier de la cour, sa place était analogue à celle du directeur du mouvement des fonds dans notre ministère des Finances. Il avait une connaissance unique des marchés de Londres et d'Amsterdam, qui lui permettait de se livrer aux spéculations les plus fructueuses. Auteur d'un livre très nouveau, *Réflexions sur l'état actuel du crédit public de l'Angleterre et de la France,* doué d'une éloquence entraînante, qui n'était jamais plus grande que dans ses sorties contre Necker, il était comme un chef d'école pour Clavière, Mirabeau, d'Antraigues, Louis, Talleyrand. Celui-ci attribue la prospérité financière de l'Angleterre pendant une trentaine d'années à l'application de ses méthodes; il parle de lui avec une sorte d'enthousiasme. « M. Panchaud, dit-il, était un homme extraordinaire; il avait en même temps l'esprit le plus ardent, le plus étendu, le plus vigoureux, et une raison parfaite. Il avait tous les genres d'éloquence. Si le génie résulte de la faculté de sentir et de penser, répartie abondamment et également dans le même individu, Panchaud était un homme de génie. »

A vingt-six ans, en 1780, l'abbé de Périgord fut appelé à cette place d'agent général du clergé à laquelle il était destiné depuis l'assemblée de 1775. Il avait pour collègue, dans cette situation de grande importance, l'abbé Thomas de Boisgelin, cousin de l'archevêque d'Aix, qui, s'il faut l'en croire, lui laissa toute la besogne; l'abbé de Boisgelin était trop absorbé par sa passion pour madame de Cavanac, qui avait eu sa célébrité quand elle s'appelait mademoiselle de Romans et qu'elle avait eu un fils de Louis XV.

Talleyrand, qui a cru devoir signaler les mœurs peu régulières de son collègue de l'agence, avait-il à la même époque une conduite exemplaire? Un libelle de 1790 dit ceci : « Entré dans la carrière de l'agence, il n'en remplit aucuns devoirs. On l'a vu afficher les mœurs les plus scandaleuses, ne respecter pas même la décence que les hommes corrompus respectent encore. On l'a vu, dans le costume le plus indécent, courir les promenades publiques, aller publiquement chez des courtisanes, dont la célébrité était aussi scandaleuse que leur vie. On l'a vu abandonner tous les devoirs de sa place, pour courir en Bretagne à la suite d'une femme galante, aller à Longchamp avec cette même femme dans ces jours solennels (la semaine sainte) qu'une jeunesse en délire profane par son concours. » Calomnies, médisances, qui le dira? Ce n'est certainement pas Talleyrand; il ne se souciait en aucune manière de tout ce qu'on pouvait dire ou écrire à son égard; ne se vantait-il pas de s'endormir en lisant les pamphlets écrits contre lui? Il est certain que Talleyrand fit alors plusieurs voyages en Bretagne; il cherchait, disait-il, « à prendre une idée des pays d'états », il était persuadé qu'à cet égard la Bretagne l'instruirait davantage. Quelle expérience rapporta-t-il de ces voyages? Il ne l'indique en rien; il se borne à dire qu'en Bretagne se trouvait madame de Girac, belle-sœur de l'évêque de Rennes, et que, se trouvant avec d'autres personnes dans la chambre où elle était malade, il fit des bouts-rimés en son honneur. Cela rappelle assez bien sa manière de parler du sacre de Louis XVI; on sait qu'il n'y a vu qu'une occasion de rappeler le nom de trois femmes.

La place d'agent général du clergé mit l'abbé de Périgord en relations avec Maurepas, Turgot, (morts tous les deux en 1781), avec le marquis de Castries, le duc de Choiseul, Calonne, des conseillers d'État, des chefs d'administration. Il a nommé quatre ecclésiastiques qui l'aidèrent de leurs lumières dans ces fonctions difficiles : M. Mannay plus tard évêque de Trèves, M. Bourlier, plus tard évêque d'Évreux; M. Duvoisin, plus tard évêque de Nantes, et l'abbé des Renaudes, alors vicaire général de Tulle. Il dit de celui-ci : « C'était un homme assez habile à mettre en œuvre les idées des autres. » Le tour est élégant pour faire comprendre que des Renaudes rédigeait

des lettres et des rapports que lui, Talleyrand, s'appropriait ensuite en les revêtant de sa signature. Des Renaudes passait, en effet, pour le principal de ses « teinturiers ». Devenu évêque d'Autun, Talleyrand fit de ce collaborateur précieux l'un des vicaires généraux de son diocèse. Quand tous deux furent rendus à la vie laïque, il continua à recourir aux bons offices de celui qu'il appelait cavalièrement son aide de camp. Un informateur du ministre de Prusse à Paris en 1801 ne prétentait-il pas que des Renaudes lui préparait jusqu'aux petits billets du matin qui charmaient les hommes et les femmes de son intimité et que l'indolent diplomate se bornait à recopier? C'est un bruit qui se répète souvent dans la carrière de Talleyrand, que des secrétaires habiles, à présent un des Renaudes, plus tard un d'Hauterive ou un La Besnardière, faisaient la besogne dont il se donnait lui-même le mérite devant le public. Cela peut se dire de tout personnage haut placé; l'importance même de ses fonctions le met dans l'impossibilité de satisfaire, par ses seuls moyens, à toute l'étendue de sa tâche. Mais, s'il fournit à ses secrétaires le thème des idées à développer et s'il n'appose sa signature qu'au bas des textes qui ont traduit exactement sa pensée, — et Talleyrand passait à cet égard pour un censeur difficile, — comment prétendre qu'il ressemble au geai paré des plumes du paon? Il y a telles idées et telles expressions dans les écrits de Talleyrand qui portent sa griffe personnelle, sans que le doute soit possible. Pourquoi a-t-on dit qu'il s'était fait beaucoup aider? A cause de son affectation à ne pas faire de zèle, et cette affectation était peut-être une manœuvre pour tromper son entourage.

L'agence générale du clergé était une école excellente. C'est là que Talleyrand fit l'apprentissage des affaires. Suivant le mot de Mignet, « il avait la réputation d'un homme spirituel; il acquit celle d'un homme capable ». Les rapports avec le contrôle général pour le vote du don gratuit, les conflits avec les parlements pour la perception des droits ecclésiastiques, la fixation des dîmes et des pensions: autant de sujets qui demandaient des connaissances spéciales et beaucoup de souplesse dans la conduite des négociations. Talleyrand rappelait à la Constituante, le 10 octobre 1789,

qu'il avait soutenu, au cours de son agence, le caractère irrévocable des biens du clergé. « Les biens donnés à l'Église, avait-il dit alors, l'ont été irrévocablement; car, hors le cas d'une clause expresse de reversion, ils sont irrévocablement affectés à cet emploi, quelque sort que subisse le corps particulier auquel d'abord ils étaient attachés. » D'ailleurs le conseil des dépêches avait rendu un arrêt dans le sens opposé; c'était lors d'un conflit entre les Célestins de Lyon et le duc de Savoie. Un agent général du clergé pouvait avoir aussi à s'occuper des questions d'assistance et d'enseignement. Le 8 novembre 1780, Talleyrand adressait aux évêques une circulaire touchant la réforme des collèges; c'était toute une enquête sur l'éducation avec un questionnaire relatif aux méthodes d'enseignement.

Lors de l'assemblée générale du clergé de 1785-1786, qui se tint à Paris, au couvent des Grands-Augustins, l'abbé de Périgord fut élu pour l'un des deux secrétaires; l'autre était l'abbé Dillon. A ce titre, il rédigea un long rapport sur un conflit de juridiction qui s'était élevé entre les évêques d'Arras et de Saint-Omer d'une part, et les religieux de Saint-Vaast et de Saint-Bertin d'autre part. Le parlement de Paris avait rendu un arrêt qui exemptait les religieux de l'ordinaire. Pour l'abbé de Périgord, cet arrêt était « une surprise faite à la religion des magistrats ». Il fallait en espérer la cassation, pour le maintien des droits de l'épiscopat. L'assemblée, dans sa séance du 14 juillet 1785, avait approuvé ce rapport et avait exprimé à l'auteur ses vifs remerciements.

Cette assemblée prit connaissance d'un travail considérable, *Rapport de l'agence contenant les principales affaires du clergé depuis* 1780 *jusqu'en* 1785, qui portait les signatures des deux anciens agents généraux du clergé, l'abbé de Périgord et l'abbé de Boisgelin. L'archevêque de Bordeaux, Champion de Cicé, disait de ce travail, en s'adressant aux membres de l'assemblée : « C'est un monument de talent et de zèle qui assure aux mains habiles par lesquelles il a été élevé votre perpétuelle reconnaissance.» Mais dans la collaboration des deux signataires, comment connaître la part qui revient à Talleyrand, ou encore la part qui revient au secrétaire de Talleyrand?

L'abbé de Périgord était agent général du clergé quand il entra en relations, dans des circonstances curieuses, avec un Anglais qui allait devenir un grand homme d'État. William Pitt, le deuxième fils de lord Chatham, député au parlement de Londres à vingt-deux ans, chancelier de l'Échiquier à vingt-trois, avait donné sa démission lors de la paix de 1783, et il était venu à Reims, au mois de septembre de la même année, avec ses amis Eliot et Wilberforce, dans l'intention de se familiariser avec la langue française. Talleyrand était alors auprès de son oncle l'archevêque. Quand il connut l'arrivée à Reims de cet Anglais qui avait déjà un nom, il s'était empressé de lui offrir son propre appartement dans l'abbaye de Saint-Thierry, où il résidait avec son oncle; pendant six semaines, il ne l'avait pas quitté. Que la conversation devait être intéressante entre ces deux jeunes hommes, l'Anglais de vingt-quatre ans, le Français de vingt-neuf, qui vivaient dans une intimité continue! Il se retrouvèrent neuf ans plus tard à Londres, en 1792. Ce fut un changement complet d'attitude de la part de Pitt, qui était à ce moment premier ministre. Dans l'unique entrevue qu'il eut alors avec Talleyrand, il se borna à rappeler en quelques mots le souvenir de leurs conversations de Reims. Talleyrand en fit la remarque à un ami, non sans amertume. Pitt ne fit pas davantage attention à son hôte de Saint-Thierry, quand il refusa de revenir sur l'ordre brutal, du mois de janvier 1794, qui le mettait à la porte de l'Angleterre.

Une autre rencontre du temps de l'agence pouvait laisser à l'abbé de Périgord des souvenirs plus agréables, auxquels il se mêlait comme une prophétie de sa carrière. Mis en relations par son ami Choiseul-Gouffier avec l'oncle de celui-ci, le duc de Choiseul, il lui fit visite à Chanteloup, en 1784; Choiseul avait alors soixante-cinq ans. Parmi les hôtes de l'ancien ministre de Louis XV, se trouvait un professeur de l'Oratoire, Hauterive, qui était exactement du même âge que Talleyrand; il devait occuper, pendant plus de trente ans, une situation en vue au ministère des Relations extérieures. Un soir, le duc de Choiseul se promenait dans les allées de Chanteloup qui avaient vu passer, depuis quatorze ans, tant de personnages connus; il avait pour compagnons l'agent général du clergé et l'Oratorien. Devant ces deux

jeunes hommes de trente ans, il se laissa aller à parler à cœur ouvert.

« Depuis mon départ, dit-il, il y a eu de funestes événements en Pologne... Cette violation en amènera d'autres, et alors qui sera au ministère? Ce ne sera pas, ce ne sera plus, comme avant moi, un homme d'Église. Il faudra que le ministère n'ait rien de commun avec l'Église. La France a eu cinq ministres cardinaux : Richelieu, Mazarin, Dubois, Fleury et Bernis; leur temps est fini; mais je crois toujours, et je ne pense à rien pour moi, que le ministre doit être un homme de cour...

» Dans mon ministère, j'ai toujours plus fait travailler que je n'ai travaillé moi-même. Il ne faut pas s'enterrer sous les papiers; il faut trouver des hommes qui les débrouillent. Il faut gouverner les affaires d'un geste, d'un signe... Je n'ai jamais composé de longs rapports; j'ai tâché de saisir ce qui fournissait à la conversation pour les ambassadeurs... Il faut faire travailler ceux qui travaillent; alors la journée a plus de vingt-quatre heures. Un ministre qui va dans le monde peut être à tout moment averti d'un danger, il peut le deviner, même dans une fête; et qu'apprendra-t-il dans ses bureaux, s'il est sans cesse enfermé?

» Enfin, vous, mon cher Abbé, si vous ne pouvez pas être premier ministre, vous pouvez être ambassadeur; il y a donc là un avis pour vous. Quant à Hauterive, qui va débuter par la Turquie, je le crois évidemment un de ces hommes qu'il faudra faire travailler pour le bien des affaires, pour la gloire de ses chefs et pour son propre avantage à lui-même. »

Dans ces confidences de Choiseul, il y avait deux conseils, dont Talleyrand devait faire pleinement son profit : pour être ministre, ne pas être homme d'Église, et faire travailler ceux qui travaillent. Aussi aurait-il pu mettre moins de sévérité dans son morceau « De M. le duc de Choiseul », lorsqu'il l'écrivit quelque trente ans plus tard. En lui reconnaissant « de l'esprit naturel,... beaucoup d'assurance », il insiste, à diverses reprises, sur « sa légèreté, son imprévoyance, le peu de profondeur de ses vues ». Il termine ainsi son portrait : « M. de Choiseul ne sera pour l'histoire qu'un homme qui a gouverné la France par le despotisme de la mode...

Il a préparé de grands maux sentis jusqu'à nos jours. » Le parti pris du prince de Bénévent va jusqu'à l'injustice. Est-ce une jalousie rétrospective à l'égard du ministre que Catherine II avait appelé le cocher de l'Europe?

Talleyrand, selon la duchesse d'Abrantès, « fut d'abord de cette cohorte *clergéenne* qui exploitait alors les boudoirs et les ruelles ». Il n'en a point fait mystère lui-même. Ses parents, dit-il, voyaient peu de monde; leur maison ne lui fournissait pas le moyen de faire des relations intéressantes. A vrai dire, il n'eut besoin de personne pour se pousser dans le monde, et surtout pour se constituer un cercle de belles amies.

Voici Louise de Rohan, fille du prince Charles de Rohan-Montauban, femme de Charles de Lorraine, comte de Brionne, grand écuyer de France : femme d'une grande beauté et dont « la noble fierté se mêlait au prestige d'un sang illustre et fameux ». Talleyrand écrivait en 1833 : « J'avais passé chez elle les plus agréables années de ma jeunesse. » Il avait connu dans son salon ses deux filles, la princesse de Carignan et la princesse Charlotte de Lorraine. Avec celle-ci, plus jeune que lui d'un an, il avait ébauché un roman sentimental; devenue abbesse de Remiremont, elle mourut en 1786, à trente et un ans.

Dans le salon de la comtesse de Brionne, Talleyrand avait aussi fait connaissance de sa belle-fille, la princesse de Vaudémont, née Montmorency, qui avait neuf ans de moins que lui. Ce fut le début d'une liaison qui dura un demi-siècle et qui amena une correspondance active. On aura l'occasion de reparler de cette femme, qui demandait avant tout que son thé fût pris avec les hommes puissants du jour; elle avait aussi grand souci de la ménagerie d'animaux de tout genre au milieu de qui elle vivait.

Quant à madame de Brionne, qui présidait à cette réunion de jeunes femmes, elle inspira un jour un mot amusant au valet de chambre de Talleyrand, le fameux Courtiade. C'était au moment du mariage de son maître avec madame Grand. « Qui aurait pu croire, disait le brave homme, que nous fissions une telle sottise, nous qui avons eu toutes les

plus belles dames de la cour, nous qui avons eu cette charmante comtesse de Brionne; finir par nous loger comme cela, c'est à peine croyable! »

La comtesse de Brionne portait beaucoup d'intérêt à l'abbé de Périgord; elle le lui témoigna d'une manière assez singulière : elle imagina de faire donner à cet abbé de trente ans le chapeau de cardinal. Sans doute, son candidat était prêtre; mais son nom devait beaucoup plus peser dans cette affaire que ses vertus sacerdotales. Autre singularité : le patron de l'abbé auprès de la cour de Rome était un prince luthérien, le roi de Suède Gustave III. Ce souverain avait trouvé à Rome, en 1783, une bienveillance toute particulière auprès du pape Pie VI. La comtesse, qui l'avait rencontré lors de son séjour à Paris, prit le parti de lui demander son intervention personnelle auprès du Saint-Père; c'était au moment même où l'agence générale venait de mettre en évidence le nom de l'abbé de Périgord. Elle écrivit donc au roi de Suède, le 20 août 1784, en ces termes :

« Sire, Votre Majesté m'a fait jouir d'un bonheur bien rare, celui d'oser être confiante avec un souverain qu'on admire... Voici le moment où je vais user de la permission que Votre Majesté m'a donnée de réclamer ses bontés. C'est pour l'abbé de Périgord; sa naissance, ses qualités personnelles, les talents qui lui ont mérité l'estime de son corps, voilà, Sire, ce qui me fait oser employer la recommandation de Votre Majesté en sa faveur. » La comtesse demandait au roi de lui garder le secret; s'il voulait bien répondre à son désir, l'abbé de Périgord ferait alors « près du roi et de la reine, qui tous deux ont de la bonté pour sa famille, les démarches nécessaires pour obtenir une permission générale de solliciter un chapeau... »

Talleyrand n'eut point la pourpre romaine, bien que Gustave III, c'est Talleyrand qui le dit, eût obtenu de Pie VI la promesse d'un chapeau pour lui. Toujours d'après Talleyrand, cet insuccès fut une conséquence de l'affaire du collier. Madame de Brionne, cousine du cardinal de Rohan, avait pris son parti avec chaleur. De ce fait, Marie-Antoinette lui montra de l'humeur et fit agir à Vienne le comte de Mercy-Argenteau, pour que le gouvernement autrichien fît différer la nomination d'un cardinal français. N'y aurait-il pas une explication plus

simple? Louis XVI ne se serait-il pas mis en travers de l'ambition du candidat cardinal, comme il se mit longtemps en travers de l'ambition du candidat évêque, à cause des bruits qui couraient sur ses mœurs privées? Quoi qu'il en soit, l'abbé de Périgord, fier de l'affection de madame de Brionne et de ses filles, se consola de cette « contrariété » et de cette « petite vengeance » de la reine. « Je me reporte, dit-il, sur ce temps de ma défaveur à la cour, avec beaucoup plus de plaisir que sur beaucoup de situations heureuses où je me suis trouvé dans ma vie, et qui n'ont laissé de traces ni dans mon esprit ni dans mon cœur. »

Après la comtesse de Brionne, ses deux filles et sa belle-fille, voici la séduisante marquise de Montesson, née Charlotte Béraud de la Haie de Riou; devenue veuve, elle s'était remariée secrètement, en 1773, avec le duc d'Orléans. Le Palais-Royal vit avec elle des fêtes splendides; dans son hôtel de la rue de Provence, elle réunissait l'élite des écrivains, des artistes et des gens à la mode. Férue de la passion du théâtre, elle composait elle-même des comédies, qu'elle jouait avec plus ou moins de talent. « La maison de madame de Montesson qui se tenait tout à l'extrêmité de la décence, dit Talleyrand, était singulièrement agréable. Pour amuser M. le duc d'Orléans, madame de Montesson faisait jouer par sa société quelques pièces qu'elle savait devoir lui plaire; et, pour non pas l'amuser, mais l'intéresser davantage, elle en avait elle-même composé plusieurs. Sur son théâtre, il y avait, pour le clergé un peu dissipé, une loge dans laquelle M. l'archevêque de Toulouse (Brienne), M. l'évêque de Rodez (Champion de Cicé), M. l'archevêque de Narbonne (Dillon), M. l'évêque de Comminges (Osmond de Médavy) m'avaient fait admettre. » C'est madame de Montesson qui dit un jour à l'abbé de Périgord ce mot amusant : elle comprenait fort bien qu'un femme ne lui refusât pas ses faveurs; mais qu'elle lui accordât sa confiance, non.

Voici la comtesse de Boufflers-Rouvrel, née Marie de Campar-Saujon, dame d'honneur de la duchesse d'Orléans. Un soir, l'abbé de Périgord soupait chez elle à Auteuil; placé à une extrémité de la table, il parlait à peine avec son voisin. La duchesse de Gramont, sœur du duc de Choiseul, était parmi les

convives; c'était une femme sûre d'elle-même, qui avait exercé une grande influence pendant le ministère de son frère. Elle avait entendu parler de l'esprit de l'abbé, mais elle n'aimait pas les réputations qu'elle n'avait pas faites. D'une voix forte et rauque, elle interpella Talleyrand à travers la table. « Elle me demanda, rapporte celui-ci, ce qui m'avait assez frappé en entrant dans le salon, où je la suivais, pour dire : *Ah! Ah!* — Madame la duchesse, lui répondis-je, ne m'a pas bien entendu; ce n'est pas *Ah! Ah!* que j'ai dit; c'est *Oh! Oh!* ». Cette misérable réponse fit rire, je continuai à souper, et ne dis plus un mot. En sortant de table, quelques personnes s'approchèrent de moi, et je reçus pour les jours suivants plusieurs invitations. »

Voici Suzanne de Jarente, fille du marquis d'Orgeval, femme de Grimod de la Reynière. Son mari, ancien charcutier, est le fastueux fermier général, le prince des gourmets de son temps, dont les festins sont restés célèbres; Grimm assure que sa maison fut « l'auberge la plus distinguée des gens de qualité ». Cette maison, c'était le luxueux hôtel qu'il avait fait construire au coin des Champs-Élysées (avenue Gabriel) et l'ancien chemin de l'Abreuvoir-l'Évêque (rue Boissy-d'Anglas); en avant de l'hôtel, du côté du sud, une grande et haute terrasse, plantée d'arbustes, semée de fleurs, avait vue sur les Champs-Élysées et la place Louis-XV. L'hôtel, où fréquenta l'abbé de Périgord, est aujourd'hui le cercle de l'Union artistique. Quelques moments de la jeunesse de Talleyrand se sont passés à l'un des côtés des colonnades construites par Gabriel; sa vieillesse devait se passer et finir à l'autre côté, rue Saint-Florentin.

Voici madame d'Héricourt, « une bonne femme », qui avait épousé un ancien intendant de la Marine, Bénigne du Trousset d'Héricourt. « Elle aimait l'esprit, les jeunes gens et la bonne chère. » Chaque semaine, elle donnait un grand dîner. A cette table fort agréable l'abbé de Périgord rencontrait Choiseul, Narbonne, l'abbé Delille, Chamfort, Rulhière, Marmontel, l'abbé François Arnaud, littérateur alors en vogue, l'abbé Bertrand, qui s'était fait un nom dans l'astronomie.

A cette liste déjà longue de belles amies, il ne faut point

oublier d'ajouter les trois femmes avec qui il s'était lié lors du sacre de Louis XVI, la duchesse de Fitz-James, la vicomtesse de Laval, la duchesse de Luynes; chez celle-ci, il passa la fin de l'été de 1786, au château de Dampierre.

Les lectures étaient une des modes de l'époque. Le comte de Creutz, ministre de Suède, recevait à table, une fois par semaine, les mêmes convives que madame d'Héricourt. « Nous y fûmes trois ou quatre fois; mais Marmontel, à force de lectures de tragédies, dispersa tout le dîner; je tins bon jusqu'à *Numitor*. » Dîners aussi et lectures chez le comte de Vaudreuil, l'ami de madame de Polignac et du comte d'Artois, qui reçut souvent Talleyrand dans sa résidence de Gennevilliers; chez le duc de Liancourt, le grand-maître de la garde-robe, qui sera le pair de la Restauration aux idées libérales; chez madame Devaines, femme d'un premier commis du Contrôle général à l'époque de Turgot. Le comte de Rochechouart, M. d'Albaret, madame Vigée-Lebrun, le célèbre peintre, faisaient entendre des musiciens. L'abbé de Périgord trouvait ces concerts « savants et ennuyeux ». Il n'entrait point dans les querelles sur la musique, qui furent une maladie de ce temps; Rameau et Dalayrac, Piccini et Gluck le laissaient indifférent. Mais il fallait se faire voir dans certains salons; c'était un moyen d'acquérir à bon compte la réputation d'un homme d'esprit, comme on le disait des invités de madame Geoffrin. Il alla donc aussi aux réunions musicales, comme il allait aux lectures, aux dîners, aux soirées. Les salons de Paris lui fournissaient le plaisir de vivre, pendant ces années qui précédèrent la Révolution, sous des formes diverses et sans cesse renouvelées.

Quand Talleyrand passait en revue les personnes et les salons qu'il fréquenta dans les années qui suivirent sa sortie de la Sorbonne et qui précédèrent son élévation à l'épiscopat, on pouvait s'attendre à le voir donner quelques détails sur une femme avec laquelle il eut une liaison intime à cette époque et qui le rendit père. Il n'a trouvé qu'une occasion de la nommer dans ses *Mémoires*; c'est en 1796, lors de son débarquement à Hambourg, à son retour d'Amérique; il l'a fait d'une manière toute accidentelle et bien sommaire; il

veut bien dire alors qu'elle passait pour lui « avoir été fort attachée ». C'est tout et c'est vraiment peu pour la mère de son fils. Il s'agit de la comtesse de Flahaut, plus tard comtesse de Souza.

Adélaïde-Marie-Émilie Filleul était la fille du fermier général Filleul et de la femme de celui-ci qui, avant son mariage, était passée par le Parc aux cerfs. Rien de plus spirituel, de plus vif, de plus séduisant que cette jeune fille; à sa grâce naturelle s'ajoutaient maints talents de société : le chant, le clavecin, le dessin, les petits vers. Bien des soupirants prétendaient à sa main. Parmi eux elle avait distingué un gentilhomme, d'une vieille famille du Beauvaisis, maréchal de camp, dont le nom sonnait bien, Alexandre-Sébastien de Flahaut de La Billarderie, comte de Flahaut. Il avait près de cinquante-quatre ans; elle venait d'en avoir dix-huit. Trente-six ans de différence ne furent point un obstacle; elle l'épousa, le 30 novembre 1779. Elle avait une sœur aînée, qu'on disait être une fille de Louis XV et qui avait épousé le marquis de Marigny, frère de madame de Pompadour. Le frère de son mari, le comte Charles-Claude La Billarderie d'Angiviller, était directeur général des bâtiments du roi. Cette double parenté valut au comte et à la comtesse de Flahaut la faveur d'un appartement au Louvre. C'est là que l'abbé de Périgord allait la voir et que Gouverneur Morris le rencontra plus tard, quand il était évêque d'Autun. L'Américain, qui a noté dans son *Journal* les assiduités de Talleyrand, l'aurait volontiers évincé auprès de la comtesse, dont il était lui-même fort épris. En 1785, le 21 avril, sur le point d'avoir vingt-quatre ans, la jeune comtesse donna le jour à un fils, qui reçut les prénoms de Charles-Joseph. Le père de cet enfant n'était point le mari de la comtesse, mais son amant, l'abbé de Périgord; lors de cette naissance, celui-ci avait trente et un ans. Cette paternité ne peut être mise en doute. Plusieurs passages du *Journal* de Gouverneur Morris en témoignent d'une manière positive. Le comte d'Angiviller, beau-frère de la comtesse, s'exprimait en ces termes : « Un enfant qui, joint à la certitude qu'il ne m'est rien, a le tort, très étranger à lui sans doute, d'être le fils d'une femme pour laquelle mon mépris est sans bornes. » Ou encore :

« Avec le concours de la méchanceté et la perfidie de la dame que vous savez et ses liaisons avec le monstre mitré qui fut son amant et qui est le père de cet enfant. »

On sait la fortune du fils de l'abbé de Périgord : il fut général, ambassadeur, grand chancelier de la Légion d'honneur; il mourut le jour même de la capitulation de Sedan, le 2 septembre 1870. Il s'était fait aimer de la reine Hortense, dont il avait eu un fils, Morny, le célèbre président du Corps législatif sous le règne de Napoléon III. Morny racontait que, dans son enfance, on l'avait conduit rue Saint-Florentin, chez le prince de Bénévent; le vieillard s'amusait de l'esprit de cet enfant, qui était son propre petit-fils; il avait prédit qu'un jour il serait ministre. Si Talleyrand avait vécu jusqu'à 1851, il aurait estimé que le coup d'État du 2 décembre, dont son petit-fils fut le principal organisateur, n'avait été qu'une réédition, revue et augmentée, du 18 fructidor, qui avait eu son entière approbation.

Tout Paris ne connut pas les conséquences d'une liaison que madame de Flahaut appelait un mariage de cœur et à laquelle elle se refusait de faire aucune infidélité; la chose fut d'autant moins ébruitée que le mari n'eut pas le mauvais goût de faire du scandale en élevant une protestation contre la naissance de cet enfant. Mais tout Paris connaissait l'intimité des relations entre la jolie comtesse et ce prêtre à la mode. Qui s'en serait étonné? L'époque du plaisir de vivre fut l'époque « où le vice, loin d'être un obstacle, fut souvent un titre à la faveur ». L'abbé de Périgord était un mauvais sujet, tout à fait au goût du jour, vicieux et séduisant. Quant aux ménages irréguliers, le monde leur faisait fête. Le chancelier Pasquier ne raconte-t-il pas que, quand il venait d'avoir dix-huit ans, justement en l'année 1785, on le présenta en quelque sorte parallèlement chez les femmes légitimes et chez les maîtresses de ses parents et des amis de sa famille? Il passait la soirée du lundi chez l'une, la soirée du mardi chez l'autre. Et il était d'une famille de magistrats! Magistrature et clergé étaient loin de donner toujours l'exemple de la moralité.

Si l'abbé de Périgord avait complètement oublié l'une des

promesses solennelles faites au jour de son ordination, il n'oubliait pas de pousser sa fortune dans toutes les directions où il pensait réussir. Il ne lui suffisait pas d'avoir été agent général du clergé et de s'être signalé à l'attention de ses pairs, qui lui avaient voté, en plus de la gratification ordinaire de 24 000 livres, deux gratifications extraordinaires, l'une de 4 000 livres, l'autre de 3 000; loin de rentrer dans le silence, il entendait se faire remarquer du public par des projets divers, ainsi : supprimer la loterie royale créée en 1776; améliorer le sort du bas clergé, en portant les portions congrues de 500 francs à 750; autoriser les femmes des matelots péris en mer et dont la mort n'avait pas été constatée, à convoler à de secondes noces. Mais la plupart de ces idées, étaient, selon lui, « d'une trempe trop forte » pour les hommes avec qui il voulait s'en servir; « on disait : C'est de la jeunesse; avec un peu d'usage, cela passera ». Cependant les personnes qui avaient la pratique des affaires commençaient à faire attention à lui, comme Panchaud, le grand banquier, Foulon, le conseiller d'État, Favier, l'un des anciens agents du Secret du roi, Sainte-Foy, le trésorier du comte d'Artois, qui deviendra son confident intime. Sa réputation grandissait.

Calonne avait été appelé en 1783 au contrôle général des Finances. Avec ce ministre plein de suffisance et d'illusions, l'ère des difficultés semblait disparue. On s'abandonnait à l'optimisme. Chacun avait son projet pour réformer les finances. « Les jeunes femmes, dit Talleyrand, parlaient pertinemment de toutes les parties de l'administration. Je me rappelle qu'à un bal, entre deux contredanses, madame de Staël apprenait à M. de Surgère ce que c'était que le domaine d'Occident; madame de Blot avait une opinion sur tous les officiers de la marine française; madame de Simiane trouvait qu'il ne fallait point mettre de droits sur les tabacs de Virginie. »

Le ministre cher aux courtisans et qui, quoi qu'on en ait dit après sa chute, n'était ni un ignorant ni un sot, servit un peu de maître et de modèle à l'abbé de Périgord; celui-ci avait vingt ans de moins. Ils s'étaient rencontrés dans le monde, chez la duchesse de Luynes, la baronne de Staël, la

vicomtesse de Laval, la duchesse de Polignac, et ils s'étaient convenu tout de suite. Un Anglais, qui a bien connu Talleyrand, dit ceci : « Talleyrand fit son apprentissage de la politique sous M. de Calonne, et apprit de ce spirituel ministre l'heureuse facilité de traiter les affaires sans effort et sans cérémonie, dans le coin d'un salon ou l'embrasure d'une fenêtre. Dans l'exercice de ce talent, il égala la facilité et surpassa l'esprit de son modèle; mais il y apportait des qualités que Calonne ne posséda jamais, à savoir beaucoup de véracité, de discrétion et de clairvoyance. »

L'arrivée au contrôle général de l'ancien intendant de Lille avait été favorisée par l'abbé de Périgord; il a raconté lui-même le rôle qu'il avait joué en la circonstance. La caisse d'escompte traversait une crise difficile. Le contrôleur général d'Ormesson avait dû décréter le cours forcé de ses billets, ce qui en avait amené tout de suite la dépréciation. C'est alors que la mode féminine connut les chapeaux dits à la Caisse d'escompte, c'est-à-dire sans fond. Comme agent général, l'abbé de Périgord avait à tenir compte, dans le budget du clergé, d'un grand nombre de ces titres. A l'assemblée générale des actionnaires, il fit un rapport d'ensemble sur la question. « Je m'attachais, dit-il, à développer tous les avantages du crédit public; j'en démontrai l'importance; j'établis que tout était possible à qui possédait un grand crédit, que le crédit seul pouvait suffire à tous les besoins du commerce, des grands établissements d'exploitation, des manufactures, etc. Après avoir exposé tous les avantages du crédit, je parlais des moyens de l'obtenir et de le conserver. » Sur ces entrefaites, l'homme qui inspirait la confiance fut nommé contrôleur général; dans les premiers mois, tout lui réussit à merveille. Son succès semblait la justification des paroles de l'agent général du clergé.

Environ trente-trois ans plus tard, le prince de Bénévent traçait, à tête reposée, ce portrait du ministre dont il avait été l'ami pendant quelque temps. « M. de Calonne avait l'esprit facile et brillant, l'intelligence fine et prompte. Il parlait et écrivait bien; il était toujours clair et plein de grâce; il avait le talent d'embellir ce qu'il savait et d'écarter ce qu'il ne savait pas... Dupe de sa vanité, il croyait de

bonne foi aimer les hommes que sa vanité avait recherchés. Il était laid, grand, leste et bien fait... Ses entours ne valaient rien. Le public lui savait de l'esprit, mais ne lui croyait point de moralité. Lorsqu'il parut au contrôle général, on crut y voir arriver l'intendant adroit d'un dissipateur ruiné... Comme tous les esprits très faciles, il avait de l'étourderie et de la présomption. C'était la partie saillante de son caractère ou plutôt de sa manière d'être. »

Les femmes fréquentaient volontiers les salons de ce contrôleur général : ainsi deux parentes de l'abbé de Périgord, sa tante Marie-Élisabeth de Talleyrand comtesse Charles de Chabanne La Palisse, la baronne Louis de Talleyrand, femme de l'un de ses oncles, qui était une nièce du contrôleur général; ainsi encore la vicomtesse de Laval, la princesse de Robecq, madame d'Harvelay, que Calonne devait plus tard épouser à Londres. La présence de ces femmes élégantes était une raison de plus pour un abbé mondain de se trouver aux soirées du ministre. Plus tard, il racontait chez la duchesse de Duras que, dînant un soir chez Calonne, il y était arrivé avec une fiole que lui avait donnée Cagliostro, le charlatan à la mode, et dont l'eau merveilleuse guérissait les migraines. Justement, la princesse de Robecq, étendue sur une bergère, souffrait de violents maux de tête. Il lui applique sur le front une compresse imbibée de quelques gouttes de l'élixir. Les douleurs ne cessent pas; mais, par je ne sais quelle maladresse, il égratigne le front de la patiente. On le maudit, on veut le lapider; pour lui, il se félicite d'avoir appris à si bon compte que l'élixir de Cagliostro était inoffensif.

En 1786, l'année où le parlement de Paris rendit son arrêt dans l'affaire du collier, Talleyrand et Mirabeau entretenaient les relations les meilleures; ils s'étaient connus chez le banquier Panchaud. L'abbé de Périgord avait obtenu de Calonne qu'il envoyât Mirabeau en mission à Berlin. Celui-ci devait y diriger une enquête diplomatique, il devait aussi s'y occuper d'affaires d'argent, et les questions d'agiotage étaient parmi celles qui passionnaient le plus Talleyrand. Pendant les onze mois que dura l'absence de Mirabeau (juillet 1786-mai 1787), l'abbé de Périgord fut le correspondant de son ami. Il rece-

vait ses dépêches, les déchiffrait, les retouchait au besoin, les remettait à Calonne, qui les donnait à lire au roi et à Vergennes.

Mirabeau n'était pas sans quelque jalousie à l'égard des sentiments que Talleyrand ne lui avait pas cachés à lui-même pour sa chère Yet-Lie, Henriette-Amélie de Nehra. Il écrivait à son amie : « Il m'a souvent parlé de la passion qu'il avait affichée pour toi, et j'avoue qu'il a mis dans tout cela un manège et une perfidie qui me l'ont fait prendre en horreur. » Cependant il reconnaissait qu'il était « toujours dans la plus haute faveur », et à Calonne il parlait de l'abbé de Périgord avec les termes les plus élogieux.

« M. l'abbé de P... joint à un talent très réel et fort exercé une circonspection profonde et un secret à toute épreuve. Jamais vous ne pourrez choisir un homme plus sûr, plus pieux au culte de la reconnaissance et de l'amitié, plus curieux de bien faire, moins avide de partager la gloire des autres, plus convaincu qu'elle est et doit être tout entière à l'homme qui sait concevoir et qui ose exécuter.

» Il y a un autre avantage pour vous : son ascendant sur P... (Panchaud) réprime les défauts de celui-ci, dont on cherche à vous effrayer, et met en œuvre toutes ses grandes qualités, ses rares talents qui vous sont tous les jours plus nécessaires. Il n'est pas un autre homme qui puisse disposer comme M. l'abbé de P... de M. P... Vous pouvez, monsieur, confier à l'abbé de P... le travail délicat qu'en ce moment surtout vous ne devez pas abandonner à des commis. »

Quand Mirabeau écrivait à Talleyrand, il l'appelait : « Mon cher et très cher Maître »; la formule était bien déférente à l'égard d'un correspondant qui était son cadet de cinq ans. Une lettre, datée de Brunswick, le 14 octobre 1786, contient ces passages : « Pardon, mon cher Maître, si je déborde; mais à qui confierais-je mes anxiétés, si ce n'est à vous, mon ami, mon consolateur, mon guide, mon soutien? Vous êtes plus qu'un homme d'État pour moi, vous pour un serrement de main duquel je donnerais tous les trônes du monde! Ah! je suis beaucoup plus propre à l'amitié qu'à la politique... Je vous le demande à vous, mon très cher Maître, dont les sentiments énergiques et les hautes pensées échappent

par tant de côtés à la contagion de légèreté, d'insouciance, d'égoïsme et d'inconséquence qui s'exhale de tous les pores du pays que vous habitez. » Talleyrand répondait à l'unisson : « Adieu. J'aime bien à vous dire, mon cher Comte, que c'est pour la vie que je vous suis tendrement attaché. »

Calonne se félicitait de ses rapports avec l'abbé; il disait à Mirabeau (lettre de mars 1787) : « Je vous écrirai demain ou après-demain, et en commun avec l'aimable et excellent abbé de Périgord. » De son côté, Talleyrand exprimait sa complète adhésion à la politique de Calonne; il écrivait à Mirabeau : « Vous ne pouvez trop louer M. de Calonne. Il faut le soutenir par communes louanges pour mener à bien cette grande affaire et lui montrer surtout la gloire qu'il va acquérir. »

La grande affaire dont il est question dans cette lettre, c'est la prochaine convocation de l'assemblée des notables. Très grande affaire en effet, sorte de révolution administrative, si l'on se rappelle que, depuis l'année 1626, c'est-à-dire depuis cent soixante ans, il n'avait jamais été question d'assemblée de ce genre. Mais la détresse du Trésor était telle, malgré tous les expédients auxquels il avait eu recours depuis trois ans, que Calonne avait eu l'idée de ressusciter cette chose morte; pour lui, c'était la dernière carte à jouer. Il en avait fait adopter le projet au conseil et, tout à l'ivresse de ce succès, il était venu en informer son amie la duchesse de Luynes et Talleyrand, qui faisait alors un séjour au château de Dampierre; c'était à la fin de l'été de 1786. Cinq mois environ plus tard, au milieu de février 1787, quand l'assemblée devait s'ouvrir le 22 du même mois, Calonne avait fait appel à l'abbé de Périgord et à d'autres personnes pour mettre sur pied les mémoires et les projets de lois qui devaient être soumis aux notables. Talleyrand s'était acquitté le mieux qu'il avait pu de ce travail improvisé; avec les documents que les bureaux lui avaient communiqués, il avait rédigé en entier le mémoire et la loi sur les blés. Il avait travaillé avec M. de Saint-Genis au mémoire sur le paiement des dettes du clergé et avec M. de La Galaizière au mémoire sur les corvées.

L'assemblée s'ouvrit à Versailles le 22 février. L'abbé de

Périgord ne faisait pas partie des 137 membres qui la composaient, membres du haut clergé, grands seigneurs, premiers magistrats, riches propriétaires et autres; mais il en suivit les discussions avec un intérêt passionné. Il en comprenait toute l'importance. « Il s'agissait, dit-il, d'opposer aux résistances des parlements l'ascendant d'une opinion plus forte et plus éclairée; d'attaquer le colosse des privilèges ecclésiastiques; d'égaler le produit des contributions publiques aux besoins de l'État, en changeant tout le système d'impôt; d'établir des règles fixes et depuis longtemps désirées sur le reculement des barrières, sur les corvées, sur la liberté du commerce des grains, etc. » Presque tout de suite la situation du contrôleur général se trouva mise en péril. Cependant Talleyrand croyait encore à son succès; il le disait à son ami Choiseul-Gouffier, qui était alors ambassadeur à Constantinople, dans une longue lettre du 4 avril 1787 :

« Je t'envoie, mon ami, les discours de M. de Calonne à l'ouverture de l'assemblée des notables et les mémoires qui ont été soumis aux discussions des bureaux dans la première et seconde division... Tu trouveras dans cet envoi-ci d'excellente besogne; c'est à peu près le résultat de tout ce que les bons esprits pensent depuis quelques années. Les oppositions sont extrêmement fortes; M. de Calonne a eu le tort de ne pas rendre publiques (*sic*) ses mémoires dès le commencement de l'assemblée; le public instruit aurait contenu les notables qui ont mis leur gloire dans l'opposition et qu'il est bien difficile actuellement de tirer de cette route-là...

» Ce sont, comme de raison, les privilégiés qui mettent le plus d'activité dans toutes leurs attaques contre M. de Calonne et maintenant on a fait de l'affaire actuelle une affaire personnelle. On croit qu'en culbutant M. de Calonne, ce serait culbuter ses projets, et c'est bien vraisemblable; mais il paraît impossible que le roi ne le soutienne pas. Encore quinze jours, et il a victoire gagnée.

» Alors il sera fait par Louis XVI le plus heureux changement dans l'administration qu'il y ait eu à aucune époque. Des administrations provinciales et plus de privilèges : c'est la source de tous les biens. Il n'y a rien qui ne puisse être fait par les administrations provinciales, et il n'y a pas de

changement heureux qui puisse être fait sans elles. Mon ami, le peuple sera donc enfin compté pour quelque chose.

» Tu attendras avec bien de l'impatience les lettres que t'apporteront (*sic*) le premier courrier. Il sera décidé de tout pendant cette quinzaine. Si le roi fait tous les changements annoncés, son règne sera celui de la monarchie et le plus brillant et le plus utile.

» Je n'ai pas autre chose dans la tête. Comme tu nous manques dans ce moment-ci, toi, noble, élevé, populaire! »

Sainte-Beuve a rendu les armes à ce morceau si bien enlevé et inspiré par un esprit généreux, et il a eu pleinement raison. « C'est vif, dit-il, court, agréable, aimable, en même temps qu'on y sent un premier souffle de libéralisme sincère, un souci des intérêts populaires qui semble, en vérité, venir du cœur autant que de l'esprit. »

L'optimisme de l'abbé de Périgord reçut bien vite un démenti complet. Calonne se vit chargé de tous les péchés d'Israël, une coalition se forma contre lui, le roi ne le soutint pas. Le 30 avril, il était destitué et exilé en Lorraine, tandis que Loménie de Brienne, archevêque de Toulouse, était nommé chef du conseil des finances. L'assemblée des notables prenait fin le 25 mai. Le 16 juillet, l'abbé Sabatier de Cabre, conseiller clerc au parlement, partisan du duc d'Orléans, réclamait la convocation des États généraux. C'était l'aurore d'une ère nouvelle qui se levait sur la France.

Au moment même où le ministre ami de Talleyrand quittait les affaires, Mirabeau avait complètement changé de sentiments à l'égard de celui qu'il avait appelé son cher Maître. Le 28 avril, en chargeant le comte d'Antraigues de faire parvenir une lettre à l'abbé de Périgord, il s'exprimait sur le compte de celui-ci dans les termes les plus amers.

« Ma position, écrivait-il, assombrie par l'infâme conduite de l'abbé de Périgord, est devenue intolérable. Je vous envoie, sous cachet volant, la lettre que je lui écris; jugez-la et envoyez-la lui. Je répète, envoyez-la lui; car j'aime à penser que cet homme vous est inconnu, et je suis bien sûr, au moins, qu'il devrait l'être à tout homme de votre trempe. Mais l'histoire de mes malheurs m'a jeté entre ses mains, et il me faut encore user de ménagement avec cet homme vil, avide, bas et intri-

gant; c'est de la boue et de l'argent qu'il lui faut! Pour de l'argent, il a vendu son honneur et son ami. Pour de l'argent, il vendrait son âme, et il aurait raison; car il troquerait son fumier contre de l'or. Adieu, cher comte... Paris, rue Sainte-Anne, hôtel de Gênes, 28 avril 1787. »

D'où vient cette grande colère? Mirabeau se sert d'une expression qui fait déjà penser à l'injure ordurière que Napoléon jettera un jour à la face du prince de Bénévent. Peut-être en voulait-il à l'abbé de Périgord de n'avoir pas empêché que sa *Dénonciation de l'agiotage* lui ait valu une nouvelle lettre de cachet. Peut-être sa jalousie avait-elle été éveillée de nouveau au sujet de madame de Nehra. Mais les violences de Mirabeau ne duraient point; malgré tout, il se sentait un faible pour cet abbé corrompu et agioteur, en qui il reconnaissait un peu sa propre nature, avec en plus je ne sais quelle séduction dans le cynisme; Talleyrand passait alors pour être l'amant de la baronne D..., qui habitait au Luxembourg. Au mois d'août 1788, Mirabeau écrivait à sa chère Yet-Lie : « On a tiré quatre exemplaires sur vélin de mon ouvrage (*la Monarchie prussienne*) pour ce que j'ai de plus cher au monde, vous, l'abbé de Périgord, le duc de Lauzun et Panchaud. »

Ami de Lauzun, familier de madame de Montesson, l'abbé de Périgord faisait partie de la société du duc d'Orléans; il était devenu de bonne heure un habitué des fêtes du Palais-Royal. Rien d'étonnant, avec l'incrédulité ou l'indifférence qui était au fond de sa nature morale, qu'il partageât les idées et les pratiques de ses hôtes. Suivant sa propre expression, le duc de Chartres (Philippe-Égalité) avait eu, en 1771, « la gloire d'être élu grand-maître des francs-maçons ». C'était une gloire et une grande situation aussi; car, devenu « souverain grand maître de tous les conseils, chapitres et loges du grand globe de France », S. A. S. Louis-Philippe-Joseph d'Orléans, qui avait alors vingt-quatre ans, avait le pouvoir de « concentrer sous une seule autorité toutes les opérations maçonniques ». On devine à quoi ce pouvoir occulte et tout-puissant pourra arriver dans la préparation et la réalisation de l'idée révolutionnaire.

La maçonnerie, dans cette seconde moitié du XVIIIe siècle,

était chez nos pères en pleine prospérité. Des bulles pontificales avaient été en vain fulminées contre elle; en vain, la Sorbonne aussi, qui n'avait pas toujours été d'accord avec Rome, avait déclaré qu'on ne pouvait pas faire adhésion aux loges. Pour les contemporains de Voltaire et de l'*Encyclopédie*, c'étaient des paroles vaines. L'opinion, qui était pour la maçonnerie, lui recrutait des membres un peu dans toutes les classes sociales, clergé, noblesse, magistrature, finance, haute bourgeoisie. L'engouement devint tel qu'on dut instituer pour les femmes des loges d'adoption. La duchesse de Chartres, fille du duc de Penthièvre, se fait affilier en 1773; la duchesse de Bourbon, sœur de son mari, est proclamée, en 1776, grande-maîtresse des loges d'adoption; son autre belle-sœur; la princesse de Lamballe est nommée, en 1781, grande-maîtresse de toutes les loges écossaises régulières de France.

L'abbé de Périgord fut franc-maçon comme tous les gens à la mode. Il était le premier surveillant d'une loge qu'il avait établie à Paris en 1786 de concert avec le duc d'Orléans, et d'où devait sortir, quand l'Assemblée nationale se transféra à Paris, le club des Jacobins première manière. Lors de sa mission en Prusse, Mirabeau, qui fréquentait déjà les loges maçonniques, avait été initié à Brunswick aux mystères de l'illuminisme bavarois; de retour en France, il introduisit les nouveaux systèmes dans la loge des Philalèthes, où son premier collègue en initiation fut son ami de Périgord. Le nom de celui-ci figure encore dans la loge des Amis réunis, qui avait pris depuis 1788 une grande extension et qui allait former le groupe maçonnique le plus important de Paris. Dans la Société des Trente, on trouve le nom de Talleyrand avec les noms de Le Pelletier de Saint-Fargeau, La Rochefoucauld, d'Aiguillon, Condorcet, Sieyès, La Fayette, du Port, Target, Roederer, Dupont de Nemours. Ses membres se recrutaient dans deux des plus illustres loges du Grand Orient, la loge des Neuf Sœurs, fréquentée par les philosophes, et la loge de la rue du Coq-Héron, fréquentée par les grands seigneurs. Pourquoi ce nom des Trente? On a supposé, non sans vraisemblance, que pour faire partie de la Société des Trente, il fallait être parvenu au grade de Chevalier Kaddoch

ou de Trentième. Les Trente auraient formé comme une société civile continuant dans le siècle l'action commencée dans le temple. Quoi qu'il en soit, aucun doute n'est possible sur l'initiation maçonnique de l'abbé de Périgord; on peut même supposer qu'il était, à la veille de la Révolution, un haut dignitaire de la franc-maçonnerie.

Amphitryon des matinées de Bellechasse, bibliophile à l'esprit très large, familier des salons à la mode, ami intime d'une femme mariée, père d'un enfant adultérin, collaborateur de Calonne et de Mirabeau dans leurs combinaisons politiques et financières, agioteur, franc-maçon : voilà bien des rôles pour l'abbé de Périgord, arrivé à trente-quatre ans. On voit mal celui qui le destinait à recevoir la consécration épiscopale : aucun, certes; mais il était prêtre, — la condition était nécessaire et suffisante, — ses fonctions d'agent général du clergé avaient attiré l'attention sur lui et il portait un grand nom.

G^l. LACOUR-GAYET,
de l'Académie des Sciences morales et politiques.

OÙ VA LA RUSSIE?

Ceux qui avaient assisté à la Conférence Internationale de Gênes, convoquée en 1922 pour entraîner la Russie dans l'orbite de l'Europe, n'ont sans doute pas oublié l'accueil flatteur, presque déférent, fait par les puissances à la délégation soviétique : la réserve française ne semblait destinée qu'à en rehausser l'éclat.

Aujourd'hui, au bout de cinq ans, les protagonistes mêmes de cette réunion mémorable, après avoir largement pratiqué la politique de rapprochement, voire d'abdication, semblent vouloir reconnaître la vanité de leurs efforts, et un état de guerre latent s'institue peu à peu entre l'Union des Soviets et le reste du monde.

Que s'est-il donc passé dans l'intervalle?

De part et d'autre, on n'a vécu que d'illusions et de déceptions. Pour les Russes, ces déceptions ont été particulièrement cruelles.

Il est de bon ton de proclamer que la diplomatie soviétique, dirigée par un homme qui reste immuablement à son poste, remporte des succès partout, que le gouvernement de Moscou, seul parmi tous les autres, « sait ce qu'il veut », et que sa politique extérieure est féconde et adroite entre toutes.

Nous nous permettons de ne point partager cette opinion.

Certes, la diplomatie européenne de l'après-guerre ne se distingue ni par la profondeur de vues, ni par la perspicacité. Mais son passif n'est pas aussi lourd d'erreurs et d'illusions multiples répétées et, disons le mot, enfantines, que celui de la diplomatie soviétique.

Une idée initiale présidait, on le sait, à l'avènement du gouvernement bolchéviste et continue à le guider à travers tous les dédales, — l'idée que, tôt ou tard, l'Occident doit s'écrouler sous la poussée d'une révolution sociale.

La « trêve » imaginée par Lénine devait, par une série de rajustements ingénieux aux conditions internationales, permettre à la Russie des Soviets — oasis au milieu du désert capitaliste — d'attendre patiemment l'heure de la catastrophe, tout en se consolidant à l'intérieur : le gouvernement de Moscou offrait au monde un pacte tacite de non-intervention, pacte d'autant plus avantageux que rien n'empêchait un organisme ayant les apparences d'une autonomie parfaite, l'Internationale Communiste, de poursuivre son activité destructrice.

Ardemment Moscou épie depuis lors la face du monde occidental pour y déceler les indices de crise, les indices d'une catastrophe prochaine. La moindre difficulté surgissant à l'horizon nourrit sa foi.

Il serait presque fastidieux d'énumérer les illusions que les bolcheviks avaient entretenues parmi leurs troupes depuis 1917.

Dix fois, vingt fois, l'histoire de l'après-guerre créait, d'après ces illuminés, des situations révolutionnaires, des « occasions uniques ».

D'abord, ils professent que les puissances belligérantes ne parviendront jamais à effectuer la démobilisation sans provoquer des émeutes et des troubles irrémédiables; ils sont tout pénétrés encore du spectacle de la démobilisation russe qui avait un caractère, si j'ose dire, sismique.

Puis ils croient que le monde va succomber sous le poids de la crise économique de 1920-21.

Ensuite, ils prétendent que la guerre a épuisé à tel point les nations européennes que l'appauvrissement général ne peut que s'accentuer et fera éclater des conflits sans issue entre le Capital et le Travail.

La restauration monétaire des pays affligés par l'inflation leur semble impossible : ils misent sur la ruine financière de l'Occident.

Pour eux, le problème des réparations, insoluble, fera

sombrer dans la même tourmente créanciers et débiteurs : que de joie, à Moscou, à l'annonce de l'occupation de la Ruhr!

Survient le plan Dawes! aussitôt, les bolcheviks font des calculs pour démontrer la précarité de ce règlement, et mettent en lumière ses conséquences sociales « inéluctables », « catastrophiques ».

Et que d'espoirs forgés par l'avènement du gouvernement des Trade-Unions en Angleterre, par celui du cartel en France, par l'insurrection des Riffains au Maroc, par les événements de Syrie, par la grève des mineurs — et nous en passons.

A chacune de ces espérances, à chacune de ces « situations révolutionnaires » correspondait une phase nouvelle dans l'activité du gouvernement des Soviets et de l'Internationale communiste.

Et chaque fois, il fallait avouer l'échec, proclamer la « stabilisation temporaire du capitalisme », puis porter les regards vers une nouvelle crise en gestation ou en perspective.

Aujourd'hui, la foi dans l'imminence de la catastrophe mondiale vacille de nouveau sans que pour cela la propagande à l'étranger s'atténue de manière sensible. Karl Marx n'enseignait-il pas que l'heure du socialisme aura sonné, lorsque le capitalisme, lorsque le régime de la propriété individuelle ne sera plus à même d'assurer le progrès de la société? Or, à l'Académie Communiste de Moscou, où les discussions n'ont pas un caractère purement théorique, on constate que l'Europe est en train d'accomplir des progrès techniques nouveaux et considérables, progrès qui sont destinés à révolutionner une fois de plus l'industrie et à augmenter le bien-être matériel : la transformation du coke permettant le transport du gaz à longue distance, la liquéfaction de la houille, les nouvelles découvertes en matière chimique, sans parler de la rationalisation, troublent les esprits bolchevistes. Les plus sincères d'entre eux se demandent avec angoisse s'il est vrai que la bourgeoisie et le capitalisme ont failli à leur mission historique. Le déclin de l'Occident? N'est-ce pas plutôt avec le renouveau de l'Occident qu'il va falloir bientôt compter, renouveau qui s'opère sans que le communisme ou le socialisme y soient pour quelque chose?

L'Union des Soviets a-t-elle, au moins, tiré de l'étranger

le profit qu'elle escomptait? Naïfs et ignares, les disciples de Lénine s'imaginaient, après la Conférence de Gênes, que les puissances européennes leur offriraient des capitaux pour consolider le régime communiste. Ils ont tout simplement oublié que les capitaux disponibles ont de multiples occasions d'effectuer, à travers le monde, des placements offrant plus de rendement et plus de sécurité que n'en offre la Russie contemporaine.

Ainsi cette trêve, cette fameuse trêve n'apparaît plus que comme une longue duperie.

Mais les puissances occidentales qui ont essayé, coûte que coûte, d'entrer en relations avec l'U. R. S. S. ne dissimulent pas non plus leur déception.

Les concessions industrielles dont on a fait miroiter les avantages? Elles ont fait long feu. Un des chefs de la délégation soviétique à la Conférence de Gênes, M. Joffé, se demandait gravement l'autre jour, dans les *Izvestia*, si les concessions accordées à des étrangers sont compatibles avec le régime de la propriété collective, si elles sont possibles. Il semble en douter : on comprend que l'échec de la concession allemande (Mologa) ne soit pas de nature à soulever des enthousiasmes de part ni d'autre.

Sans doute, l'étranger, en se réconciliant avec la Russie des Soviets, était moins attiré par les concessions éventuelles que par la réouverture d'un immense marché : des traités de commerce nombreux conclus entre la Russie et les principales puissances occidentales devaient permettre un vaste mouvement d'échanges.

Or, les exportations soviétiques, monopolisées entre les mains de l'État, ont porté pendant la dernière année fiscale (1925-26) sur 464 millions de roubles. Que signifie ce chiffre? Avant la guerre, les exportations russes se chiffraient par 1 milliard 1/2 de roubles. Dans les années 1890, elles atteignaient 655 millions et dans les années 1880 environ 590 millions. Ainsi la Russie a rétrogradé de plus d'un demi-siècle dans le domaine du commerce international. Pays agricole par excellence, son apport dans les importations européennes de céréales constituait 29,3 p. 100 avant la guerre; aujourd'hui, il n'est que de 8,7 p. 100.

Peut-on espérer mieux?

Hélas, la Russie ne produit plus à bon marché : le niveau moyen de ses prix intérieurs dépasse de 25 p. 100 celui du marché international. Lorsque certains produits se présentent dans des conditions de prix avantageuses, comme les céréales par exemple, les frais qu'occasionne l'appareil bureaucratique de l'État sont tellement élevés qu'elle exporte à perte! Ainsi il avait été possible à l'État de gagner sur l'exportation des céréales 4 p. 100 en 1923-1924 et 4 p. 100 également en 1924-1925, mais en 1925-1926, cette exportation a donné une perte de 9 p. 100 qui, d'emblée, a absorbé les bénéfices des deux années précédentes.

Du coup, se dissipe le mirage d'une Russie absorbant le trop-plein de la production européenne.

Acheter plus qu'elle ne peut vendre? Il ne faut pas y songer. Car couvrir les achats avec des roubles, c'est compromettre aussitôt le système monétaire qui ne peut subsister qu'en vase clos : la nouvelle monnaie russe, même isolée du monde extérieur, a perdu déjà la moitié de son pouvoir d'achat; elle se déprécie lentement, mais sûrement. Aussi les autorités sont-elles obligées de n'acheter au dehors qu'au compte-gouttes, d'accorder des licences d'importation au fur et à mesure des entrées, de doser les achats d'après les résultats mensuels des exportations; bref, de pratiquer une sorte de troc.

La Russie végète, son régime le veut.

Quoi de surprenant, dès lors, que les puissances étrangères se ravisent et procèdent à une revision générale de leurs idées sur les relations avec les Soviets?

Cette revision semble devoir se précipiter à la suite des événements de Chine.

Quel dessein poursuivent les bolcheviks en Chine? Cherchent-ils, comme on le dit généralement, à former un bloc russo-asiatique pour peser d'un nombre formidable sur le destin de l'Europe? Les Russes, qui jadis résorbaient les hordes mongoles, pour le plus grand bien de la civilisation occidentale, deviendraient-ils les fourriers du péril jaune?

Croire à cela ce serait mal connaître et les Russes et la Russie. Les intentions des bolcheviks sont moins ambi-

tieuses, moins grandioses, mais en revanche plus précises.

S'étant heurtés à une Europe plus solide, mieux cuirassée qu'ils ne le supposaient, ils veulent atteindre cette même Europe par voie détournée : fermer aux puissances le marché immense qu'est la Chine, n'est-ce pas compromettre la « stabilisation temporaire » du capitalisme, n'est-ce pas briser l'essor des pays qui se relèvent avec tant de difficultés des ravages produits par la guerre?

La révolution chinoise, que les bolcheviks soutiennent de toutes leurs forces morales et matérielles, ne les intéresse que dans la mesure où elle permet d'escompter ce résultat. C'est pourquoi un Staline, homme d'État plus que propagandiste, désavoue un Radek, agitateur, qui voudrait introduire en Chine le système des Soviets à l'instar de la Russie. Probablement les bolcheviks se résigneraient même à être chassés de la Chine, pourvu que le mouvement nationaliste aboutît à un boycottage général du commerce européen [1].

Qu'ils jouent ainsi un jeu dangereux pour leur propre sécurité, certains bolcheviks semblent le comprendre parfaitement.

« Le monde européen, disait en substance Radek, lors d'un des récents débats à l'Académie Communiste de Moscou, ne saurait tolérer la fermeture simultanée du marché russe et du marché chinois, sans réagir à la longue. Et, bien entendu, il lui sera plus facile d'opposer un front unique à la Russie qu'à la Chine. En frappant la Russie, au surplus, il atteindrait par ricochet la Chine. Donc, les dangers d'une intervention se précisent. Intervention armée ou encerclement économique, une sorte de réédition du blocus? L'avenir en décidera. »

Le gouvernement des Soviets ne méconnaît donc pas la gravité de la situation. Il l'appréhende, il en a peur. Et pourtant, au lieu de s'appliquer à chasser les nuages, il s'évertue à les amonceler. Car sa politique extérieure est fonction de sa politique intérieure. Il ne saurait modifier celle-là sans réformer celle-ci.

1. Nous ne considérons ici la politique extérieure russe que dans ses rapports avec la Chine. Là seulement en effet les dirigeants bolcheviks combattent les puissances européennes parce qu'elles sont des puissances capitalistes. En Afghanistan, en Perse, au Thibet, le gouvernement des soviets a repris, par des moyens nouveaux, la politique traditionnelle de l'empire russe, c'est-à-dire une politique de pénétration, pour ne pas dire d'annexion.

Mais est-il assez puissant pour accomplir cette réforme? Peut-il « évoluer » au delà de certaines limites bien étroites, tracées d'avance, sans compromettre sa propre existence? En un mot, a-t-il le choix? A peine, hélas! Et c'est là sa tragédie, en même temps que la tragédie de la Russie.

***

On croit généralement chez nous que l'obstacle à toute évolution du régime russe est d'ordre constitutionnel : ce sont les « Soviets » que l'on incrimine.

Pourtant le système des Soviets, c'est-à-dire des Conseils, tant qu'il ne s'applique qu'à la vie politique, n'a rien de particulièrement nocif en soi. Certes, il est censitaire, voire réactionnaire. Cette pyramide des Soviets, dont la base est fournie par les Conseils municipaux villageois, qui se rétrécit peu à peu en passant par une série des Conseils urbains, provinciaux, régionaux et qui au sommet est couronnée par un Comité exécutif, sorte de Parlement dont le gouvernement des Commissaires du Peuple est l'émanation, — cette pyramide réalise les élections à plusieurs degrés, avec tout ce que pareilles élections comportent de restrictif.

L'édifier, est-ce détourner injustement le peuple russe du système politique des Occidentaux ou bien, au contraire, est-ce se conformer aux coutumes foncières de ce peuple? On peut discuter à perte de vue là-dessus.

Pour ma part, je ne vois rien qui obligerait la Russie à imiter servilement notre système politique.

Le vrai mal est que la pyramide des Soviets s'emboîte dans une autre pyramide édifiée par le parti communiste. A chaque échelon des Soviets correspond un organisme de parti communiste, qui permet de surveiller et de contrôler l'activité des Soviets. Au sommet de cette autre pyramide se trouve un bureau politique, le *Politbureau*, lequel exerce la dictature effective à la fois sur le gouvernement et sur les Soviets.

Que cette pyramide s'effrite ou s'écroule, rien n'empêcherait celle des Soviets de rester debout.

Bien entendu, le parti communiste a eu le soin de former

les forces policières pour étayer sa construction savante : et l'U. R. S. S. dispose de l'appareil policier le plus formidable qu'on ait jamais vu : la police est partout, dans la vie publique comme dans la vie privée.

Par ailleurs, les bolcheviks ont trouvé un autre moyen, moins brutal, d'assurer le contrôle de l'activité des Soviets.

Se souciant fort peu des termes de la Constitution, ils rédigent, lors de chaque renouvellement des Conseils, le règlement électoral qui convient le mieux aux conditions psychologiques du moment.

S'agit-il d'ouvrir la soupape, de contenter la masse des paysans ou des citadins dont les aspirations demandent à tout prix à se faire jour? On « élargit » le mode de scrutin, en réduisant au strict minimum le nombre des électeurs passifs, de sorte que, parfois, l'immense majorité des citoyens valides se trouvent électeurs et éligibles, quelle que soit leur situation sociale.

S'avise-t-on, au contraire, qu'il serait plus prudent d'apaiser les inquiétudes des « purs », de donner des gages au prolétariat et de refouler les paysans qui montrent des velléités d'indépendance? Un nouveau règlement surgit; des catégories entières de citoyens se voient privées du droit de vote et le nombre des délégués communistes aux Soviets s'accroît sensiblement. Il suffit de comparer le règlement très libéral des élections de 1925-26 et celui, très sévère, de 1927, pour comprendre quelle arme redoutable s'est forgée ainsi le parti communiste.

C'est l'aspect politique du problème. L'aspect économique est non moins important. Par le truchement des Soviets le parti communiste a institué un régime économique qui correspond parfaitement à sa doctrine.

Partout où cela était possible, il a aboli la propriété privée au profit de la propriété collective.

La grande industrie russe ne connaît plus d'autre patron que l'État représentant la collectivité. Au début de la révolution, les ouvriers ont bien tenté de réaliser la formule de la « mine aux mineurs », « le chemin de fer aux cheminots », etc. Mais Lénine eut vite fait de se rendre maître d'une tendance que la doctrine marxiste a toujours considérée comme anar-

chiste: c'est, dans ce domaine, la substitution intégrale de la propriété collective à la propriété privée. Les organismes chargés de l'exploitation de grandes usines métallurgiques, chimiques, des fabriques textiles, des mines etc., sont tenus de verser la totalité des bénéfices réalisés — quand il y en a — dans la caisse du Trésor, après des prélèvements uniformes fixés par la loi (amortissements, fonds de prévoyance pour le personnel, etc.). Lorsque l'exploitation, déficitaire, mal gérée, mange son capital, voire ses réserves, elle ne fait pas faillite comme dans le régime capitaliste : l'État lui vient en aide, la collectivité soutient de ses deniers la mauvaise affaire, du moment qu'elle est d'utilité publique et fait vivre des ouvriers.

Les banques? Qu'il s'agisse de l'institut d'émission ou des quatre grands établissements de crédit, elles aussi sont soustraites au régime de la propriété capitaliste. Quels sont leurs actionnaires sinon le même État représenté principalement par les industries nationalisées et par l'Administration?

Certes, l'État soviétique n'est pas maître de la propriété paysanne. Peut-être parce que les manuels marxistes n'ont pas indiqué le moyen infaillible d'y parvenir. Bien que le sol soit nationalisé par des décrets et que l'usufruit seul soit autorisé, les vingt-quatre millions d'exploitations agricoles russes se trouvent pratiquement sous le régime de la propriété individuelle : les bolcheviks n'ont pas renoncé à modifier cet état de choses — une nouvelle loi vient précisément d'être promulguée en vue de favoriser la formation des exploitations agricoles communistes — mais l'expérience montre que les paysans ne s'y prêtent guère.

Dans le domaine des échanges le situation est plus compliquée.

En ce qui concerne le commerce extérieur, le monopole de l'État élimine totalement l'ingérence du capitalisme privé; dans le commerce intérieur, au contraire, surtout dans le commerce de détail, le capitalisme se donne libre carrière, malgré le contrôle le plus souvent inopérant des autorités et en dépit de la coexistence des comptoirs de vente des grandes usines nationalisées et des coopératives communistes.

Telle est, sommairement tracée, la structure économique de la Russie nouvelle.

Certes tout n'y est pas aussi tranché. Nous passons sous silence des formes intermédiaires : par exemple les petites entreprises industrielles qui sont entre les mains des artisans et qui, à l'époque où les grandes industries se débattaient avec des difficultés inouïes, ont préservé la Russie d'un appauvrissement irrémédiable.

En réalité, Lénine pouvait dire avec raison : « La Russie actuelle connaît tous les régimes, depuis le régime patriarcal jusqu'au régime collectiviste, parce que, dans la pratique, une révolution sociale ne s'opère pas d'emblée partout et que des transitions sont inévitables. »

Cependant l'observateur y distingue, *grosso modo*, deux secteurs, et cela dans tous les domaines : *secteur socialiste* (entreprises nationalisées, banques, commerce extérieur, transports, etc.), *secteur capitaliste* (exploitation agricole, commerce de détail, etc.).

Il s'accordent tant bien que mal; tantôt l'un étaie l'autre, si paradoxal que cela puisse paraître, tantôt l'un fait craquer l'autre. C'est en somme le fruit d'un empirisme total; car les bolcheviks ont eu beau professer leur attachement à la doctrine, il a bien fallu procéder à tâtons : tout était ici *terra incognita*.

Numériquement, le secteur capitaliste l'emporte, pour cette simple raison que la Russie est un pays agricole par excellence. Voici comment se répartit aujourd'hui le revenu national :

Secteur socialiste : 35,6 p. 100.

Secteur capitaliste : 64,4 p. 100.

Mais le secteur socialiste englobe la ville : il a à sa disposition la force policière de l'État et il fait sentir sa puissance partout.

Les néo-bourgeois, même quand ils s'enrichissent, — et le commerce de détail enrichit beaucoup en Russie, — n'osent pas montrer leur opulence.

Un observateur particulièrement sagace nous disait l'autre jour, en revenant de Russie, — il venait de parcourir le pays dans tous les sens — : « C'est le seul pays au monde où il

n'existe pas une seule automobile particulière. Pourtant tout le monde aspire à en posséder une. La propriété individuelle s'y cache parce qu'elle a peur ».

Elle a peur, car elle sait que les bolcheviks sont prêts à sévir dès que l'occasion s'en présente, qu'ils ne renoncent pas à la lutte, que la Russie est en pleine révolution sociale et que le dénouement n'est peut-être pas proche.

***

Or, l'expérience communiste permet de dégager plusieurs constatations d'une haute portée.

D'abord, il apparaît que la transformation du régime de la propriété n'améliore point la conscience professionnelle du personnel exécutant.

Le fait de ne plus travailler pour un « patron », de ne plus « enrichir un individu ou des actionnaires », n'a nullement exercé l'effet attendu par la doctrine. Au contraire, le travail est démoralisé à tous ses échelons. Le culte, l'amour du travail? C'est, à part quelques exceptions, le relâchement général, le mépris des devoirs vis-à-vis de la société et de l'État. En vain, les chefs bolchevistes font appel à la conscience professionnelle, en vain certains ouvriers, hissés au rang de directeurs, donnent l'exemple de l'abnégation totale : le rendement individuel est bas et toujours inférieur à la rémunération, la qualité des produits fabriqués détestable, les absences volontaires se multiplient, les techniciens, les contremaîtres, les médecins d'usines sont maltraités[1].

Deuxième constation : l'avènement de la propriété collective n'atténue nullement cette « anarchie » dans la production qui serait l'apanage du régime capitaliste, livré aux concurrents sans vergogne. Au contraire, les bolcheviks ont beau organiser des « trusts d'État », faire exécuter par ceux-ci des programmes de production, soumettre toute l'industrie à un contrôle rigoureux, obsédant et impitoyable, le déséquilibre est la règle de l'économie soviétique. Le moindre

1. On trouvera des détails sur ces divers points dans le mémoire publié en janvier 1927 par la Société d'études et d'informations économiques : *La Révolution russe au carrefour : le duel Trotzki-Staline.*

cartel sous le régime capitaliste apporte plus d'ordre, agit avec plus d'efficacité que tout l'ensemble des organismes destinés à coordonner l'activité des industries nationalisées.

Troisième constatation : la substitution de la propriété collective à la propriété individuelle n'assure point la formation des richesses nouvelles. Jusqu'à présent l'effort des communistes était tendu vers l'utilisation intégrale de l'outillage qu'ils ont hérité du régime capitaliste. Ils y sont parvenus finalement, en négligeant d'ailleurs l'amortissement. Mais ils s'avèrent impuissants devant le problème de la création d'un nouveau capital, d'un « capital socialiste ». Cette impuissance provient du fait que l'épargne, sous le nouveau régime, ne se forme point ou se forme très lentement. La consommation prime la production, contrairement à la pensée socialiste.

Quatrième constatation : en dépit de la disparition du facteur « gain », les industries nationalisées ne parviennent pas à fournir au consommateur des produits à des prix abordables. Au contraire, le régime de la propriété collective crée la vie chère. Incapables de comprimer les prix de revient — tout s'y oppose : les exigences des ouvriers qui, se considérant comme dictateurs, obtiennent des salaires disproportionnés au rendement fourni; les frais généraux prodigieux inhérents au fonctionnarisme de l'industrie nationalisée, etc. — les trusts d'État se trouvent placés devant le dilemme suivant : ou accuser un déficit chronique et progressif qui finirait par faire sauter les caisses du Trésor, ou bien majorer systématiquement les prix de vente des produits fabriqués.

Par nécessité, ils ont pris le parti de rançonner la population, notamment les paysans, c'est-à-dire le secteur adverse, non socialiste. Et les dirigeants bolchevistes depuis des années tentent de résoudre la quadrature du cercle qui est, sous ce régime, le problème des prix.

En définitive, pour la première fois que la doctrine communiste se trouve appliquée, il est indéniable qu'elle conduit à la négation de son idéal : le régime de la propriété collective n'apporte ni plus de bien-être, ni plus de justice sociale. Il appauvrit, matériellement et moralement.

Tout dernièrement, un statisticien officiel de Moscou n'établissait-il pas que, dans les familles ouvrières russes,

l'on compte un lit par trois personnes et deux matelas par cinq personnes[1]? Ce petit trait en dit long à la fois sur la misère d'une classe qui, prétend-on, exerce la dictature, et sur le degré des privations de tout un peuple.

La Russie va-t-elle continuer à végéter de la sorte?

Voilà dix ans qu'elle a commencé la plus formidable des révolutions politiques et sociales. Mais dix ans, est-ce donc beaucoup pour un peuple de quelque 143 millions d'individus, appartenant à une multitude de races, placé littéralement à cheval sur l'Europe et l'Asie et qui cherche fébrilement un nouvel équilibre? Faut-il s'étonner qu'il n'ait pas encore modelé son nouveau visage? Tout au plus, parvient-on à lui découvrir des traits grossiers qui, un jour lointain, prendront leur forme définitive et nuancée.

Aussi, l'observateur consciencieux, qu'il soit sociologue ou économiste, se gardera bien de se livrer au jeu décevant des pronostics. Il doit se contenter de fixer les étapes de la révolution, en raisonnant sur le passé immédiat, et, pour tout ce qui est le futur, son rôle est de dégager les tendances qui se font jour, sans vouloir leur assigner une valeur immuable.

A l'heure présente, où s'achemine l'immense masse russe? Va-t-elle vers la réalisation intégrale de l'idéal socialiste ou s'oriente-t-elle résolument vers quelque néo-capitalisme, imprévu et imprévisible? De l'élément socialiste ou de l'élément capitaliste, lequel l'emportera en définitive?

Nombreux sont parmi les dirigeants bolchevistes ceux qui se rendent compte du fiasco de leur système : que l'on se reporte aux derniers discours, mélancoliques et angoissés, de feu Dzerjinski, grand organisateur de l'économie soviétique et chef de la Tchéka.

Mais arrive-t-il souvent dans l'Histoire qu'une minorité, après avoir réussi à s'emparer du pouvoir, se résigne à l'abandonner de bon gré, le jour où elle s'aperçoit que la réalité s'oppose à l'accomplissement de son dessein initial, de ses promesses, et qu'elle livre loyalement sa tête aux successeurs présumés?

Par surcroît, qui oserait, à l'heure présente, dénationaliser les industries-clefs ou jeter bas le monopole du commerce

1. *Revue Économique* de Moscou, mars 1927, p. 104.

extérieur? Lénine lui-même n'eût pas réussi à se faire obéir, sans déchaîner une nouvelle révolution. Car les ouvriers interpréteraient une pareille mesure comme la pire des trahisons et se rangeraient aussitôt derrière les « enragés ».

Déjà la minorité bolcheviste (la fameuse opposition) ne dit-elle pas que le gouvernement trompe les ouvriers, qu'il les exploite honteusement, que les salaires sont trop bas et les conditions d'hygiène pitoyables et que, somme toute, l'étiquette socialiste est apposée à tort sur les portes d'usines?

Cette campagne de dénigrement est souvent efficace. Il faut donc affirmer le caractère socialiste de l'industrie. Les bolchevistes doivent donc chercher à perfectionner les modes de gestion — pour la millième fois — à emprunter au capitalisme toutes les méthodes d'exploitation compatibles avec le maintien du régime de la propriété collective, mais au régime même, il ne peuvent, ni ne veulent toucher.

Peut-être dans quelque temps une nouvelle génération ouvrière, moins endoctrinée, aspirant à plus de bien-être, surgira-t-elle avec une mentalité propice à des transformations essentielles. C'est d'autant plus probable que les effectifs ouvriers ne sont pas stables en Russie. Le prolétariat industriel fixé dans les faubourgs et exerçant le métier de père en fils y constitue une couche bien mince. Constamment, la main-d'œuvre fraîchement débarquée des campagnes le renouvelle, tandis que les ouvriers ayant fait un stage à la ville retournent à la campagne soit pour y diriger une exploitation agricole, soit pour s'y fixer comme artisans, sans parler de ceux qui s'installent comme petits commerçants.

Si une brusque dénationalisation est peu probable, on conçoit par contre que la révolution russe pourrait entrer dans une phase nouvelle où les grands trusts d'État seraient transformés en quelques Régies intéressées, dirigées peut-être par certains chefs actuels d'industries, devenus des néo-capitalistes.

La crise financière qui sévit par intermittence, mais qui ronge continuellement le régime pourrait accélérer cette évolution, à condition toutefois que la minorité au pouvoir ne préfère pas la résistance... et la chute.

En attendant, le « secteur socialiste » de l'économie russe végétera, tant bien que mal : on fera de grands discours sur

la nécessité d'industrialiser la Russie, sur les vertus de l'amortissement, sur la rationalisation, la cartellisation et autres bonnes choses, tandis que le déséquilibre entre la ville et la campagne s'accentuera de plus en plus.

Pourtant la poussée du moujik se fait sentir lourdement. Favorisé par deux bonnes récoltes successives, mais dépourvu d'outillage, il prend conscience de sa force. La révolution a « délivré » la terre, et le moujik ne se désintéresse plus de la vie politique.

Au début, il boudait les soviets villageois et cantonaux; il les haïssait même, car les autorités, au mépris de la loi, faussaient les élections en désignant impérieusement les délégués, tous communistes de bon aloi. Aujourd'hui, il comprend quel parti il lui est possible de tirer de ses organes municipaux; il y règle une foule de questions vitales pour la communauté; il y trouve parfois aide et protection contre l'arbitraire des autorités, de l'administration, de la Tchéka. Le gouvernement se garde bien de répartir les sièges à son gré : il ne peut plus intervenir qu'en modifiant adroitement les règlements et en dosant la composition des comités électoraux.

Que demande finalement cette masse de paysans, sinon que la ville lui livre des produits manufacturés et des outils à bon compte? Or, l'industrie nationalisée n'en est pas capable.

Nous voici donc parvenus au terme de cette rapide esquisse.

Il en résulte que l'existence du « secteur socialiste » condamne la Russie à la médiocrité et à l'égalité dans la misère.

Entravés, de son fait, les échanges avec l'étranger; entravés également les échanges, à l'intérieur, de la ville avec la campagne. Dans le domaine extérieur, comme dans le domaine intérieur, la transformation, même partielle, de cet élément socialiste, suffirait pour rétablir un nouvel équilibre que tous désirent ardemment.

Si le gouvernement des Soviets ne s'y résigne pas — et l'échec de son aventure en Chine, très vraisemblable, y contribuerait puissamment — l'état de guerre latent entre la ville et la campagne, entre la Russie et l'Occident, persistera et l'ancien empire slave continuera à s'appauvrir, renonçant à jamais au rôle qui fut le sien dans la civilisation.

MAX HOSCHILLER

ROUTE DES INDES[1]

X

Miss Quested, Aziz et le guide poursuivirent leur excursion quelque peu ennuyeuse. Ils ne parlaient pas beaucoup, car le soleil était haut maintenant. L'air donnait la sensation d'un bain chaud où se déverse sans cesse de l'eau plus chaude; la température montait, montait; les gros rocs disaient : « Nous sommes vivants », cependant que les petites pierres répondaient : « Nous sommes presque vivantes ». Dans les fissures gisaient les cendres de petites plantes. Ils avaient eu l'intention de grimper jusqu'au rocher oscillant du sommet, mais il était trop loin et ils se contentèrent du groupe principal de grottes. En chemin ils rencontrèrent plusieurs grottes isolées que le guide leur persuada de visiter, mais il n'y avait rien à voir : ils frottaient une allumette, regardaient la réflexion de la flamme sur le mur poli, essayaient l'écho et sortaient. Aziz était « à peu près sûr qu'ils allaient tomber bientôt sur quelque vieille sculpture », mais voulait seulement dire par là qu'il désirait en rencontrer. Ses plus profondes pensées se concentraient sur le déjeuner. Il avait cru voir des symptômes de désorganisation au moment de quitter le campement. Il parcourut en esprit le menu : un déjeuner anglais, « porridge » et côtelettes de mouton, mais avec quelques plats hindous pour fournir des sujets de conversation, et du « pan » à la fin. Miss Quested ne lui avait jamais

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er, 15 avril et 1er mai.

plu autant que Mrs. Moore et il avait peu à lui dire, moins encore maintenant qu'elle devait épouser un fonctionnaire anglais.

Adela n'avait d'ailleurs guère plus à lui dire. Si l'esprit du jeune homme était tout au déjeuner, le sien était tout à son mariage. Simla la semaine prochaine, se débarrasser d'Antony, un aperçu du Thibet, les carillons fatigants du mariage, Agra en octobre, voir Mrs. Moore quitter Bombay dans des conditions confortables — la procession passa de nouveau devant ses yeux, brouillée par la chaleur, puis elle revint à la question plus sérieuse de sa vie à Chandrapore. Il y avait là de réelles difficultés — les limites que devaient s'imposer Ronny et elle-même — mais elle aimait faire face aux difficultés et décida que, si elle pouvait maîtriser son naturel hargneux (toujours son point faible) et ne jamais accabler d'injures l'Anglo-Inde, ni succomber à son influence, leur vie commune devait être heureuse et profitable. Il lui fallait éviter d'être trop théorique; elle envisagerait chacun des problèmes à mesure qu'il se présenterait en se fiant au bon sens de Ronny et au sien propre. Par chance tous deux étaient abondamment pourvus de bon sens et de bonne volonté.

Mais, tandis qu'elle peinait sur un roc qui avait l'aspect d'une soucoupe renversée, elle pensa : « Et l'amour? » Elle et Ronny, non, ils ne s'aimaient pas.

— Vous fais-je marcher trop vite? — s'enquit Aziz en la voyant s'arrêter, une expression de doute sur le visage.

La découverte avait été si subite qu'elle se sentit pareille à un alpiniste dont la corde se casse. Ne pas aimer l'homme qu'on est sur le point d'épouser! Ne pas s'en être encore aperçue! Ne s'être même pas posé la question jusqu'à maintenant! Nouvelle difficulté à résoudre. Irritée plutôt qu'épouvantée elle demeurait immobile, les yeux fixés sur la roche étincelante.

— Non, je suis très bien, merci, dit-elle, — et, son émotion bien maîtrisée, elle reprit l'escalade, un peu endolorie cependant. Aziz prit sa main; le guide paraissait adhérer à la surface du rocher comme un lézard et courait en zigzaguant comme s'il eût obéi à des lois de la pesantenr particulières.

— Êtes-vous marié, docteur Aziz? — dit-elle, s'arrêtant de nouveau et fronçant le sourcil.

— Mais oui, venez donc un jour voir ma femme.

Il sentit plus artistique que sa femme fût vivante pour un moment.

— Merci, — dit-elle d'un air absent.

— En ce moment elle n'est pas à Chandrapore.

— Et avez-vous des enfants?

— Mais oui, trois, — répliqua-t-il d'un ton plus assuré.

— Vous donnent-ils beaucoup de joie?

— Eh bien, naturellement, je les adore, — dit-il en riant.

— Je le pense.

Quel charmant petit Oriental! Sans aucun doute sa femme et ses enfants devaient être beaux, car l'on n'acquiert rien d'habitude qu'on ne possède déjà. Elle l'admirait sans émotion personnelle, car la race n'avait en elle aucune impulsion vagabonde, mais elle devinait qu'il devait avoir de l'attrait pour des femmes de son sang et de sa caste, et regretta qu'elle-même et Ronny fussent dépourvus de tout charme physique. Cela crée des relation différentes — de la beauté, des cheveux épais, une peau fine. Sans doute cet homme avait plusieurs femmes. Les Mahométans ne descendraient pour rien au monde au-dessous de quatre, d'après Mrs. Turton. Et n'ayant personne autre à qui s'adresser sur ce rocher éternel, elle lâcha la bride à cette idée de mariage et dit avec sa franchise décente et sa manie des questions :

— Avez-vous une seule femme ou plusieurs?

La question choqua fortement le jeune homme. Elle heurtait une conviction nouvelle de sa communauté, et les nouvelles convictions sont toujours plus sensibles que les vieilles. Si elle avait dit : « Adorez-vous un seul Dieu ou plusieurs? » il ne s'en fût pas offusqué. Mais demander à un musulman hindou instruit le nombre de ses femmes — épouvantable, hideux! Il ne sut plus comment cacher sa confusion.

— Une, une, dans mon cas particulier, — bredouilla-t-il, en lâchant la main de la jeune fille.

De nombreuses grottes étaient groupées en haut du sentier; il pensa : « Le diable emporte les Anglais même à leur meilleur moment », et plongea dans l'une d'elles pour retrouver

son équilibre. Elle le suivit à son aise, tout à fait inconsciente de l'impair commis, et, ne le voyant pas, pénétra elle aussi dans une grotte, pensant avec une moitié de son esprit : « Le tourisme m'ennuie » et réfléchissant au mariage avec l'autre moitié.

XI

Il attendit une minute dans sa grotte, puis alluma une cigarette pour pouvoir dire : « Je suis entré brusquement me mettre à l'abri du courant d'air » ou quelque chose de ce genre. Quand il revint, il trouva le guide seul, la tête détournée. Il avait entendu un bruit, dit-il, et Aziz l'entendit aussi : un bruit de moteur. Ils étaient alors sur le contrefort avancé du Kawa-Dol; en faisant vingt mètres à quatre pattes ils purent apercevoir la plaine. Une auto montait vers les collines sur la route de Chandrapore. Mais ils ne purent la voir distinctement parce que la muraille à pic se recourbait au sommet, de sorte qu'on n'en pouvait voir facilement le pied; l'auto disparut lorsqu'elle fut plus proche. Sans aucun doute elle allait s'arrêter presque exactement au-dessous d'eux au point où le chemin carrossable devient un sentier et où l'éléphant avait tourné pour s'enfoncer dans les collines.

Aziz revint en courant porter l'étrange nouvelle à Adela. Le guide expliqua qu'elle était entrée dans une grotte.

— Quelle grotte?

Il indiqua le groupe vaguement.

— Vous n'auriez pas dû la perdre de vue, c'était votre devoir, — dit Aziz sévèrement. — Il y a là au moins douze grottes. Comment vais-je reconnaître celle où se trouve mon hôte? Dans laquelle étais-je?

Même geste vague. Aziz, à l'examen, ne sut même plus s'il était retourné au groupe d'où il était parti. Les grottes surgissaient de tous côtés — ce lieu paraissait être l'emplacement de leur colonie primitive — et les orifices étaient tous identiques. Il pensa « Grand Dieu, miss Quested est perdue! » puis se maîtrisa et se mit à la chercher avec calme.

— Criez, — ordonna-t-il.

Quand ils eurent crié pendant un moment, le guide expliqua que c'était peine perdue : une grotte de Marabar ne saurait

entendre d'autres sons que les siens propres. Aziz s'essuya le front et la sueur commença à ruisseler sous ses habits. L'endroit était si propice à l'erreur! Le terrain, mouvementé d'un côté, en terrasse de l'autre, était tout creusé d'empreintes se mêlant en tous sens comme des traces de serpents. Il essaya de faire le tour des grottes, mais ne sut jamais d'où il était parti. Les grottes surgissaient derrière les grottes ou se groupaient par paires; quelques-unes étaient à l'entrée d'un ravin.

— Approchez, — dit-il doucement, et, quand l'homme fut à portée, il le frappa au visage pour le punir.

L'homme s'enfuit et il resta seul. Il pensa : « C'est la fin de ma carrière, mon hôte est perdue ». Puis il découvrit une explication simple et suffisante du mystère.

Miss Quested n'était pas perdue, elle était allée rejoindre les automobilistes, ses amis sans aucun doute, Mr. Heaslop peut-être. Pendant un instant très court il l'aperçut loin au bas du ravin — un seul instant, mais enfin c'était bien elle, découpée entre les rocs, en train de causer avec une autre dame. Il fut à ce point soulagé que la façon d'agir de la jeune fille ne lui parut pas étrange. Accoutumé aux changements soudains de plans, il supposa qu'elle avait dévalé à la hâte les pentes du Kawa-Dol, impulsivement, dans l'espoir d'une petite promenade en auto. Il repartit seul vers le campement et aperçut presque aussitôt quelque chose qui l'eût beaucoup inquiété un moment auparavant : les jumelles de miss Quested. Elles gisaient par terre au ras d'une grotte à mi-chemin du couloir d'entrée. Il essaya de les mettre en bandoulière, mais la lanière de cuir était brisée; il dut les mettre dans sa poche. Il avait à peine fait quelque pas qu'il pensa : « Peut-être a-t-elle laissé tomber autre chose » et revint voir. Mais la même difficulté se présenta : il ne put retrouver la grotte. En bas, dans la plaine, il entendit l'auto qui partait; mais il ne parvint pas à l'apercevoir de nouveau. Il dégringola donc vers Mrs. Moore sur le flanc de la colline qui regardait la vallée et fut plus heureux cette fois : le désordre coloré de son petit campement apparut bientôt avec, au milieu, le casque colonial d'un Anglais; sous le casque — oh! joie — souriait non Mr. Heaslop mais Fielding.

— Fielding! Oh, j'avais une si grande envie de vous voir! — s'écria-t-il, laissant tomber le « Mr. » pour la première fois.

Et son ami courut à sa rencontre, tout sourire et belle humeur, sans une once de dignité, clamant des explications et des excuses à propos du train manqué. Fielding était venu dans l'auto qui venait d'arriver — l'auto de Miss Derek — l'autre dame était miss Derek. Ils bavardèrent, bavardèrent, et tous les domestiques abandonnaient leur cuisine pour venir écouter. Cette excellente miss Derek! Elle avait rencontré Fielding à la poste, par hasard, avait dit : « Pourquoi n'êtes-vous pas allé aux grottes de Marabar? » avait appris leur mésaventure et lui avait offert de le mener là-bas tout de suite. Une autre charmante Anglaise. Où était-elle? Fielding l'avait laissée avec l'auto et le chauffeur pour chercher le campement. L'auto ne pouvait pas monter — évidemment non — il fallait que des centaines de personnes allassent chercher miss Derek tout de suite pour lui montrer le chemin. L'éléphant même...

— Aziz, serait-il possible de boire quelque chose?

— Jamais de la vie!

Il vola chercher un verre.

— Mr. Fielding! — appela Mrs. Moore de son coin d'ombre.

Ils ne s'étaient pas encore adressé la parole parce que l'arrivée de l'Anglais avait coïncidé avec l'impétueuse dégringolade de l'autre.

— Re-bonjour — cria-t-il, soulagé de voir qu'il n'y avait pas eu d'accroc.

— Mr. Fielding, avez-vous vu miss Quested?

— Non, j'arrive à peine, où est-elle?

— Je n'en sais rien.

— Aziz, où avez-vous mis miss Quested?

Aziz, qui revenait avec un verre plein à la main, dut réfléchir un instant. Son cœur était empli d'une félicité nouvelle. Le pique-nique, après avoir manqué de s'écrouler une ou deux fois, avait pris une tournure qu'il n'eût jamais rêvée puisque non seulement Fielding était venu mais encore avait amené une hôte inespérée.

— Oh! elle va très bien, — dit-il, — elle est descendue voir miss Derek. Allons, à votre santé, chin-chin.

— A votre santé, mais pour chin-chin je refuse, — dit Fielding qui détestait la phrase. — A l'Inde!

— A votre santé et à l'Angleterre!

Le chauffeur de miss Derek arrêta la cavalcade qui partait pour faire escorte à sa maîtresse et annonça qu'elle était repartie avec l'autre jeune dame pour Chandrapore; elle l'avait envoyé le dire. Elle-même conduisait la voiture.

— Oh! oui, c'est tout à fait vraisemblable, — dit Aziz, — je savais qu'elles étaient parties faire un tour.

— A Chandrapore? Cet homme fait erreur, — s'écria Fielding.

— Mais non, pourquoi?

Il était déçu mais s'expliqua la chose; sans nul doute les deux jeunes femmes étaient de grandes amies; il eût préféré les avoir tous quatre à sa table, mais les hôtes doivent faire ce qui leur plaît, sinon ce sont des prisonniers. Il s'en fut joyeusement examiner le « porridge » et la glace.

— Qu'est-il arrivé? — demanda Fielding qui avait flairé tout de suite quelque événement bizarre. Tout le long du chemin, miss Derek avait bavardé à propos du pique-nique, l'avait appelé un festin inattendu et avait déclaré qu'elle préférait les Hindous qui ne l'invitaient pas à ceux qui l'invitaient. Mrs. Moore sur sa chaise balançait son pied d'un air renfrogné et stupide. Elle dit :

— Miss Derek est agaçante; elle n'a pas un instant de repos, toujours pressée, toujours avec une envie nouvelle; elle fera n'importe quoi, hormis retourner auprès de la dame hindoue qui la paie.

Fielding, à qui miss Derek ne déplaisait pas, répondit :

— Elle n'était pas si pressée lorsque je l'ai laissée. Il n'était nullement question de retourner à Chandrapore. J'ai quelque idée que miss Quested n'était pas la moins pressée des deux.

— Adela? Elle n'a jamais été pressée de sa vie, — dit la vieille dame sèchement.

— Je soutiens, et nous le saurons par la suite, que c'est miss Quested qui l'a voulu. En fait j'en suis sûr, — continua-t-il.

Il était d'abord irrité contre lui-même. Il avait commencé

par manquer le train — un crime qu'il n'avait jamais commis jusque-là — et maintenant qu'il arrivait, voici qu'il bouleversait les plans d'Aziz pour la deuxième fois. Il souhaita que quelqu'un partageât sa disgrâce et considéra Mrs. Moore avec un froncement de sourcil tout professoral.

— Aziz est un charmant garçon, — proclama-t-il.

— Je sais, — bailla-t-elle.

— Il a pris une peine effroyable pour assurer le succès de notre pique-nique.

Mrs. Moore et Fielding se connaissaient très peu et se sentaient plutôt embarrassés d'être en discussion devant un Hindou. Le problème des races peut prendre des formes subtiles. Dans le cas présent Aziz leur avait inspiré une sorte de jalousie, une suspicion mutuelle. Fielding essaya d'aiguillonner l'enthousiasme de Mrs. Moore; elle daignait à peine répondre. Aziz vint les chercher pour se mettre à table.

— Cette histoire de miss Quested est toute naturelle, — dit-il, car il avait un peu retouché l'incident en lui-même pour n'en plus sentir la rudesse. — Nous avions engagé une intéressante conversation avec le guide, quand l'auto est apparue et lui a donné l'idée de descendre rejoindre son amie.

D'une incurable inexactitude il en vint presque à croire que les choses s'étaient passées ainsi. Il était inexact parce qu'il était sensible. Il n'aimait pas se souvenir de la question posée par miss Quested sur la polygamie : elle n'était pas digne d'une invitée. Il l'écartait de son esprit, et avec elle le fait qu'il s'était précipité dans une grotte pour s'éloigner de la jeune fille. Il était inexact par un désir de l'honorer. L'entremêlement des faits le contraignait à les arranger autour d'elle comme on ratisse le sol autour de la mauvaise herbe qu'on vient d'arracher. Avant la fin du repas il avait dit une bonne série de mensonges.

— Elle a couru vers son amie et moi vers les miens, — poursuivit-il en souriant. — Et maintenant je suis avec mes amis, ils sont avec moi et l'un avec l'autre, et c'est le bonheur.

Puisqu'il les aimait tous deux il s'attendait à ce qu'ils s'aimassent l'un l'autre. Ils n'en avaient aucune envie. Fielding pensait sans indulgence : « Je savais bien que ces femmes

causeraient du tracas », et Mrs. Moore pensait : « Cet homme a manqué le train et tâche maintenant de nous trouver des torts »; mais ses pensées étaient sans force; depuis son malaise de la grotte elle demeurait plongée dans une apathie complète. L'Inde miraculeuse des premières semaines avec ses nuits fraîches et ses suggestions d'infini avait disparu.

Fielding monta à la hâte voir une grotte. Il n'en fut pas impressionné. Puis ils remontèrent sur l'éléphant et la caravane commença à se dérouler hors du défilé et, longeant la muraille à pic, reprit le chemin de la gare, battue par les rafales d'un vent brûlant. Ils arrivèrent à l'endroit où s'était arrêtée l'automobile. Une pensée désagréable vint brusquement à l'esprit de Fielding; il dit :

— Aziz, exactement, où et comment avez-vous laissé miss Quested?

— Là-haut.

Il montra joyeusement du doigt le Kawa-Dol.

— Mais comment...?

On voyait là, entre les rocs, un ravin ou plutôt un pli de terrain tout dartreux de cactus.

— Le guide a dû l'aider, je pense.

— Parbleu! il est très secourable.

— Y a-t-il un sentier au sommet?

— Des millions de sentiers, mon cher ami.

Fielding ne pouvait rien voir que ce pli; partout ailleurs le granit éclatant s'enfonçait dans la terre.

— Mais l'avez-vous vue arriver en bas saine et sauve?

— Oui, oui, elle et miss Derek, et je les ai vues partir en auto.

— Alors le guide est remonté vers vous?

— Exactement. Une cigarette?

— Je pense qu'elle ne s'est pas trouvée mal, — poursuivit l'Anglais.

Le pli se continuait en une nullah traversant la plaine et draînant les eaux des collines vers le Gange.

— Elle m'aurait fait appeler dans ce cas et m'aurait demandé du secours.

— Oui, c'est plausible.

— Je vois que vous avez du souci, parlons d'autre chose,

— dit-il avec bonté. — Miss Quested devait toujours faire ce qui lui plaisait : c'étaient nos conventions. Je vois que vous êtes inquiet à mon sujet, mais vraiment tout ceci me préoccupe peu, je ne m'arrête jamais à des riens.

— Il est vrai que je suis inquiet à votre sujet; mon opinion est qu'elles se sont montrées impolies, — dit Fielding en baissant la voix. — Elle n'avait pas le droit de lâcher ainsi votre partie et miss Derek n'avait pas celui de l'y encourager.

D'un épiderme ordinairement si sensible, Aziz était à ce moment hors d'atteinte. Les ailes qui le soulevaient ne pouvaient retomber parce qu'il était un empereur Mongol qui a fait son devoir. Du haut de son éléphant il regardait s'éloigner les collines de Marabar, et il revit, comme il aurait regardé des provinces de son royaume, le désordre maussade de la plaine, les châsses blanches, les tombes à peine creusées, le ciel suave, le serpent qui ressemblait à un arbre. Il avait donné à ses hôtes un divertissement aussi choisi qu'il pouvait le faire, et s'ils y venaient tard ou en partaient tôt, cela ne le concernait plus.

Mrs. Moore dormait, balancée contre les bambous de la howdah, Mohammed Latif la maintenant avec une vigueur respectueuse, et à son côté était assis Fielding, qui commençait à devenir « Cyril » dans sa pensée.

— Aziz, avez-vous fait un petit compte de ce que vous coûtera ce pique-nique?

— Oh! mon cher ami, ne parlons pas de ça. Des centaines et des centaines de roupies. Le total sera trop horrible; les domestiques de mes amis m'ont volé comme dans un bois, et pour ce qui est de l'éléphant, on dirait qu'il mange de l'or. Je me fie à vous pour ne rien répéter de tout cela. Et M. L. (employez je vous prie les initiales car il écoute) est de beaucoup le plus mauvais de tous.

— Je vous avais dit qu'il n'était rien de bon.

— De la bonté, il en a beaucoup pour lui-même; sa malhonnêteté me ruinera.

— Aziz, c'est abominable.

— Je suis content de lui, à vrai dire; il a assuré le confort de mes hôtes; d'ailleurs c'était mon devoir d'avoir recours à lui, c'est mon cousin. Quand l'argent s'en va, l'argent vient.

Si l'argent reste, la mort vient. Aviez-vous jamais entendu cet utile proverbe urdu? Probablement non, car je viens juste de l'inventer.

— Mes proverbes à moi sont : « Un sou économisé est un sou gagné; un point à temps en sauve cent; regardez avant de sauter » : l'Empire britannique repose sur eux. Vous ne nous mettrez jamais à la porte, savez-vous, tant que vous emploierez M. L. et Cie.

— Oh, vous mettre à la porte? Pourquoi tremperais-je dans ces eaux sales? Laissez cela aux politiciens... Non, lorsque j'étais étudiant, j'étais un peu monté contre vos damnés compatriotes, c'est vrai; mais maintenant, s'ils me laissent faire mon travail et ne sont pas trop vexants pour moi dans leurs rapports officiels, je ne leur demande vraiment pas davantage.

— Mais si, vous leur demandez davantage, vous les emmenez en pique-nique.

— Ce pique-nique n'a rien à faire avec les Anglais ou les Hindous, c'est une excursion entre amis.

Ainsi la cavalcade prit fin, tantôt agréable, tantôt désagréable; on cueillit en passant le cuisinier brahmaniste, le train arriva, poussant sa gorge brûlante à travers la plaine, et le XXe siècle reprit l'avantage sur le XVIe. Mrs. Moore entra dans son wagon, les trois hommes gagnèrent le leur, baissèrent les persiennes, mirent en marche le ventilateur électrique et tâchèrent de dormir. Dans la pénombre ils avaient l'apparence de cadavres, et le train aussi paraissait mort quoiqu'il avançât — un cercueil descendu du Nord scientifique pour venir quatre fois par jour troubler le paysage. Lorsqu'il eut quitté les Marabars, leur affreux petit monde disparut, laissant la place aux Marabars lointaines, finies et d'allure romantique. Le train s'arrêta une fois sous une pompe pour noyer le stock de charbon de son tender. Puis, à la vue de la grande ligne dans le lointain, il prit courage, partit en soufflant, contourna le quartier européen, franchit le passage à niveau (la voie était maintenant brûlante) et s'arrêta dans un bruit de ferraille. Chandrapore! Chandrapore! L'excursion était terminée.

Et à la fin, au moment où ils se dressaient dans l'obscurité

et se préparaient à rentrer dans la vie ordinaire, brusquement, trop longtemps étirée, l'étrange trame de cette matinée craqua. Mr. Haq, l'inspecteur de police, ouvrit brutalement la porte de leur wagon et dit d'une voix aiguë :

— Docteur Aziz, j'ai le très pénible devoir de vous arrêter.

— Eh là... Vous faites erreur sans doute, — dit Fielding prenant aussitôt en main la situation.

— Monsieur, ce sont mes instructions. Je ne sais rien.

— Quel est le motif de cette arrestation?

— J'ai reçu l'ordre de n'en rien dire.

— Ne me répondez pas ainsi. Montrez-moi le mandat.

— Je vous demande pardon, monsieur, il n'y a pas de mandat dans ces circonstances particulières. Adressez-vous à M. Mc Bryde.

— Fort bien, c'est ce que nous allons faire. Venez, Aziz, mon vieux; c'est une affaire de rien, quelque impair.

— Docteur Aziz, voulez-vous avoir la bonté de venir?... Il y a voiture fermée toute prête.

Le jeune homme poussa un sanglot — le premier son qu'il pût émettre — et tenta de s'échapper par la portière opposée vers la voie.

— Ceci va m'obliger à employer la force, — gémit M. Haq.

— Oh, pour Dieu, — cria Fielding les nerfs cassés à son tour.

Il le tira en arrière avant qu'un scandale n'éclatât, en le secouant comme un enfant. Une seconde de plus et Aziz était dehors, et c'étaient les coups de sifflet, la chasse à l'homme...

— Mon cher ami, nous allons nous rendre ensemble chez Mc Bryde, nous lui demanderons d'où vient l'erreur — c'est un bonhomme convenable, tout cela est sans intention... il vous fera des excuses. Surtout, au grand jamais, ne prenez pas une attitude de criminel.

— Mes enfants et mon nom! — sanglota Aziz, les ailes brisées.

— Mais ce n'est rien. Mettez votre chapeau d'aplomb et prenez mon bras, je vous assisterai.

— Dieu soit loué, il vient, — s'écria l'Inspecteur.

Ils sortirent dans la chaleur de midi au bras l'un de l'autre.

Toute la gare était en ébullition. Des voyageurs et des portefaix surgissaient de tous les recoins, beaucoup de fonctionnaires, plus encore de policiers. Ronny se chargea de Mrs. Moore. Mohammed Latif commença à se lamenter. Avant qu'ils aient pu traverser ce chaos, la voix autoritaire de Turton rappela Fielding, et Aziz fut emmené vers sa prison, seul.

XII

Le gouverneur avait regardé l'arrestation de l'intérieur de la salle d'attente, et, ouvrant la porte de zinc perforé, il apparaissait maintenant comme un dieu dans sa châsse. Lorsque Fielding entra, les portes battirent derrière lui et un domestique en prit la garde, cependant qu'une punkah, pour marquer la solennité de l'heure, agitait des linges sales au-dessus de leurs têtes. Le gouverneur ne put parler tout de suite. Son visage était pâle, fanatisé et assez beau — une expression qu'on devait lire sur tous les visages anglais pendant de longs jours à Chandrapore. Toujours brave et prêt au sacrifice il était animé maintenant d'un feu ardent et généreux; il se serait tué de toute évidence s'il l'avait jugé juste. Il parla enfin :

— Ce qui est arrivé est le pire événement de ma carrière, — dit-il. — Miss Quested a été outragée dans une des grottes de Marabar.

— Oh! non, oh! non, non, — haleta l'autre se sentant défaillir.

— Elle a pu s'échapper, grâce à Dieu.

— Oh non, non, mais pas Aziz... pas Aziz... (Il inclina la tête). C'est absolument impossible, grotesque.

— Je vous ai appelé pour éviter le blâme qui s'attacherait à vous si vous l'aviez accompagné au poste de police.

Il ne s'arrêtait pas à ses protestations, à vrai dire les entendait à peine.

Fielding répétait « Oh non » comme un idiot, incapable d'échafauder une autre phrase. Il avait la sensation qu'un énorme flot de folie s'était soulevé et tentait de les engloutir tous. Il fallait pourtant de quelque façon le repousser dans son lit, mais il ne savait comment y parvenir parce qu'il ne

pouvait comprendre la folie. Il avait toujours résolu les difficultés qui se présentaient par des recherches raisonnables et calmes.

— Qui porte cette accusation infamante? — demanda-t-il surmontant son abattement.

— Miss Derek et... la victime elle-même...

Il défaillait presque, incapable de répéter le nom de la jeune fille.

— Miss Quested elle-même l'accuse d'une façon précise de...

Il secoua la tête et se détourna.

— Alors c'est qu'elle est folle.

— Je ne peux pas laisser passer cette dernière phrase, — dit le gouverneur s'éveillant au sentiment de leurs divergences de vues et tremblant de fureur. — Vous allez la retirer immédiatement. C'est le genre de remarques que vous vous êtes permis de faire depuis votre arrivée à Chandrapore.

— Je regrette sincèrement, monsieur, je la retire certainement sans condition. — Car l'homme était à demi fou lui-même.

— Je vous prie, Mr. Fielding, comment avez-vous été amené à me parler sur ce ton?

— Ces nouvelles m'ont donné un grand coup. Je vous demande donc de me pardonner. Je ne peux pas croire à la culpabilité du docteur Aziz.

L'autre frappa sur la table.

— Voilà... Voilà une répétition de votre insulte sous une forme plus grave.

— Si vous me permettez de le dire, non, — dit Fielding, pâlissant aussi, mais maintenant sa position. — Je ne mets pas en doute la bonne foi des deux jeunes filles, mais l'accusation qu'elles portent contre Aziz repose sur quelque erreur et cinq minutes d'examen le feront bien voir. L'attitude de cet homme est parfaitement naturelle; d'autre part je le sais incapable d'une infamie.

— En effet, elle repose bien sur une erreur, — dit la voix grêle et mordante de l'autre. — Sur une erreur en effet. J'ai, de ce pays une expérience de vingt-cinq ans, — il s'arrêta et ces « vingt-cinq ans » parurent emplir la salle d'attente de

leur sécheresse et de leur manque de cœur — et durant ces vingt-cinq ans je n'ai rien vu survenir que des désastres toutes les fois que des Anglais et des Hindous ont essayé de se lier intimement. Des relations, oui. De la courtoisie, tant qu'on voudra. De l'intimité, jamais, jamais. Toute la masse de mon autorité se dresse là contre. Voilà six ans que j'exerce mes fonctions à Chandrapore, et s'il n'y a jamais eu de frottement, s'il s'est établi des sentiments mutuels de respect et d'estime, c'est parce que des deux côtés on s'est conformé à cette simple règle. De nouveaux venus font fi de nos traditions et en un instant il arrive ce que vous pouvez voir, le travail de plusieurs années est aboli, et le bon renom de mon district est détruit pour une génération. Je ne peux pas voir, Mr. Fielding, où va nous mener cette journée. Vous, qui êtes imbu d'idées modernes, vous le pouvez sans doute. J'aurais souhaité seulement de ne pas vivre assez longtemps pour la voir commencer, cela je puis l'affirmer. Ce sera ma fin. Qu'une dame, une jeune dame fiancée à mon très remarquable subordonné... qu'elle... une jeune fille anglaise à peine arrivée d'Angleterre... que j'aie vécu assez...

Il dut s'interrompre embarrassé dans sa propre émotion. Ses paroles étaient pleines de dignité et de pathétique, mais avaient-elles quelque chose à faire avec Aziz? Absolument rien, si Fielding avait raison. Il est impossible de considérer une tragédie de deux points de vue différents et tandis que Turton avait décidé de venger la jeune fille, Fielding avait l'espoir de sauver l'homme. Il désirait s'en aller, parler à Mc Bryde qui avait toujours eu avec lui une attitude amicale, était, à tout prendre, raisonnable, et dans le calme duquel on pouvait en tout cas avoir confiance.

— Je suis descendu particulièrement à votre intention, pendant que ce pauvre Heaslop venait pour emmener sa mère. J'ai considéré que c'était la plus grande preuve d'amitié que je puisse vous donner. Je voulais vous dire qu'il y aura une réunion d'information ce soir au club pour discuter de la situation, mais je doute fort que vous vous souciiez d'y venir. Vos visites y ont toujours été rares.

— Je viendrai certainement, Monsieur, et je vous remercie beaucoup de toute la peine que vous avez prise à mon sujet. Me

permettrez-vous de vous demander où se trouve miss Quested?

Il répondit d'un geste; elle était malade.

— De mal en pis, effrayant, — dit Fielding d'un ton pénétré.

Mais le gouverneur le regarda sévèrement parce qu'il ne perdait pas la tête. Fielding n'était pas devenu fou à la phrase « une jeune fille anglaise fraîchement arrivée d'Angleterre »; il ne s'était pas rallié au drapeau de la race. Il se préoccupait encore de faits alors que le troupeau s'était déclaré pour le sentiment. Rien n'endiable plus l'Anglo-Inde que la lanterne de la raison si on la lui montre un instant après qu'elle vient de décréter son extinction. Par tout Chandrapore, ce jour-là, les Européens dépouillaient leur personnalité normale pour ne plus penser qu'en membres d'une communauté. La pitié, la rage, l'héroïsme les emplissaient, mais la faculté d'ajouter deux à deux était annihilée.

Mettant fin à l'entrevue, le gouverneur sortit sur le quai. Le désordre qui régnait là était révoltant. Un chuprassi de la maison de Ronny avait reçu l'ordre d'emporter quelques bagatelles qui appartenaient aux deux dames et était en train de s'adjuger un certain nombre d'objets sur lesquels il n'avait aucun droit; c'était un pillard derrière la troupe des Anglais en courroux. Mohammed Latif ne faisait aucune tentative de résistance. Hassan avait jeté son turban et pleurait. Tout ce qui devait assurer le confort de l'expédition et qui avait été si libéralement dispensé gisait lamentablement au soleil. Le gouverneur vit toute la situation d'un coup d'œil et son sens de la justice fonctionna, quoiqu'il fût fou de rage. Il dit le mot nécessaire et le pillage s'arrêta. Puis il partit en voiture pour son bungalow et de nouveau lâcha les rênes à ses passions. Lorsqu'il vit les coolies endormis dans les fossés ou les petits boutiquiers qui se levaient pour le saluer sur leur trottoir étroit il se dit à lui-même : « Je sais qui vous êtes; vous paierez pour tout cela, vous hurlerez! »

XIII

Mr. Mc Bryde, le surintendant de police du district, était le plus réfléchi et le mieux éduqué des fonctionnaires de Chandrapore. Il avait beaucoup lu et beaucoup pensé, et, grâce

à un mariage assez malheureux, s'était construit une philosophie complète de l'existence. Il y avait en lui beaucoup du cynique mais rien de la brute; il ne se mettait jamais en colère, n'était jamais rude et reçut Aziz avec courtoisie en le rassurant presque.

— J'ai l'ordre de vous garder tant que vous n'aurez pas payé le cautionnement, — dit-il, — mais sans aucun doute vos amis vont s'en occuper et d'ailleurs ils pourront vous venir voir sous les réverses d'usage. J'ai reçu certaines informations qui doivent me guider... je ne suis pas votre juge.

Aziz fut emmené pleurant. Mr. Mc Bryde fut choqué de son abattement, mais jamais l'attitude d'un Hindou ne le surprenait, parce qu'il avait une théorie sur les zones climatiques. Cette théorie disait : « Tous les malheureux indigènes sont intérieurement des criminels pour la simple raison qu'ils vivent au sud du trentième degré de latitude. On ne saurait les en blâmer, c'est leur chien de destin. Nous leur ressemblerions si nous étions nés là. » Né à Karachi il paraissait être une vivante contradiction de sa théorie, et c'est d'ailleurs ce qu'il admettait quelquefois avec un sourire triste.

« Encore un de démasqué », pensa-t-il comme il se mettait au travail pour rédiger son rapport au magistrat.

L'arrivée de Fielding l'interrompit.

Il lui confia tout ce qu'il savait, sans réserve. Miss Derek était arrivée conduisant elle-même l'auto de son Maharajah, il y avait environ une heure; elle et miss Quested étaient toutes deux dans un état effrayant. Elles étaient allées droit à son bungalow où il se trouvait par hasard; il avait sur le champ recueilli l'accusation et organisé l'arrestation à la gare.

— Quelle est précisément cette accusation?

— Qu'il l'a suivie dans une grotte et lui a fait des avances outrageantes. Elle l'a frappée avec ses jumelles; il les a saisies, a tiré, la courroie a cassé, elle a pu ainsi s'échapper; lorsque nous l'avons fouillé il y a un instant, les jumelles étaient dans sa poche.

— Oh non, oh non, non, tout cela va s'éclaircir dans cinq minutes, — s'écria-t-il de nouveau.

— Jetez un coup d'œil là-dessus.

La courroie avait une cassure fraîche; l'oculaire était coincé. La logique de l'évidence disait « coupable ».

— Miss Quested n'a-t-elle rien dit de plus?

— Il y avait un écho qui semble l'avoir beaucoup effrayée. Etes-vous entré dans ces grottes?

— J'en ai vu une. Il y avait bien un écho. Lui a-t-il donné une secousse nerveuse?

— Je ne pouvais guère la tracasser de questions. Elle devra répondre à beaucoup, lorsqu'elle sera à la barre des témoins. On n'ose pas penser aux semaines qui vont venir. Je voudrais bien que les collines de Marabar fussent au fond de la mer avec tout ce qu'elles contiennent. Tous les soirs on les voyait du club et elles n'étaient rien qu'un nom inoffensif... Oui, voilà que ça commence... — Car on lui apportait une carte de visite; Vakil Mahmoud Ali, l'avocat désigné, demandait à voir le prisonnier. Mc. Bryde soupira, donna l'autorisation et poursuivit : — J'en ai su un peu plus par miss Derek... C'est une vieille amie de tous deux et elle a parlé librement; bon... Elle nous a raconté que vous étiez parti retrouver le campement, lorsque, presque aussitôt, elle entendit des pierres rouler du Kawa-Dol et vit miss Quested courant sur la pente, droit à un à-pic. Bon. Elle grimpa vers elle dans une sorte de gorge et la trouva pratiquement fichue, son casque à terre.

— N'y avait-il pas un guide avec elle? — interrompit Fielding.

— Non, elle s'était empêtrée dans des cactus. Miss Derek lui sauva la vie juste à ce moment... Elle était sur le point de se précipiter. Elle l'aida à descendre jusqu'à l'auto. Miss Quested ne pouvait supporter la vue du chauffeur hindou et criait : « Éloignez-le », c'est cela qui fit soupçonner à notre amie ce qui s'était passé. Elles filèrent droit à notre bungalow où elles sont maintenant. Voilà l'histoire, voilà du moins ce que j'en sais. Miss Derek envoya le chauffeur vous rejoindre. Je trouve qu'elle a montré beaucoup d'à propos.

— Je suppose qu'on ne me laissera pas voir miss Quested, — dit brusquement Fielding.

— En effet, ce ne serait peut-être pas très indiqué, non, vraiment.

— Je craignais cette réponse. J'aurais bien aimé la voir.

— Elle n'est pas en état de recevoir qui que ce soit. D'ailleurs vous ne la connaissez pas beaucoup.

— Presque pas du tout... Mais, voyez-vous, je crois qu'elle est sous le coup d'une affreuse illusion et que ce malheureux garçon est innocent.

L'homme de police sursauta et une ombre passa sur son visage, car il ne pouvait supporter qu'on bouleversât ses arrangements.

— J'étais loin de supposer que vous ayez de telles pensées, — dit-il, et il chercha un appui dans la déposition signée qu'il avait devant lui.

— Ces jumelles m'ont dérouté une minute, mais j'ai réfléchi depuis ce moment : il est impossible qu'ayant tenté d'outrager Miss Quested, Aziz ait mis ensuite ses jumelles dans sa poche.

— C'est très possible, je le crains; quand un Hindou devient méchant, il ne devient pas seulement très méchant, il devient aussi très bizarre.

— Je ne vous suis pas.

— Comment pourriez-vous le faire? Quand vous réfléchissez à des crimes, c'est à des crimes anglais; ici la psychologie est différente. Je suis sûr que vous allez m'opposer ensuite son attitude toute naturelle lorsqu'il est descendu à votre rencontre. Il n'y a pas de raison pour qu'il n'en fût pas ainsi. Lisez les rapports sur la Révolte, qui devraient être notre Bible dans ce pays-ci, plutôt que le Bhagavad-Gita, quoique je ne sois pas sûr qu'une connexion ne les unisse pas. Est-ce que je ne deviens pas trop brutal? Mais voyez-vous, Fielding, comme je vous l'ai déjà dit une fois, vous êtes un professeur et par suite vous n'avez affaire avec ces gens-là qu'à leurs meilleurs moments. Voilà la cause de votre erreur. Ils peuvent être charmants dans l'enfance. Mais je les connais, moi, dans leur vérité, je sais quels hommes ils donnent. Prenez ceci par exemple, — il ramassa le portefeuille d'Aziz, — je suis en train d'examiner son contenu. Il n'est pas édifiant. Voici une lettre d'un ami qui, selon toute apparence, tient une maison close.

— Je n'ai aucune envie d'écouter lire ses lettres privées.

— Il faudra qu'on la cite en Cour comme donnant une indication sur sa moralité. Il prenait un rendez-vous pour aller voir des femmes à Calcutta.

— Oh! il suffit, il suffit.

Mc Bryde s'arrêta, naïvement interloqué. Il lui paraissait évident que deux Sahibs quelconques pouvaient toujours se confier tout ce qu'ils savaient des Hindous et il ne pouvait imaginer qu'à un moment on pût être choqué du procédé.

— Je puis dire que vous avez le droit de lancer ainsi la pierre à un jeune homme, mais moi je ne l'ai pas. J'en ai fait autant à son âge.

Le Surintendant de police aussi, à vrai dire, mais il jugea que la conversation prenait un tour gênant. Il ne goûta pas plus la question suivante de Fielding :

— Ne peut-on vraiment pas voir miss Quested? En êtes-vous tout à fait sûr?

— Vous ne m'avez pas encore dit toute votre pensée à ce sujet. Pourquoi désirez-vous à ce point la voir, en fin de compte?

— Uniquement pour tenter la chance qu'elle se rétracte avant que vous ayez envoyé ce rapport, avant qu'on engage l'instruction et que l'affaire ne tourne au scandale. Mon vieux, ne discutez pas là-dessus, mais ayez simplement la bonté de téléphoner à votre femme ou à miss Derek et de poser la question. Il ne vous en coûte rien.

— Il est inutile de les faire appeler elles-mêmes, — répondit-il en étendant la main vers l'appareil. — Callendar doit décider d'une question comme celle-là, évidemment. Vous n'avez pas compris qu'elle est vraiment malade.

— C'est sûr qu'il va refuser, il n'existe que pour cela, — dit l'autre désespérément.

La réponse attendue arriva : le Major ne voulait entendre parler de rien qui pût troubler le repos de la malade.

— Je voulais simplement lui demander si elle était sûre, mais sûre à en mettre sa main au feu, que c'était bien Aziz qui l'avait suivie dans la grotte.

— Ma femme pourrait peut-être risquer de le lui demander.

— Mais j'aurais voulu le lui demander moi-même. J'aurais voulu que la question fût posée par quelqu'un qui crût en Aziz.

— Quelle différence croyez-vous qu'il en résulte?

— Elle est au milieu de gens qui se défient des Hindous.

— Quoi, elle raconte sa propre histoire, n'est-ce pas?

— Je sais, mais c'est à vous qu'elle la raconte.

Mc Bryde leva les sourcils et murmura :

— C'est de l'esprit un peu subtil. En tout cas, Callendar ne veut pas que vous la lui posiez vous-même. Malheureusement le rapport médical qu'il vient de faire n'est pas bon. Il dit qu'on ne peut vraiment pas la considérer comme hors de danger.

Ils se turent. On apporta une autre carte dans le bureau, celle d'Hamidullah. L'armée adverse était en formation.

— Je dois achever ce rapport maintenant, Fielding.

— Je voudrais que vous n'en fissiez rien.

— Comment le puis-je?

— Cette affaire ne me plaît pas beaucoup, et les conséquences en sont graves. Nous fonçons vers une terrible catastrophe. Je puis voir votre prisonnier, je suppose?

Mc Bryde hésita.

— Mais ses amis sont venus prendre contact avec lui.

— Eh bien, quand il aura fini avec eux.

— Je ne voulais pas vous dire d'attendre; par Dieu, vous avez le pas sur n'importe quel visiteur hindou, naturellement. Je voulais dire : à quoi bon? Pourquoi voulez-vous tremper dans cette affaire?

— Je dis qu'il est innocent.

— Innocent ou coupable, pourquoi vous en mêler? à quoi bon?

— Oh, à quoi bon, à quoi bon! — cria-t-il sentant qu'on allait lui boucher toute issue. — Un homme a besoin de respirer de temps en temps, du moins c'est mon cas. Je ne dois pas la voir, elle, et maintenant voici que je ne peux pas le voir, lui! Je lui avais promis de l'accompagner chez vous, mais Turton m'a rappelé avant que j'aie fait deux pas.

— Toujours Blanc jusqu'au bout des ongles, le Gouverneur, — murmura Mc Bryde d'un ton sentimental. Essayant de n'avoir pas l'air trop protecteur il étendit la main sur la table et dit :

— Nous allons être obligés de nous sentir les coudes, mon

vieux, j'en ai bien peur. Je suis votre cadet par l'âge, je le sais, mais de beaucoup votre aîné dans le service; vous ne pouvez pas connaître ce pays empoisonné aussi bien que moi-même et vous devez me croire quand je vous dis que la situation générale va devenir mauvaise à Chandrapore dans les semaines qui vont suivre, oui, vraiment, très mauvaise.

— C'est ce que je viens de vous dire.

— Mais à un pareil moment il n'y a pas moyen de se placer à un point de vue personnel. L'homme qui sort des rangs est perdu.

— Je vous entends fort bien.

— Non, vous ne m'entendez pas complètement. Il ne se perd pas seulement lui-même, il affaiblit les siens. Si vous abandonnez votre poste, vous laissez un trou à votre poste. Ces chacals — il montra les cartes des avocats — regardent de tous leurs yeux s'il n'y a pas de trous.

— Puis-je voir Aziz?

— Non. — Maintenant qu'il connaissait l'attitude de Turton, l'homme de police n'avait plus aucun doute. — Vous pourrez le voir avec une autorisation du magistrat, mais je ne peux prendre la chose sous ma responsabilité personnelle. Cela pourrait amener des complications nouvelles.

Fielding demeura silencieux, pensant que, s'il avait eu dix ans de moins, ou dix années de service de plus dans l'Inde, il aurait répondu à l'appel de Mc Bryde. Puis les dents serrées il dit :

— A qui dois-je m'adresser pour l'autorisation?

— Au magistrat de la ville.

— Voilà qui tombe bien!

— Oui, il ne serait pas très charitable, celui qui s'en irait tracasser ce pauvre Heaslop!

De nouvelles « preuves » firent leur apparition à ce moment, en l'espèce le tiroir de la table d'Aziz apporté triomphalement de son bungalow dans les bras d'un sergent.

— Des photographies de femmes. Ah!

— C'est sa femme, — dit Fielding cabré.

— D'où le savez-vous?

— Il me l'a dit.

Mc Bryde avec un faible sourire d'incrédulité se mit à fouiller dans le tiroir. Il avait pris un regard aigu, avec une expression un peu bestiale sur le visage. « Sa femme, vraiment, je connais ces femmes-là !» pensait-il. A haute voix il dit :

— Eh bien, il vous faut filer maintenant, mon vieux, et que Dieu nous aide, que Dieu nous aide tous...

Comme si sa prière eût été entendue la cloche d'un temple brusquement tintinnabula.

XIV

La rencontre d'Hamidullah marqua l'échelon suivant. Il attendait à l'entrée des bureaux du surintendant et se précipita respectueusement lorsqu'il aperçut Fielding. A la phrase passionnée de l'Anglais : « C'est une erreur totale », il répondit : « Ah, ah, est-il sorti quelque preuve? »

— Elle sortira, — dit Fielding en lui tendant la main.

— Ah oui, Mr. Fielding, mais, quand une fois un Hindou est arrêté, nous ne savons jamais jusqu'où ira la chose. — Il parlait avec déférence. — Vous êtes bien bon de me traiter aussi amicalement en public et j'en suis très touché; mais, Mr. Fielding, rien ne convainc un magistrat que des preuves. Mr. Mc Bryde a-t-il fait quelque remarque lorsqu'on lui a présenté ma carte? Pensez-vous que mon empressement l'ennuie et le prévienne le moins du monde contre mon ami? S'il en est ainsi, je me retirerai volontiers.

— Il n'était pas ennuyé, et, s'il l'était, même, qu'importe?

— Ah, il vous est permis de parler ainsi, mais nous devons vivre dans ce pays.

L'avocat en vue de Chandrapore, avec ses manières dignes et ses diplômes conquis à Cambridge, venait d'être bousculé. Lui aussi aimait Aziz et savait qu'il était calomnié; mais la foi n'animait pas son cœur et il bavardait « d'enquête » et de « preuve » d'une façon qui attrista l'Anglais. Fielding aussi avait ses angoisses — il n'aimait pas l'histoire des jumelles ni les contradictions à propos du guide — mais il les repoussait jusqu'au bord de son esprit et leur défendait d'en venir infecter le centre vivant. Aziz était innocent, on ne devait agir que sur cette base; ceux qui l'accusaient, commettaient

une erreur et il était inutile de chercher à se les concilier. Au moment même où il liait son sort à celui des Hindous, Fielding mesurait clairement la profondeur de l'abîme qui le séparait d'eux. Ils sont toujours décevants de quelque côté. Aziz avait tenté de s'enfuir, Mohammed Latif n'avait rien fait pour arrêter le pillage. Et maintenant Hamidullah! au lieu de tempêter et de dénoncer, il temporisait. Les Hindous seraient-ils des lâches? Non, mais leur départ manque de franchise et ils renâclent même à l'occasion. La peur est partout : elle est le support de l'Empire anglais; le respect et la courtoisie qu'on accordait à Fielding même n'étaient que des actes inconscients de conciliation. Il dit à Hamidullah de se réjouir, que tout finirait bien : et Hamidullah se réjouissant en effet devint agressif et adroit. La prédiction de Mc Bryde : « Si vous abandonnez votre poste, vous laissez un trou à votre poste » était en train de se réaliser.

D'abord, avant tout, la question du cautionnement. Il fallait la résoudre cet après-midi même. Fielding voulait se porter garant. Hamidullah pensait qu'on pouvait aller voir le Nawab-Bahadur.

— Pourquoi l'entraîner là-dedans?

Entraîner tout le monde là-dedans était précisément le but de l'avocat. Il suggéra par suite que l'homme de loi chargé de l'affaire devrait être un Hindouiste; la défense en serait élargie. Il cita deux ou trois noms — des hommes habitant loin de là que des considérations locales n'intimideraient pas — il donna sa préférence à Amritrao, un avocat de Calcutta d'une haute réputation professionnelle autant que personnelle, mais notoirement anti-anglais.

Fielding balançait; il lui semblait qu'on allait ainsi à l'autre extrême. L'innocence d'Aziz devait être reconnue mais avec le minimum de haine de race. Amritrao était abhorré au club. Ce choix serait considéré comme un défi politique.

— Oh non, nous devons frapper de toute notre force. Lorsque j'ai vu les papiers privés de mon ami passer, il y a un instant à peine, dans les bras d'un policeman répugnant, je me suis dit : « Amritrao est l'homme capable de nous nettoyer cette affaire. »

Il y eut un silence morne. La cloche du temple émettait

toujours ses criailleries discordantes. Ce jour interminable et désastreux en était à peine à son après-midi. Les rouages administratifs allaient leur train cependant; voici que partait à cheval un messager du surintendant porteur du rapport officiel d'arrestation.

— Ne compliquez rien, laissez les cartes se jouer d'elles-mêmes, — conseilla Fielding en regardant disparaître l'homme dans la poussière. — Nous sommes certains de gagner, rien d'autre ne peut survenir. Elle sera évidemment incapable de nourrir son accusation.

Ces mots rassurèrent Hamidullah qui remarqua avec une sincérité entière :

— Aux moments de crise les Anglais n'ont vraiment pas leurs égaux.

— Au revoir donc, mon cher Hamidullah (nous pouvons supprimer le Mr. maintenant). Assurez Aziz de mon affection quand vous le verrez et dites-lui de demeurer calme, calme, calme. Je vais retourner au Collège maintenant. Si vous avez besoin de moi, appelez-moi au téléphone, mais si vous n'en avez pas besoin, n'en faites rien, car je serai très occupé.

— Au revoir mon cher Fielding : ainsi vous êtes réellement de notre parti contre celui des vôtres?

— Oui, carrément.

Il regretta de prendre parti. Glisser à travers l'Inde sans porter d'étiquette avait été son but. Désormais il serait classé « anti-anglais », « séditieux », termes qui l'ennuyaient et diminueraient son utilité. Il prévit que l'affaire serait non seulement une tragédie mais un bourbier. Déjà il était agacé de quelques points noirs qui paraissaient croître chaque fois qu'il les considérait. Né libre il n'avait pas peur du bourbier, mais il savait en reconnaître l'existence.

Cette partie de la journée s'acheva par une conversation bizarre et vague avec le professeur Godbole. L'interminable affaire de la vipère de Russell fut mise à nouveau sur le tapis. Quelques semaines auparavant l'un des répétiteurs du Collège, un impopulaire Parsi, avait trouvé une vipère de Russell frétillant autour de sa classe. Peut-être avait-elle rampé jusque-là d'elle-même, mais peut-être non, et tout le personnel continuait à en entretenir le principal : son temps passait à

écouter leurs théories. Ce reptile est si dangereux que Fielding n'aimait pas couper court à ces entretiens et on le savait. Ainsi, quand sa tête éclatait de soucis et tandis qu'il se demandait anxieusement s'il allait écrire une lettre d'appel à miss Quested, il était contraint d'écouter un discours qui, manquant à la fois de base et de conclusion, demeurait suspendu dans l'air. A la fin Godbole dit :

— Me sera-t-il permis de prendre congé? — La phrase marquait toujours qu'on n'en était pas encore arrivé au véritable but de la visite. — Au moment de prendre congé, je dois vous dire avec quelle joie j'ai appris que vous aviez pu, malgré tout, atteindre les Marabars. J'avais peur que mon manque de ponctualité ne vous en ait totalement empêché, mais enfin, vous y êtes allé (et avec des moyens beaucoup plus agréables) dans l'auto de miss Derek. J'espère que l'excursion a été des plus réussies.

— Les nouvelles ne vous sont pas encore parvenues à ce que je vois.

— Oh si.

— Non; il est arrivé à propos d'Aziz une affreuse catastrophe.

— Oh! oui, la chose a déjà fait le tour du Collège.

— Eh bien, il me semble qu'une excursion où il arrive une pareille chose ne peut guère être appelée des plus réussies, — dit Fielding en le fixant d'un air abasourdi.

— Je ne peux pas dire, je n'étais pas là.

Il le regarda de nouveau fixement, tentative bien vaine d'ailleurs, car nul ne pouvait sonder l'esprit de l'Hindouiste; et cependant il avait un esprit, un cœur même, et ses amis se fiaient à lui sans savoir pourquoi.

— Je suis épouvantablement brisé, — dit Fielding.

— C'est ce que j'ai vu tout de suite en entrant dans votre bureau. Aussi ne dois-je pas vous retenir plus longtemps, mais je voudrais que vous m'aidiez à résoudre une petite difficulté que j'ai rencontrée. Je vais bientôt quitter votre service, vous le savez.

— Hélas! oui.

— Et je dois retourner dans mon pays natal, l'Inde centrale, pour m'y occuper de l'Enseignement. Je veux monter

là une grande École à l'anglaise, calquée autant que possible sur ce Collège.

— Eh bien? — soupira Fielding en essayant de montrer un intérêt quelconque.

— Pour l'instant il n'existe qu'un enseignement tout indigène à Mau. Mon devoir sera de changer tout cela. Je demanderai à Son Altesse de sanctionner au moins la création d'une Haute École dans la capitale en attendant d'en créer une dans chaque pergana.

Fielding se prit la tête à deux mains. Vraiment les Hindous devenaient quelquefois insupportables.

— Le point... le point sur lequel je voudrais avoir votre avis est celui-ci : quel nom pourrait-on donner à l'école?

— Un nom? Un nom d'école? — dit-il, frappé d'un brusque malaise comme tout à l'heure dans la salle d'attente.

— Oui, un nom, un en-tête convenable par lequel on puisse l'appeler et sous lequel on la connaisse partout.

— Vraiment... je n'ai pas de noms d'écoles dans la tête. Je ne peux penser à rien qu'à notre pauvre Aziz. Vous rendez-vous bien compte qu'en ce moment même, il est en prison?

— Oh oui. Oh non, je n'espère pas recevoir une réponse maintenant. Je voudrais simplement qu'à vos moments de loisir vous pensiez à la chose afin de me suggérer deux ou trois en-têtes où faire un choix pour une école. J'avais pensé à « Haute École Fielding » faute de quoi on pourrait mettre « Roi-Empereur George V ».

— Godbole!

Le vieux bonhomme joignit les mains, malicieux et charmant.

— Aziz est-il innocent ou coupable?

— La Cour en décidera. Le verdict sera strictement en accord avec la vérité, je n'en doute pas.

— Oui, oui, mais votre opinion personnelle? Voilà un homme que nous aimons tous deux et que tous estimaient. Il vivait ici tranquille en faisant son travail. Eh bien, qu'en faut-il penser en fin de compte? Est-il ou non capable d'une telle action?

— Ah, c'est là une tout autre question, et plus difficile que la précédente : je veux dire difficile dans notre philosophie. Le docteur Aziz est un jeune homme très méritant, et

j'ai pour lui beaucoup de considération; mais je pense que vous me demandez si un individu peut commettre de bonnes ou de mauvaises actions, et ceci est vraiment difficile pour nous. — Il parlait à petits mots trébuchants.

— Je vous demande : l'a-t-il fait ou non? Est-ce clair? Je sais qu'il ne l'a pas fait et je pars de là. Je pense arriver à l'explication véritable dans deux ou trois jours. Ma dernière idée est que ce fut le guide qui les accompagnait. Une malice de miss Quested?... C'est impossible, quoique Hamidullah soit de cet avis. Elle a eu certainement quelque effrayante aventure. Et vous me parlez... oh non, de l'identité du bien et du mal!

— Non, ce n'est pas exactement la même question, excusez-moi, d'après notre philosophie. Je vous dis que rien ne peut rester isolé. Tout le monde fait une bonne action quand une bonne action est faite, et si une mauvaise action a été commise, elle l'a été par tout le monde. Pour illustrer ce principe laissez-moi prendre le cas présent comme exemple.

» J'apprends qu'une mauvaise action a été commise dans les collines de Marabar et qu'une dame anglaise hautement estimée en est gravement malade. Ma réponse à ceci est : « La mauvaise action a été commise par le docteur Aziz. » — Il s'arrêta et aspira ses joues maigres. — « Elle a été commise par le guide ». — Il s'arrêta de nouveau. — « Elle a été commise par vous ». — Il prit un air de résolution et de modestie. — « Elle a été commise par moi ». — Il regarda timidement la manche de sa propre veste. — « Et par mes élèves. Elle a même été commise par la dame elle-même. Quand le mal se produit il exprime l'ensemble de l'univers. De même quand le bien se produit ».

— Et de même quand la souffrance se produit, et ainsi de suite et allez donc, et tout est n'importe quoi, et rien n'est quelque chose, — murmura Fielding irrité, car il avait besoin d'un terrain solide.

— Je vous demande pardon. Vous changez de nouveau la base de notre discussion. Nous discutions du bien et du mal. La souffrance ne concerne que les individus. Si une jeune dame prend une insolation, le fait n'a aucune signification pour le reste de l'univers. Oh non, pas du tout. Oh

non, pas le moins du monde. C'est un fait isolé qui ne regarde qu'elle. Si elle vient seulement à penser que la tête ne lui fait pas mal, la maladie cesse et tout est terminé. Mais il s'agit de tout autre chose avec le bien et le mal. Ils ne sont pas ce que nous les pensons, ils sont ce qu'ils sont et chacun de nous a contribué à tous deux.

— Vous prêchez l'identité du bien et du mal.

— Oh non, excusez-moi une fois encore, le bien et le mal sont différents comme leurs noms l'impliquent. Mais dans mon humble pensée ils sont tous deux des aspects de Mon Dieu. Il est présent dans l'un, absent dans l'autre, et la différence entre présence et absence est grande, aussi grande que mon faible esprit peut le concevoir. Cependant l'absence implique la présence, l'absence n'est pas l'inexistence et nous sommes par suite justifiés de répéter « viens, viens, viens ». — Et sans reprendre haleine et comme pour cacher la beauté que ces derniers mots pourraient recéler, il dit : — Mais avez-vous eu le temps de visiter quelques-unes des antiquités de Marabar?

Fielding demeurait silencieux, tentant de méditer et de reposer son cerveau.

— N'avez-vous même pas vu la citerne qui est sur le côté du terrain habituel de campement? — appuya-t-il.

— Oui, oui, — répondit l'autre distraitement, la pensée occupée à la fois d'une demi-douzaine de sujets.

— Très bien; vous avez donc vu la Citerne de la Dague.

Et il se mit à raconter une légende qui eût été acceptable, s'il l'avait dite au thé chez Fielding quinze jours auparavant. Elle parlait d'un Rajah hindouiste qui avait assassiné le fils de sa propre sœur; la dague du crime était restée collée à sa main pendant de longues années jusqu'au jour où, passant par les collines de Marabar, il eut soif et demanda à boire; mais, voyant une vache qui avait soif aussi, il ordonna qu'on lui offrît l'eau d'abord — on exécuta l'ordre et « la dague » tomba de sa main; c'est pour commémorer ce miracle qu'il fit bâtir la citerne.

Les conversations du professeur Godbole trouvaient souvent en une vache leur point culminant. Fielding accueillit celle-ci par un silence morne.

Plus tard dans l'après-midi il obtint une autorisation et vit Aziz, mais le trouva dans un état d'abattement tel que toute question était inutile. « Vous m'avez abandonné » fut la seule phrase qui eût le sens commun. Fielding partit pour écrire sa lettre à miss Quested. Même si elle l'atteignait, elle n'amènerait rien de bon et d'ailleurs les Mc Bryde la retiendraient probablement au passage. La pensée de missQuested lui barrait tous les chemins. C'était une jeune fille si froide, et capable de bon sens et sans méchanceté aucune : la dernière personne de Chandrapore susceptible d'accuser injustement un Hindou.

XV

Quoique miss Quested ne se fût pas conciliée d'abord la faveur des Anglais, son aventure fit se manifester toutes les délicatesses de leur âme. Pendant quelques heures une émotion exaltée les souleva; les femmes la ressentirent de façon plus aiguë quoique pour moins longtemps que les hommes. « Que pouvons-nous faire pour notre sœur? » était l'unique pensée de mesdames Callendar et Lesley pendant que la voiture les emmenait prendre des nouvelles sous une chaleur battante. Mrs. Turton fut la seule personne qu'on admit dans la chambre de la malade. Elle en sortit ennoblie d'un chagrin désintéressé. « Elle est ma propre fille chérie, » prononça-t-elle, puis se souvenant qu'elle l'avait appelée « non pukka » et avait regretté ses fiançailles avec le jeune Heaslop, elle se prit à pleurer. Personne n'avait jamais vu pleurer la femme du Gouverneur. Elle était capable de larmes, certes, mais elle les réservait toujours pour une occasion adéquate et voici que l'occasion était arrivée. Ah, pourquoi ne s'étaient-ils pas tous montrés meilleurs pour l'étrangère, plus patients? pourquoi ne lui avaient-ils pas donné non seulement l'hospitalité, mais leurs cœurs? Le cœur tendre de leur cœur, si rarement employé, elles le donnèrent un instant sous l'aiguillon du remords. Si c'en est fini (comme dit le major Callendar) eh bien, c'en est fini, on n'y saurait rien changer, mais dans la grave injure subie par la jeune fille elles se sentaient une vague part de responsabilité. Si elle n'était pas l'une d'elles,

elles auraient dû tenter de l'y amener et elles ne le pouvaient plus maintenant, elle était hors d'atteinte. « Pourquoi ne pense-t-on pas plus aux autres? » soupirait la sémillante miss Derek. Ces regrets ne conservèrent leur pureté de forme que pendant quelques heures. Avant le coucher du soleil d'autres considérations l'avaient falsifiée et le sentiment de culpabilité qui se mêle si étrangement à la première vision que nous avons de toute souffrance commençait à disparaître.

Tous arrivaient au club en conduisant leur voiture avec un calme étudié, au petit trot qu'aiment les gentilshommes campagnards, entre la double rangée de haies vertes, car il ne fallait pas laisser soupçonner aux Indigènes l'agitation de leur âme. Ils échangèrent les habituelles rasades, mais rien n'avait le même goût; puis ils considérèrent la haie de cactus qui poignardait la gorge empourprée du ciel; ils comprenaient qu'ils étaient à des milliers de kilomètres d'un paysage qui leur fût intelligible. Le club était plus rempli que d'habitude, de nombreux parents avaient amené leurs enfants dans les salles réservées aux adultes qui prenaient l'apparence de la Résidence de Lucknow. Une jeune mère — femme sans cervelle mais d'une grande beauté — s'était assise sur un divan bas au fumoir, son bébé dans les bras; son mari était en voyage loin dans le district et elle n'osait pas retourner à son bungalow dans la peur que « les nègres n'attaquent ». Épouse d'un petit fonctionnaire au chemin de fer, on la méprisait d'habitude, mais ce soir, avec ses formes plantureuses et ses cheveux couleur de blé mûr, elle symbolisait tout ce pourquoi on lutte et meurt; figure d'un symbolisme plus durable peut-être que celle de la pauvre Adela. « N'ayez aucun souci, Mrs. Blakiston, ces tambours ne sont que ceux du Mohurram », lui disaient les hommes. « Ils sont donc partis », se lamentait-elle, serrant son enfant, avec l'idée pourtant qu'il eût mieux fait dans un pareil moment de ne pas souffler ainsi des bulles de bave sur son menton. « Mais non, et en tout cas ils ne viennent pas vers le club ». « Ils ne viennent pas non plus vers le bungalow du Burra Sahib, ma chère, et c'est là que vous coucherez cette nuit, votre enfant et vous, » dit Mrs Turton dressée à côté d'elle comme Pallas Athéné et prenant intérieurement la décision de ne plus être aussi snob à l'avenir.

Le gouverneur frappa des mains pour demander du silence. Il était beaucoup plus calme qu'au moment de son explosion contre Fielding. A vrai dire il était toujours plus calme en face d'un auditoire que dans un tête-à-tête.

— Je veux m'adresser particulièrement aux dames, — dit-il. — Il n'y a pas le moindre sujet d'alarme. Gardez votre sang-froid, gardez votre sang-froid. Ne sortez pas plus qu'il n'est nécessaire, n'allez pas dans la ville, ne bavardez pas devant vos domestiques. Voilà tout.

— Harry, sait-on quelque chose de la ville? — demanda sa femme, debout à quelques pas de lui et prenant aussi sa voix de Salut Public.

Tous gardaient le silence pendant l'auguste dialogue.

— Tout est parfaitement normal.

— C'est ce que je pensais. Ces tambours ne sont rien que le Mohurram, naturellement.

— Ils n'en sont même que les préparatifs... la procession n'aura lieu que la semaine prochaine.

— C'est cela, elle n'aura lieu que lundi.

— Mr. Mc Bryde est là-bas déguisé en Saint Homme, — dit Mrs. Callendar.

— Voilà précisément le genre de choses qu'il ne faut pas dire, — fit-il remarquer, pointant l'index vers elle. — Mrs. Callendar, montrez plus de circonspection ces temps-ci.

— Je... enfin, je...

Elle n'était pas offensée, se sentant protégée par cette sévérité.

— A-t-on encore des questions à poser? J'entends nécessaires.

— Est-il... où est le... — dit la voix tremblotante de Mrs. Lesley.

— Bouclé. Le cautionnement a été refusé.

Fielding parla ensuite. Il désirait savoir s'il existait un bulletin officiel sur l'état de miss Quested ou si les graves rapports qu'on en faisait provenaient de bavardages. Sa question fit mauvais effet, en partie parce qu'il avait prononcé le nom de la malade; on ne les désignait, elle et Aziz, jamais que par des périphrases.

— J'espère que Callendar pourra nous donner des nouvelles avant peu.

— Je ne vois pas comment on pourrait appeler cette dernière question une question nécessaire, — dit Mrs. Turton.

— Ces dames auront-elles la bonté de quitter le fumoir maintenant? — dit son mari en frappant des mains à nouveau. — Et souvenez-vous de ce que je vous ai dit. Nous comptons sur vous pour nous aider à traverser ce moment difficile, et vous le pouvez, en agissant comme si tout était normal. C'est tout ce que je vous demande. Puis-je compter sur vous?

— Oui, oui, Burra Sahib, — dirent-elles en chœur, visages anxieux et pointus.

Elles sortirent dominées et exaltées à la fois, Mrs. Blakiston au milieu d'elles comme une flamme sacrée. Ces simples mots leur avaient rappelé qu'elles étaient un bastion avancé de l'Empire. A côté de leur tendre compassion pour Adela se dressait un autre sentiment qui devait étouffer le premier par la suite. Ses premières manifestations étaient faibles et prosaïques. Mrs. Turton fit au bridge, de sa voix forte, ses dures plaisanteries et Mrs. Lesley se mit à tricoter un cache-nez.

Dans le fumoir devenu libre, le Gouverneur s'assit sur le bord d'une table de façon à dominer sans apparat. Ses pensées tourbillonnaient sous des impulsions contraires. Il voulait venger miss Quested et punir Fielding, mais en demeurant strictement beau joueur. Il avait envie de fouetter tous les indigènes qu'il rencontrait, mais ne voulait rien faire qui pût amener une émeute ou nécessiter une intervention militaire. La peur de devoir appeler la troupe restait chez lui vivace. Les militaires redressaient une chose mais en laissaient une douzaine tordues derrière eux, et d'autre part se plaisaient à humilier une administration civile. Il y avait ce soir un soldat dans la salle — un sous-lieutenant d'un régiment de Gurkhas; il était un peu saoul et regardait sa présence comme providentielle. Le Gouverneur soupira. Il paraissait bien n'y avoir rien à faire que le vieux et fatigant travail des compromis et des médiations. Il regretta les bons vieux jours où un Anglais pouvait satisfaire son honneur sans avoir de comptes à rendre par la suite. Ce pauvre jeune Heaslop avait fait un pas dans cette voie en refusant le cautionnement, mais le Gouverneur ne pouvait le trouver en cela très sage, ce pauvre jeune Heaslop. Non seulement la décision

allait irriter le Nawab Bahadur et les autres, mais encore il fallait compter avec le Gouvernement de l'Inde, qui veille, avec, derrière lui, cette caverne de lâches gaillards, le Parlement anglais. Il lui fallait constamment se ressouvenir qu'aux yeux de la loi, Aziz n'était pas encore coupable, et cet effort le fatiguait.

Les autres, moins responsables, pouvaient suivre leurs penchants. Ils avaient commencé à parler « des femmes et des enfants » : mots qui exemptent le mâle de tout bon sens lorsqu'ils ont été répétés quelques fois. Chacun d'eux sentait que ce qu'il aimait le plus au monde était traqué, criait vengeance, chacun d'eux brûlait d'une ardeur assez agréable où s'évanouissait le visage glacé et presque inconnu de miss Quested, remplacé par ce qu'ils avaient de plus doux dans leur vie. « Mais ce sont les femmes et les enfants, » répétaient-ils, et le Gouverneur savait qu'il aurait été de son devoir d'arrêter cette auto-intoxication, mais n'en avait pas le courage. « On devrait les forcer à donner des otages. » Beaucoup des femmes et des enfants en question devaient partir dans quelques jours pour les stations de montagnes et quelqu'un suggéra de les expédier tout de suite par train spécial.

— Épatante la suggestion, — cria le sous-lieutenant. — Il faudra que l'armée vienne tôt ou tard — (il ne séparait pas dans son esprit l'idée de train spécial et celle de troupes). — Tout cela ne serait pas arrivé si ces collines de Barabas avaient été sous l'autorité militaire. Placer une poignée de Gurkhas à l'entrée de la grotte était tout ce qu'il fallait faire.

— Mrs. Blakiston disait qu'avec seulement quelques tommies... — remarqua quelqu'un.

— Des Anglais, pas bon; — cria le sous-lieutenant mêlant un peu ses divers loyalismes. — Des troupes indigènes dans ce pays. Donnez-moi la race sportive d'indigènes, donnez-moi des Gurkhas, donnez-moi des Rajputs, donnez-moi des Jats, donnez-moi des Punjabis, donnez-moi des Sikhs, donnez-moi des Marathas, des Bhils, des Afridis et des Pathans, et vraiment si l'on en vient là, peu m'importe que vous me donniez la lie des bazars. Bien menés, j'entends! Je vous les conduirai n'importe où...

Le Gouverneur lui fit un signe de tête amical et dit à son propre monde :

— Ne vous mettez pas à porter des armes sur vous. Je désire que tout marche exactement comme à l'ordinaire, tant que nous n'avons pas de suffisants motifs pour changer. Envoyez vos femmes à la montagne, mais tranquillement, et par Dieu, ne parlez plus de trains spéciaux. Peu importe ce que vous pensez ou sentez. J'ai sans doute aussi mes sentiments. Un Hindou isolé a commis une tentative... est accusé d'une tentative de crime! — Il se frappa le front d'une chiquenaude et tous comprirent qu'il sentait aussi vivement qu'eux-mêmes; tous se prirent pour lui de tendresse et décidèrent de ne pas accroître ses difficultés. — Basez-vous sur ce fait en attendant des faits nouveaux, — conclut-il. — Admettez que tous les Hindous sont des anges.

Ils murmurèrent :

— Vous avez raison, Burra Sahib... des anges... exactement.

Et le sous-lieutenant :

— Exactement ce que je vous disais. L'indigène est parfait tout seul. Lesley, Lesley! Vous souvenez-vous de celui avec lequel nous avons donné quelques coups de maillet sur votre Maidan le mois dernier? Eh bien, il était parfait. Tout indigène qui joue au polo est parfait... Ce qu'il vous faut mater, c'est cette classe instruite, et prenez garde, je sais ce que je dis cette fois.

La porte du fumoir s'ouvrit laissant passer un bourdonnement de voix féminines. Mrs. Turton lança : « Elle est mieux » et des deux groupes monta un soupir de joie et de soulagement. Le major qui avait apporté la bonne nouvelle entra. Son visage énorme et pâteux marquait de la mauvaise humeur. Il considéra l'assistance, vit Fielding écrasé à ses pieds sur un divan et dit : « H'm'! » Tous se mirent à le presser de questions.

— Personne n'est hors de danger dans ce pays tant qu'il y a de la température, — répondit-il.

Il avait l'air fâché de cette amélioration et nul de ceux qui connaissaient le major et ses manières ne s'étonna.

— Fourrez-vous dans un fauteuil, Callendar, et racontez-nous tout.

— Laissez-moi le temps.

— Comment va la vieille dame?

— De la température.

— Ma femme a entendu dire qu'elle baissait.

— Possible. Je ne garantis rien. Toutes ces questions sont vraiment insupportables, Lesley.

— Pardon, mon vieux.

— Heaslop me suit.

Au nom d'Heaslop une expression exaltée illumina de nouveau tous les visages. Miss Quested n'était qu'une victime, mais le jeune Heaslop était un martyr. Il était chargé de tous les maux dont ce pays voulait payer ceux qui avaient tenté de le servir; il portait la croix du Sahib. Ils étaient rongés du chagrin de ne rien pouvoir lui donner en retour; ils se sentaient si lâches de rester mollement assis à attendre le cours de la justice.

— Plût à Dieu que je n'aie pas accordé ce congé à cette perle de subordonné. J'aurais dû me couper la langue auparavant. Me sentir responsable, voilà ce qui m'accable. Refuser, puis céder à une pression étrangère, voilà ce que j'ai fait, mes enfants, voilà ce que j'ai fait.

Fielding ôta sa pipe de sa bouche et se mit à la considérer pensivement. Estimant l'avoir effrayé, l'autre continua :

— J'avais compris qu'un Anglais devait prendre part à l'excursion. C'est ce qui m'a fait céder.

— Personne ne songe à vous blâmer, mon cher Callendar, — dit le Gouverneur les yeux fixés à terre. — Nous sommes tous à blâmer en ce sens que nous aurions dû voir que l'expédition n'offrait pas de garanties suffisantes, et l'arrêter. J'en étais informé moi-même; nous avons prêté notre voiture pour emmener ces dames à la gare. Nous sommes tous impliqués dans l'affaire à ce point de vue, mais on ne saurait vous faire personnellement le moindre reproche.

— Je ne suis pas de cet avis. J'aimerais bien pouvoir l'être. La responsabilité est une chose terrible et je n'ai rien de commun avec un homme qui l'envoie par-dessus bord.

Il regardait Fielding. Ceux qui savaient que Fielding s'était engagé à faire l'excursion et avait manqué le train du matin, ressentaient, pour lui, l'injure. On ne peut s'attendre à rien

d'autre quand un homme va se mêler aux indigènes; cela finit toujours par quelque déshonneur. Le gouverneur, qui en savait plus long, demeurait silencieux, car en lui le fonctionnaire espérait toujours que Fielding rentrerait dans le rang. La conversation retourna aux femmes et aux enfants. Le major Callendar en profita pour suggérer au sous-lieutenant de venir harceler le professeur. Se donnant l'air plus saoul qu'il n'était, le militaire se mit à lancer d'offensantes remarques.

— Connaissez-vous l'histoire du domestique de miss Quested? — renchérit le Major.

— Non, qu'est-ce donc?

— Heaslop recommanda au domestique de miss Quested, hier soir, de ne jamais la perdre de vue. Le prisonnier sut la chose et se débrouilla pour le semer. Il l'acheta. Heaslop vient de découvrir tout le pot-au-roses avec les noms et les sommes... Un personnage interlope bien connu dans ce milieu a donné l'argent... Mohammed Latif. Voilà pour le domestique. Et l'Anglais... notre ami ici présent? Comment se sont-ils débarrassés de lui? Encore par l'argent.

Fielding se dressa, soutenu par des murmures et des exclamations, car personne ne soupçonnait encore son honnêteté.

— Oh, je vois qu'on me comprend mal... demande pardon, — dit le major agressif. — Je ne voulais pas dire qu'ils ont acheté M. Fielding.

— Alors que voulez-vous dire?

— Ils ont payé l'autre Hindou pour vous retarder... Godbole... Il disait ses prières. Je connais ce genre de prières!

— C'est ridicule!...

Il se rassit tremblant de rage; l'un après l'autre tous allaient être traînés dans la boue.

Ayant décoché ce trait, le major prépara le suivant.

— Heaslop a découvert aussi quelque chose à propos de sa mère. Aziz a payé un troupeau d'indigènes pour l'étouffer dans une grotte. C'était sa fin ou du moins c'eût été sa fin si elle n'avait réussi à s'échapper. Pas mal combiné, n'est-ce pas? Du travail propre. Alors il put continuer avec la jeune fille. Lui, elle et un guide fourni par le même Mohammed Latif. On ne peut plus mettre la main sur le guide maintenant.

Du joli! — Son discours s'acheva en un rugissement. — Ce n'est pas le moment de rester assis, c'est le moment d'agir. Appelez les troupes et nettoyez le bazar.

On n'attribuait, d'habitude, guère d'importance aux explosions du major, mais dans ces circonstances chacun se sentit troublé. Le crime était pire encore qu'ils ne l'avaient supposé, on n'avait plus atteint cet indicible cynisme depuis 1857. Fielding oublia la colère qu'avait éveillée en lui la mise en cause du pauvre vieux Godbole et devint tout pensif; le mal se propageait dans toutes les directions, il paraissait avoir une existence propre, indépendante de ce que pouvaient faire ou dire les individus; il comprit mieux pourquoi Aziz et Hamidullah avaient envie, tous deux, de se coucher et de mourir. Son adversaire vit son trouble et se risqua à dire :

— Je pense que rien de ce qui est dit au club ne sortira du club, — en clignant de l'œil vers Lesley.

— Et comment cela? — renvoya Lesley.

— Oh, ce n'est rien. Le bruit court simplement qu'un des membres ici présents a rendu visite au prisonnier cet après-midi. On ne peut courir avec le lièvre et chasser avec les chiens, du moins pas dans ce pays.

— Serait-ce l'intention de quelqu'un ici présent?

Fielding était décidé à ne plus « marcher ». Il avait quelque chose à dire, mais ce serait à son heure. L'attaque échoua parce que le Gouverneur ne lui accorda pas son appui. L'attention s'éloigna de Fielding pour un moment. Le bourdonnement des femmes cessa de nouveau. La porte venait d'être ouverte par Ronny.

Le jeune homme avait un visage épuisé et tragique, plus doux aussi qu'à l'ordinaire. Il avait toujours montré de la déférence envers ses supérieurs, mais il le faisait maintenant du fond du cœur. Dans son malheur, il semblait faire appel à leur protection : eux, comme pour un hommage instinctif, se levèrent. Mais en Orient tous les actes humains prennent un caractère gouvernemental et, en honorant Heaslop, ils condamnaient Aziz et l'Inde. Fielding le comprit et ne se leva pas. C'était un geste déplaisant et grossier à faire, peut-être même était-ce un geste inefficace, mais il sentait qu'il avait été assez longtemps passif et qu'il pourrait être entraîné

dans le mauvais courant s'il ne marquait pas un point d'arrêt. Ronny, qui ne l'avait pas vu, dit d'une voix étranglée :

— Oh, je vous en prie, je vous en prie, asseyez-vous tous : je désire seulement apprendre ce qu'on a décidé.

— Heaslop, je suis en train de leur dire que je suis contre toute démonstration armée, — dit le Gouverneur comme en s'excusant. — Je ne sais si vous sentirez de même, mais voilà ma position. Quand nous aurons le verdict, ce sera une autre affaire.

— Vous savez mieux que moi, à coup sûr; je n'ai pas d'expérience.

— Comment va votre mère, mon vieux?

— Mieux, je vous remercie. Je voudrais bien que tout le monde s'asseye.

— Il y en a qui ne se sont jamais levés, — dit le jeune soldat.

— Et le major nous apporte un excellent rapport sur l'état de miss Quested, — continua Turton.

— C'est vrai, c'est vrai, je suis satisfait.

— Vous aviez des craintes à son sujet, il y a quelques heures, n'est-ce pas, Major? C'est ce qui m'a fait refuser la caution.

Callendar se mit à rire avec un air d'affectueuse complicité et dit :

— Heaslop, Heaslop, la prochaine fois qu'on vous demandera à déposer caution, appelez d'abord le vieux docteur avant de consentir; il a de bonnes épaules, et, soit dit tout à fait entre nous, ne prenez pas trop les opinions du vieux docteur au sérieux. C'est un stupide crétin, nous sommes d'accord là-dessus, mais il fera le peu qui lui sera possible pour maintenir à l'ombre le... — Il s'arrêta subitement avec une politesse affectée : — Oh pardon, il y a un de ses amis ici.

Le sous-lieuteannt cria :

— Debout, porc!

— M. Fielding, qu'est-ce donc qui vous a empêché de vous lever? — dit le Gouverneur entrant à la fin dans la mêlée. C'était l'attaque que Fielding attendait et à laquelle il devait répondre.

— Puis-je faire une déclaration, Monsieur?

— Certainement.

Endurci aux épreuves et maître de lui, libéré des passions de la race et de la jeunesse, le professeur fit ce qui était pour lui un geste relativement facile. Il se leva et dit :

— Je crois à l'innocence du docteur Aziz.

— Vous avez le droit de soutenir cette opinion si cela vous plaît, mais est-ce là une raison suffisante pour insulter Mr. Heaslop?

— Puis-je conclure ma déclaration?

— Certainement.

— J'attends le verdict du tribunal. S'il est déclaré coupable, je donne ma démission et quitte l'Inde. Je donne dès maintenant ma démission du club.

— Bon, bon! — s'exclama-t-on dans l'assistance pas complètement hostile, car on y appréciait le langage crâne de l'homme.

— Vous n'avez pas répondu à ma question. Pourquoi ne vous êtes-vous pas levé à l'entrée de Mr. Heaslop?

— Avec tout le respect que je vous dois, Monsieur, je ne suis pas ici pour répondre à des questions, mais pour faire une déclaration, et je l'ai terminée.

— Puis-je vous demander si vous avez pris en main le gouvernement de ce district?

Fielding marcha vers la porte.

— Un moment, Mr. Fielding. Ne partez pas encore, je vous prie. Avant de quitter le club, dont vous démissionnez à propos, il vous faut exprimer quelque haine pour le crime et faire des excuses à Mr. Heaslop.

— Me parlez-vous officiellement, Monsieur?

Le gouverneur qui ne parlait jamais autrement perdit la tête de colère. Il cria :

— Quittez la salle tout de suite. Je regrette profondément d'avoir pris la peine de vous rencontrer à la gare. Vous êtes descendu au niveau de vos associés; vous êtes faible, faible, voilà par où vous péchez...

— Je veux bien quitter la salle, mais je ne le pourrai pas tant que ce gentleman m'en empêchera, — dit Fielding légèrement; le sous-lieutenant lui barrait le passage.

— Laissez-le passer, — dit Ronny presque en larmes.

E. M. FORSTER

(*A suivre.*) (Traduction C. MAURON.)

TABLEAUX DE PARIS

SUIVIS D'UNE ESQUISSE DE PRINTEMPS MÉDITERRANÉEN

DIVERSION A *L'HONNEUR DE SOUFFRIR.* — Depuis février, depuis l'aube de ce printemps, la comtesse de Noailles est peintre.

A l'instant où paraît *l'Honneur de Souffrir*, le poète vit au milieu des fleurs et des tableaux au pastel, commencés d'après des genêts blancs et des myosotis, des narcisses, des lilas et des pivoines roses. Il est bientôt midi. Je pénètre dans la chambre, dont le grand lit de pied occupe le centre. Par la baie, le soleil entre, d'avant midi, sur un Paris de Passy qui possède encore des arbres. Une écharpe de crêpe de Chine, d'un rosé pâli, couvre la cheminée de marbre sur laquelle posent des porcelaines roses.

Et puis, tout un grand pêle-mêle, le désordre qui va d'une année à l'autre, qui accompagne une existence, la suit, la précède, — qui est de toutes les heures, de tous les instants,... qui révèle le frémissement de la vie, les réflexes d'un corps qui trop souvent souffre et d'une âme agitée. La chambre d'une habitante qui dort mal, qui dort peu, par à-coups, sous l'influence de quelque soporifique, qui n'a pas les mêmes heures fixes que le commun des vivants, s'éveille tard, se rendort, parfois, à la fin de l'après-midi, avant d'aller dîner en ville, quelqu'un de ces dîners que « cause » madame de Noailles, bien plus qu'elle ne les mange... Où elle dépense, où elle prodigue cette verve qu'elle sait intarissable à son gré et qui règne bientôt sur la table, comme sur les eaux d'une baie paisible une flotte qui a jeté l'ancre.

...Contre les meubles, les tables, les sièges, au pied et sur les flancs du lit, tout à l'entour, formant une ceinture : des études de fleurs au pastel, déjà mises sous verre. Elles ont, elles aussi, ce même aspect véhément, frémissant des choses rassemblées, qui frappait en pénétrant dans la chambre. Ce ne sont pas des fleurs immobilisées par un peintre sur la toile; mais, dans l'air d'un matin de printemps, comme leur balancement, leur mouvement, leur poudroiement. Les myriades de collerettes vivantes des lilas, les petits yeux azurés des myosotis, en touffes, en bottes pressées, serrées, denses, semblent avoir été fixées par le peintre, dans toute leur fraîcheur, à leur plein épanouissement, dégageant leur fluide, leurs *vitamines*, tout ce qui, dans la nature, est en secrète gravitation, en incessante métamorphose.

La violence des coloris n'est jamais surprenante, chez les novices, mais ici, c'est leur vérité, leur exactitude, qui étonne. Ce qui peut se formuler très vite, au premier abord, c'est qu'on ne saurait dire comment ces fleurs sont peintes, comment le tableau est « travaillé », et, en réalité, pourquoi il nous semble moins l'ouvrage proprement dit d'un peintre qu'une sorte d'intense projection d'une personnalité extrêmement douée, dont l'œil saisit le visible et le caché, l'immobile et le mouvant, avec tout ce qu'un regard peut emmagasiner d'une forme et négliger de ses minuties, sans qu'il devienne possible au peintre, cependant, s'il lui en prenait fantaisie, de pousser plus avant ses investigations et son ouvrage. Mais ce travail serait inutile. La vérité est que ces pastels, ces peintures même, évoquent le printemps, la délicatesse et la fraîcheur de ses fleurs à nos doigts et toute la subtilité de leur parfum, et ce qu'on ne peut définir de la saveur d'un coucou, d'une grappe de cytises ou de glycines, d'une blanche spirée...

L'art des poètes n'est-il pas là : trouver le son, plus encore que les mots, les accouplements de sons qui évoquent, par leur place dans une phrase, par leur sonorité, on ne sait quoi de plus exact que la signification habituelle, de plus parfait? Sans la poésie, les mots ne seraient que ce qu'ils sont.

Les fleurs que madame de Noailles a peintes appartiennent au poète autant qu'au peintre. Elles semblent exécutées dans

un instant d'exaltation, alors que l'être humain est comme habité par une présence inaccoutumée et subitement installée, dans le rayonnement et la chaleur de l'âme. Ainsi me sont-elles apparues.

La maîtresse du logis est à demi étendue, à l'orientale, à la grecque, comme les sultanes de Boucher, au milieu du lit, les jambes gainées de bas de soie rosés, les pieds chaussés de mules dorées. La robe courte, rayée, dans cette manière appelée *algérienne*, aux tons vifs et brillants, est retenue à la taille par une ceinture de tissu lamé. Laissez flotter sur les épaules et la nuque la noire chevelure, imaginez le visage célèbre, pur et rectiligne, avec les yeux bruns vivants, inquiets, souriants, curieux, indifférents, dont l'extrémité remonte vers les tempes, des yeux qui ont reflété tout ce qu'il est donné à l'homme d'embrasser dans la nature — et même tout ce que le commun des hommes ne voit pas.

C'est un tableau charmant que ce grand lit environné de toutes ces fleurs que le peintre a déjà fixées, depuis les quelques mois que sa « vocation » s'est révélée.

Il faudra, dans un temps prochain, réunir une sélection de ces études des matins de printemps, pour une exposition destinée au public, aux admirateurs du poète de l'*Ombre des Jours* : ils trouveront là, une forme nouvelle de ce talent qui prit, dès l'essor, la force du génie et qui n'est pas, en réalité, un don pour un art plutôt qu'un autre. Si madame de Noailles, lorsqu'elle n'était que la jeune princesse Anna Brancovan, dans le jardin d'Amphion, sur les bords du lac Léman, s'émerveillant devant les fleurs du jardin, l'atmosphère des matins et des crépuscules, les fruits du potager et ces citrouilles mêmes, qui ont offert à l'ironie des sots une cible à la vérité bien facile, — au lieu d'écouter chanter des strophes qui montaient comme le parfum des fleurs, ou le soleil vers les sommets de l'éther — si la jeune Anna Brancovan s'était mise à peindre, tout de go, comme avant elle Marie Batskirsheff l'avait fait, — Marie Batskirsheff qui était si peu coloriste! — Anna Brancovan puis Noailles, eût été un grand peintre, on peut dire un « symphoniste » de la couleur.

Le public spécialise les individus, les artistes surtout. Il veut un pianiste ou un peintre, un poète ou un romancier,

un compositeur ou un sculpteur, mais que le peintre joue du Strawinsky au piano, ou que le sculpteur ait écrit des sonnets, cela le déroute.

Quelle stupéfaction, ces jours derniers, à Nice, où il vint donner un concert, au bénéfice de ses compagnons, les mutilés de guerre, lorsque le général de Tinan qui, l'an dernier encore, commandait le secteur fortifié des Alpes-Maritimes, annonça un récital de piano, consacré à Debussy, qu'il interprète, d'ailleurs, comme peu d'exécutants et selon tous les secrets désirs de Debussy lui-même, dont il fut l'ami. Un général virtuose!... La recette fut de 50 000 francs... Remise, dès le lendemain, aux mutilés qui, dans ce pays de soleil et de gens à tous points de vue « fortunés », sont, malgré tout, bien trop oubliés...

... L'auteur des *Vivants et des Morts* et du *Cœur Innombrable* ne sera jamais considérée comme un peintre de métier... Elle est un trop grand poète... Mais, que peut lui importer? Elle est un peintre, pour avoir su traduire avec grâce, la fraîcheur et la violence de tout ce que le printemps arme pour séduire les hommes, la fragilité de ses fleurs et leur couleur, qui jaillit de terre inexpliquée, multiple, insaisissable, sur leurs tissus diaphanes.

Il y avait, à la récente exposition de cinquante toiles de Renoir, parmi celles de la période qui va de 1870 à 1885, des bouquets, près de visages de femmes, que nous retrouvons ici, dans leur poudroyante fraîcheur d'avril, leur éphémère, exubérante joie de vivre...

Madame de Noailles s'est élancée à travers la chambre, maintenant que le premier effet préparé à l'intention du visiteur matinal est produit, pour aller reprendre certaines toiles à l'ombre où on les avait confinées, derrière un fauteuil. La robe rayée s'arrête au genou. Avec ses cheveux épars, elle est, au milieu de ses fleurs, l'image de la juvénilité joyeuse, qui vole au-devant des jugements, qui s'inquiète et en suggère, veut que l'on trouve les faiblesses et s'enivre aux louanges.

Sur une table, s'élève devant la fenêtre, dans le grand jour bleu des midis d'avril, une pile d'exemplaires de l'*Honneur de Souffrir*, tirages de luxe, sur papiers de nuances

variées, — des crèmes, des héliotropes et des verts, des Japon et des Chine... *L'Honneur de Souffrir*! Et la peintresse qui a écrit les strophes douloureuses et embrasées de *Jeunesse*, qui a chanté, à vingt ans, cette ardeur jamais assouvie et qui doit un jour abandonner ce cœur qui n'est que passagèrement *innombrable*, aujourd'hui écrit :

> Pour solitude j'eus l'amour envers les choses,
> ...Le plaisir du néant, unique éternité.
>
> ...Et ce cœur excessif que fait rêver l'espace.

Et encore, dans le livre que j'ouvre, au hasard :

> En expirant, j'entraînerai
> L'univers dans ma tombe ouverte...

Et, plus loin, cette fin, émouvante, humaine :

> Car ma peur de mourir, c'était
> L'angoisse de te dire adieu...

Et ceux-ci, que je lis rapidement dans la chambre, tandis que madame de Noailles choisit une toile pour Jean Rostand :

> Les morts qui m'ont aimée ont vaincu ta beauté,
> Passant, subit ami révélé, frère étrange,
> Beau regard, rudoyant et pur, tristesse d'ange,
> Azur humain, présent sur mon cœur tourmenté!
>
> . . . . . .
>
> Et, quelquefois encor, si lasse que je sois,
> ...Ta rêveuse clarté me fait baisser la tête
> Et mon désir m'enivre autant qu'il me déçoit.

La hantise et la délectation de la mort sont plus visibles, plus affirmées que jamais dans *l'Honneur de Souffrir*. Mais j'ai refermé le volume sur papier héliotrope, qui surmontait la pile, devant la fenêtre et je comprends mieux toutes ces fleurs, — tant de fleurs! — tandis que je rencontre le regard bleu de madame Lobre, le docteur divin, image du dévouement secret, inquiet, de toute heure, jardinier du corps et de l'âme, qui apaise cet être frémissant de vivre, enivré de souffrir, cette femme demeurée comme le marbre que n'influencent point les saisons et qui est pareille à ces fleurs de printemps fragiles, ces fleurs de genêts blanc, ces lilas, parfumés et diaprés, mais qu'un souffle paraît devoir à l'instant, effeuiller...

*
* *

De Carlos Schwab a Louis Legrand. — A la galerie Georges Petit, l'Exposition d'un artiste, Carlos Schwab, qui, pendant notre adolescence, vers la quinzième année, semblait répondre et répondait sans doute à des besoins que des courants d'influences avaient créés. Ce Carlos Schwab, natif de Genève, suivait Burne Jones et Dante Gabriel Rossetti. Il avançait dans le sillage immédiat des préraphaélites anglais et dans l'ombre de Maeterlinck qui venait de grandir, soudain.

Il transportait le ciel dans de longues ailes d'anges. Ces ailes étaient empruntées, scrupuleusement, aux oiseaux, — de même que les tuniques des messagers célestes étaient dessinées ou peintes avec tous leurs longs plis, toutes leurs cassures, comme les avaient fixées les primitifs, déjà; — mais l'étoffe était du satin liberty! Nous savons, aujourd'hui, qu'il est possible de voler avec d'autres ailes et nous ne concevons plus les habitants des zones divines habillés chez les fournisseurs de théâtre. Nous les préférons vêtus de nuées... En tout cas, au satin liberty, nous substituerions la toile d'avion. Tout est affaire d'années...

Carlos Schwab était un dessinateur appliqué, doublé d'un rêveur, qui s'appliquait également. Cet homme vivant en compagnie des anges ne semblait, cependant, jamais sûr de son équilibre. Ses lignes rigides ne tombent point d'aplomb comme celles des grands primitifs qu'il admirait si saintement. Eux, s'efforçaient de copier la nature, Schwab s'efforçait de recommencer les primitifs. Que n'a-t-il trouvé, pour exprimer ses nobles sentiments, ses inquiétudes mystiques, une forme qui lui eût été personnelle! Il est toujours difficile de préjuger de l'avenir. Ses retours nous sont inconnus. Mais il est des lois sur lesquelles on peut se guider, d'après lesquelles on peut établir une base. Tout pastiche meurt ou ne vit jamais de cette sorte d'existence *éternisée*, qui est accordée aux chefs-d'œuvre. Tout individu qui peint son temps, qui le définit, l'exprime avec originalité, en déformant même ce qui doit le plus marquer de ses traits principaux, qui en fixe la couleur exacte, va durer, qu'il s'agisse de Musset, de Balzac, de

Delacroix, de Manet... ou de Zola, — lequel retrouvera, en dépit de ses erreurs et de ses faiblesses, une place, que de meilleurs « stylistes » auront perdue.

Ce Carlos Schwab, poète, rêveur, mystique, enlumineur charmant et précieux, mais qui croyait vivre, au XIXe siècle et au début du XXe, comme Van Eyck ou Memling, était un de ces êtres particuliers qui touchent la sentimentalité, qui vont réveiller de petits mois de Marie dans le souvenir, qui ennoblissent les productions de la rue Saint-Sulpice, mais demeurent, — en dépit de certaine valeur incontestable, de certaines évocations d'une sensibilité *exquise*, — qui demeurent du *style Saint-Sulpice*, tout de même, de l'ouvrage religieux, à la manière de quelques grands artistes lointains.

Que penserions-nous, aujourd'hui, de certaines reconstitutions théâtrales de Sarah-Bernhardt? Nous préférons, dans tout art, que l'artiste nous *suggère* des choses, qu'il nous fournisse le prétexte *d'évoquer*, sans nous gêner par la reconstitution de détails trop précis et, toujours, désormais superflus. C'est par le détail que l'œuvre date et se démode, et, lorsque le détail n'est que copie, reproduction, restitution, quelque maladresse, quelque trop grande application ou quelque liberté imprévue, en trahissent toujours la contrefaçon et la date. Le *mysticisme* de Carlos Schwab rejoint bien vite le *gothique* 1830 de Tony Johannot. Nous nous en amusons, aujourd'hui, comme d'un spécimen pittoresque des temps romantiques, mais nous ne saurions le prendre pour ce qu'il fut, aux yeux de ses contemporains.

Pendant cette exposition d'un artiste qui a tellement marqué un temps, un temps de la littérature, car on pourrait dire de Carlos Schwab qu'il était plus rêveur et plus *homme de lettres* qu'il n'était *peintre*, le souvenir me revient, avec insistance, d'un autre peintre, dessinateur et graveur, toujours vivant, celui-là, mais à peu d'années près, je suppose, de la même génération que Carlos Schwab : Louis Legrand.

Lui aussi, Louis Legrand, était de ceux, avec Rops et Schwab, comme avec Forain, avec Willette, avec Helleu ou Steinlen, comme avec Toulouse-Lautrec et Degas, dont l'art nous émouvait, nous intéressait, reflétait une forme différente, certes, de la vie, mais qui créaient, par leur rassemblement et

leur diversité même, le domaine de cet art, au seuil duquel nous nous initiions un peu aveuglément, mais sans snobisme, dans le seul attrait de ce qui nous offrait une forme originale, une projection directe, spontanée de la vie, du beau, du goût, de l'esprit.

Louis Legrand, que les connaisseurs, les artistes admirent, n'a pas occupé, pas encore, dans la renommée, la place à laquelle il a droit, la place qui lui reviendra quelque jour. La vogue de Degas, son maître, celle de Lautrec, ont nui jusqu'alors à ce talent si vigoureux, si gracieux et si âpre à la fois, qui a observé la femme, la femme de Paris, des nuits et du boulevard, celle qui entre chez la modiste esssayer des chapeaux et dont le passant peut observer à travers la vitre tout ce qu'elle offre d'un fauve dans sa cage, un fauve qui remue de la soie, des chiffons, au lieu de brasser du vide et d'anciens silences héréditaires, d'une patte de peluche et d'acier.

Il y avait, rue Le Peletier, un marchand d'estampes qui s'appelait, je crois, Pellet et tenait une grande spécialité de Louis Legrand. Que de fois, allant vers Condorcet, je me suis arrêté là. Le mot *vice* me semblait symboliser la qualité de ce talent. Je pensais que Louis Legrand peignait le vice : parce qu'il représentait des femmes à demi dévêtues, à leur toilette, qui passaient un bâton de carmin sur leurs lèvres, se coiffaient, s'étiraient sur des oreillers fatigués. Il peignait la vie!...

Parfois, après des vacances passées à la campagne, Louis Legrand exposait dans la boutique de la rue Le Peletier, une campagnarde au caraco rayé, roulée dans l'herbe et qui m'évoquait quelque femme de Zola ou de Maupassant, auteurs défendus. Elles étaient comme repues, elles digéraient des amours brutales et leurs yeux offraient la calme et inquiétante clarté des yeux des bêtes...

La fin du XIXe siècle, les débuts du nôtre, seront fixés un jour, par les Louis Legrand, les Forain, les Toulouse-Lautrec, les Helleu, les Willette, alors qu'un mystique comme Carlos Schwab, dont nous quittons l'exposition rétrospective, (il mourut l'an dernier, âgé de soixante ans seulement) ne sera plus qu'un cas exceptionnel, en marge, avec tout ce que l'on peut trouver de différence en peinture, par exemple, entre

un Meissonnier, qui mourut dans une apothéose et Manet, qui ne se vendait pas... Aujourd'hui, Manet est à la taille de Goya — et Meissonnier rejoint Detaille!

***

Une réunion du « Faubourg ». — L'avenue de Wagram, le soir, avec ses music-halls et cinémas illuminés. La dernière fois que nous vînmes à l'*Empire*, ce fut pour éprouver cette désillusion que nous réservait *Pastora Imperio*, la gitane, que ses anciens admirateurs déclaraient sublime, — et qui, certainement, le fut. Ils disaient : *Pastora Imperio*! comme un fumeur exhale la fumée de sa cigarette, en levant les yeux : *Pastora Imperio*!... Et la femme mûre, mais encore belle, que nous eûmes devant les yeux, devinait la déconvenue du public. Il ne faut s'exhiber en de lointaines tournées, que dans toute la force de son talent, l'éclat de sa beauté. Les yeux étrangers voient les vedettes comme à l'éclairage de quelques milliers de bougies de plus que leurs compatriotes. Tout les frappe, tout les choque, comme tout les enthousiasme. Lina Cavalieri avait dix-sept ou dix-huit ans, à peine, lorsqu'elle parut aux Folies-Bergère, dans des chants de Naples.

Pastora Imperio peut encore offrir des souvenirs et des réminiscences aux Madrilènes. Danser et chanter devant des Parisiens, lui devenait un supplice et lui ôtait tous ses moyens. Pourquoi ai-je pensé ce soir à la venue de Pastora Imperio l'an dernier, en passant devant l'*Empire*. La salle Wagram est toute proche où se tiennent, le lundi, les réunions du *Faubourg*.

... Le *Faubourg* est une organisation littéraire, artistique et sociale, qui n'est pas, comme certains l'entendent à ce mot de « faubourg », conservatrice, mais au sens *faubourg*, le cercle de population mouvante, sans cesse en formation, qui environne la ville, qui en reçoit des déchets et des germes et qui lui communique, à son tour, une vie nouvelle, plus ardente, mêlée d'éléments jeunes, disparates, venus de loin et qui, avant de toucher le cœur de la cité, se familiarisent là avec le français, s'ils sont exotiques, avec *le parisien*, s'ils sont provinciaux.

M. Léo Poldès dirige, — avec quelle activité! — cette sorte de cercle libre, où tout passant peut prendre sa place et venir écouter une parole qui n'est pas toujours, sans doute, celle qu'il souhaiterait d'entendre, mais qui ne manque jamais, selon le programme que l'organisateur de ces conférences s'est tracé, d'être originale, intéressante et généreuse, d'aller vers une amélioration de l'organisme social, de tenter des rapports d'humanité moins étroitement rudimentaires et grouper, en dehors des limites créées par les races, la politique, la religion, des intelligences qui peuvent se comprendre et des vivants qui pourraient ne point se haïr.

Monseigneur Baudrillart vint assister, sur la tribune même des orateurs, à une séance du *Faubourg*; tout récemment, c'était Monseigneur Herscher, archevêque de Laodicée, qui parlait. Aujourd'hui, la race juive persécutée est au programme, sous la présidence de ce grand conteur des populations errantes, qui a chanté la tragédie et la joie de vivre, dans une langue et avec une violence colorée, qui semblèrent nouvelles : Panaït Istrati.

En France, nous ne nous doutons point qu'il puisse exister encore des persécutions *religieuses* en Europe. Il est vrai que les israélites poursuivis par la haine des chrétiens et dont un de leurs coreligionnaires retrace, ce soir, les épreuves, qui nous reportent bien loin de ce siècle-ci, ces israélites habitaient l'Ukraine. M. Bernard Lecache, auteur de *Quand Israël meurt*, vient donner à la tribune des détails qu'il a recueillis de ses yeux, on peut dire également, de ses mains, car il a non seulement vu les routes jonchées de cadavres, mais, ces morts affreusement mutilés, il les a touchés. Des enfants qui allaient naître ont été arrachés aux entrailles des mères, des vieillards ont été cloués à des arbres, des enfants mutilés, — enfin, ce qui se peut imaginer d'horreurs dignes de la barbarie la plus primitive. Encore, n'est-il pas prouvé que les hommes *primitifs* aient jamais eu les mœurs de ceux que de hautes civilisations avaient déjà précédés.

M. B. Lecache raconte avec force les atrocités ukrainiennes. Je regarde autour de moi les auditeurs qui emplissent cette salle Wagram, où se donnent des matches de boxe et des bals, où vient danser, à dates fixes, toute une partie du quartier

De nombreux israélites suivent avec grande attention le conférencier. Mais, de même que des chrétiens, auxquels on raconterait en pays lointains les massacres des leurs, nous sembleraient garder toujours trop de calme, de même il n'est pas douteux que ces auditeurs ne paraissent pas éprouver la véhémente indignation du conférencier narrateur.

Ils sont, désormais, d'autres pays — quand même — ces émigrés; ils ont d'autres nationalités acquises et souvent définitives, d'autres habitudes; ils vivent avec prodigalité ou laborieusement, mais libres... Il me revient ici, dans cette salle immense — et si remplie qu'on n'y trouverait pas un siège vide, — il me revient cette impression si souvent ressentie, contrôlée, en voyage, que, bien avant de toucher à quelqu'une de nos frontières, les Français au milieu desquels on avance, semblent déjà tout colorés, tout imprégnés, tout arrosés du sang voisin. La langue française même ne se parle déjà plus qu'à peine dans le peuple... On tracerait ainsi, tout autour de la France, le long de ses limites terriennes, une ligne de couleur mêlée qui serait ici espagnole, là italienne, ici allemande et belge, et anglaise même le long du Détroit. Cependant, notre frontière franchie, nous ne trouvons plus, à l'instant, nous autres, un compatriote, nous ne rencontrons personne même qui parle notre langue! Passez la Bidassoa, vous vous croirez au cœur de l'Espagne... Gagnez Vintimille, vous êtes en pleine Italie; aucun habitant ne vous comprend. Cependant, jusqu'au delà de Toulon, jusqu'à Marseille, quel Italien ne se ferait entendre sur le territoire de France?

J'admire cette qualité poreuse de la France. Qu'elle est perméable!... Qu'elle s'assimile promptement ceux qui la pénètrent; comme elle cherche à les attirer, comme elle s'empresse d'indiquer dans leur langue, les lieux où ils pourront trouver ce dont ils ont besoin. D'un bout à l'autre des côtes, quel *Welcome* enthousiaste. Et quelle *Benvenuta*, sur la frontière italienne! Nous semblons exister pour servir de creuset au bord de l'Atlantique et de la Méditerranée à toutes les races qui se précipitent vers l'Ouest, gagnent le Nord ou émigrent vers l'Orient. L'amélioration, ou pour mieux dire la transformation radicale des moyens de transport

et de communication ont changé la France en carrefour. Notre densité diminuant, le phénomène devient aussi plus frappant et plus prompt. Mais les éléments qui la pénètrent la renouvellent et lui assurent un rajeunissement continu et une plus longue durée.

Les réunions du *Faubourg*, comme celle de ce soir, servent, si l'on peut dire, de couloir. Elles sont nécessaires. Elles pourront passer à certains yeux pour faciliter ou faire avancer des évolutions regrettables, — alors qu'elles permettent peut-être, tout simplement, d'éviter que les conflits ne soient trop rudes, lorsqu'ils ne pourront être empêchés.

Le but de M. Léo Poldès me semble être bien ouvertement, et dans toutes les formes de l'action et de la pensée, de rapprocher des hommes. — S'ils s'entendent, on ne peut que se réjouir de ces réunions, auxquelles l'élément féminin est d'ailleurs très largement représenté.

***

Le long de la côte méditerranéenne, le mois de mai n'est comparable à aucune saison, ailleurs. Est-ce le printemps? Est-ce l'été? D'où viennent ces fraîcheurs, et cette ardeur à certaines heures embrasée, à travers laquelle glisse la brise?

Est-ce de la mer que monte le lourd parfum suave des orangers?... Quelle âcre senteur s'exhale de la vague, chargée par places de cet ourlet couleur de soufre que lui a laissé le frai des poissons? Quelle semence couleur de soleil la vague a-t-elle ratissé sur la plaine de l'eau et drainé jusqu'à la grève?... Quelles fécondations secrètes ou manquées, quel pullulement prochain?

La mer fluide, lisse, glauque, et qui devient couleur de cobalt, vers l'horizon, la mer garde son mystère, — tandis que la terre dévoile comme avec impudeur toute la chair de ses fleurs, l'ardeur de ses parfums et des moiteurs troublantes.

Les vergers d'orangers en terrasses exhalent, à l'approche du soir, des senteurs qu'on ne saurait trop longtemps respirer sans faiblesse, qui font défaillir. En quelques jours, les vignes se sont couvertes de feuilles, un champ de sarments tordus est devenu jardin. Les glycines vêtent les maisons de leurs

grappes lourdes, de leur floraison mauve qui répand on ne sait quelles saveurs presque pharmaceutiques, des tolus, des benjoins, des relents de toilette de femme ou d'alcôve de poitrinaire d'autrefois...

Amertume des eucalyptus, dans les terrains creux, les débouchés de vallées. Gerbes, pareilles à l'eau crachée par les dauphins qui se penchent sur les bassins versaillais, gerbes des spirées. Ici, coulent des ruisseaux de myosotis, entre des cailloux, aux flancs des jardins dont les propriétaires sont partis.

Car la Riviera, pour deux mois, avant l'affluence des baigneurs de juillet, la Riviera s'est vidée, à la fin des vacances de Pâques. Les hivernants sont partis, comme revenaient les hirondelles, les élégants visiteurs de février et de mars, les habitués des casinos, les gens de l'époque des crépuscules glacés et funestes, qui viennent mendier, comme des misérables, au soleil des rayons plus ardents... mais qu'ils s'empressent de fuir, dès qu'ils peuvent en recevoir de presque aussi chauds, ailleurs. Ce n'est pas la beauté, l'originalité, le charme d'un pays qu'ils cherchent : c'est leur santé qu'ils soignent.

Ils sont partis, laissant cette Provence plus belle qu'ils ne l'avaient trouvée. Ils l'abandonnent, comme en pleine panique, avec toutes ses fleurs, — non plus celles que piquent et époussètent les jardiniers municipaux ou privés, mais celles de Dieu, dont il a prodigué les essences, la variété, les couleurs et les parfums. Elles ne cessent point d'embaumer, la nuit venue, de répandre leur petite âme sensuelle et enivrée, toute à l'instinct — comme, là-bas, le long de la mer, l'ourlet de la vague chargé de frai, couleur de safran... Elles prodiguent la fragrance que recèlent leurs calices...

Tandis que les grenouilles vertes appellent l'accordeur dans le silence...

Et que des oiseaux, — qui sont peut-être des rossignols, — chantent de sublimes petits poèmes, qu'ils ont sus en naissant et qu'ils ont toujours répétés, pour la plus grande joie des amants..., sans les avoir eux-mêmes jamais compris.

ALBERT FLAMENT

LES LIVRES D'HISTOIRE

Deux cardinaux d'autrefois. — Études sur Napoléon III.
Une histoire d'Algérie.

Que le haut clergé ait joué un grand rôle dans l'ancienne France, rien de plus naturel. C'est le premier des trois ordres de l'État, il se recrute dans les cadets des grandes familles le plus souvent, mais en s'agrégeant à l'occasion des prélats de mérite tirés de la bourgeoisie, ce qui augmente sa valeur sans altérer sa physionomie. Ces hommes de qualité devenus hommes d'Église ne sont pas toujours des ecclésiastiques exemplaires; on n'a pas beaucoup consulté leur vocation, il n'est pas étonnant qu'elle ne soit pas toujours venue. Ils vivent le plus possible de la vie mondaine, de la vie de cour, celle de leurs pareils restés dans le siècle; ils font plus de politique et de diplomatie que de tournées épiscopales. Seule, la carrière des armes leur était fermée, encore que Richelieu ait commandé au siège de La Rochelle et qu'il ait eu pour amiral un archevêque de Bordeaux.

Le *cardinal François de la Rochefoucauld* (Plon), que nous présente M. Gabriel de la Rochefoucauld n'est pas de ces prélats à la cavalière. Il a joué un rôle politique mais sans s'y enfermer ni s'y complaire; c'est un homme d'État qui reste un homme d'Église. A cheval sur le XVIe et le XVIIe siècle, né sous Henri II en 1558, deux mois après la fin de Charles-Quint, il est mort en 1645 sous Louis XIV après avoir enterré Richelieu et vu débuter Mazarin. Il a un oncle protestant, qui sera massacré à la Saint-Barthélemy pour n'avoir pas su profiter d'un bon avis de Charles IX. Le roi voulant le sauver,

lui avait conseillé, le soir de la nuit sanglante, de rester au Louvre, dût-il y coucher avec les valets. « Les pieds leur puent », répondit le grand seigneur. Il rentre chez lui, mais sa maison est marquée de la craie fatale. Quand les assassins le somment d'ouvrir au nom du roi, il ouvre lui-même croyant à une plaisanterie comme le roi se plaisait à en faire. Le cardinal qui avait eu pour oncle un huguenot aura pour neveu et filleul un homme de peu de foi : le célèbre auteur des *Maximes*. C'est ce qui explique, sans compter le reste, que leurs relations n'aient pas été très familiales. Le jeune Marcillac ne figure pas dans les visites que reçoit le cardinal. Les la Rochefoucauld avaient de la personnalité. Ils n'étaient pas coulés tous dans le même moule.

Est-ce parce qu'ils sont de race composite? La mère du cardinal était italienne. C'est une Pic de la Mirandole, de la famille illustrée par le savoir encyclopédique d'un de ses membres, qui avait provoqué tous les docteurs de Rome à discuter avec lui, non pas peut-être sur n'importe quoi, *de omni re scibili*, comme on l'a dit plaisamment, mais sur neuf cents propositions, ce qui est déjà quelque chose. Veuve à vingt-deux ans avec quatre enfants, dont le futur cardinal est le second, la jeune mère se consacre à leur éducation. Brantôme nous dit qu'elle ne se regarda plus jamais dans un miroir et que le duc de Guise « ne l'appelait jamais que le *moine* car elle s'habillait et était bouchonnée comme un religieux ». Grâce à l'appui de Jean de la Rochefoucauld, vicaire général du cardinal de Guise, son second fils, voué à l'Église, est pourvu à quinze ans de l'abbaye de Tournus. Le jeune abbé finit ses études avec son frère aîné au collège de Clermont, le Louis-le-Grand d'aujourd'hui, qui comptait déjà 1 500 élèves et était tenu par les Jésuites.

Les voyages forment la jeunesse. Les deux frères, au sortir du collège, rendent une visite à leur illustre parent Charles Borromée, archevêque de Milan. Ils se montrent dignes du saint qu'ils vont saluer, car ils résistent à une tentation que leur ménage le maître d'hôtel d'un château trop hospitalier. L'hospitalité du cardinal est plus sûre; il tient table ouverte, mais on y fait maigre chère. Tout luxe est banni du palais cardinalice. Les exemples et les enseignements de saint Charles

Borromée laisseront une trace ineffaçable dans l'esprit de l'abbé de la Rochefoucauld. A son retour, il emploie en aumônes le plus clair des revenus de Tournus économisés pendant sa minorité. Son ascension aux honneurs n'y change rien. Chef de la chapelle du roi Henri III, évêque de Clermont en 1584, à vingt-six ans, il est sacré l'année suivante et tient à prendre personnellement possession de son siège trois mois après, ce qui nous paraît tout naturel, mais ce qui était remarqué alors quand on était par ailleurs conseiller d'État et bien né.

Il appartient à la Ligue. Il est de ceux qui ne reconnaîtront Henri IV qu'après sa conversion et encore n'accepte-t-il pas tout de suite comme valable cette conversion. Il est le dernier à rendre ses devoirs au nouveau roi. Henri IV ne lui en garde pas rancune. Il veut en faire un archevêque de Lyon. L'intéressé se dérobe. Quand il lui fait obtenir le chapeau de cardinal, le nouveau prince de l'Église tarde quatre mois à venir recevoir le chapeau à Fontainebleau. Henri IV le comble d'égards, bien que le cardinal pratique un rigorisme qui est une leçon pour le vert galant. Il fait recouvrir de badigeon les nudités qui décoraient sa chambre. Raison de plus pour le ménager. C'est lui qui ondoie Gaston d'Orléans; c'est lui qui tient sur les fonts baptismaux Henriette de France. Le roi, qui veut l'avoir à portée, le décide à échanger l'évêché de Clermont contre celui de Senlis, et le charge d'une mission à Rome pour combattre l'influence espagnole, à la veille de l'expédition qui se prépare à propos de Clèves et Juliers. Le roi est assassiné durant cette absence.

Pendant la minorité de Louis XIII, le cardinal s'occupe de son évêché, prend part aux États de 1614 comme député du clergé et joue un rôle conciliateur entre la noblesse et le tiers. Luynes le fait nommer grand aumônier. Il prend au sérieux sa fonction, il veille à l'ordre et à la dignité du culte. Il trouve une litière dans la chapelle du château de Saint-Germain. Le concierge s'excuse sur le manque de place. « Mettez-la dans la chambre du roi », dit le cardinal ironiquement. L'autre en reste interdit. « Si vous ne le trouvez pas à propos, continue le cardinal, faites-la mettre dans la mienne où il sera moins indécent qu'elle soit que dans celle du roi, si

ce n'est que vous jugiez encore plus raisonnable de la mettre dans la vôtre. » Ajoutons que le grand aumônier jouait un rôle plus important que celui de régisseur des chapelles royales. Il était une sorte de ministre des affaires ecclésiastiques.

Il est mêlé comme négociateur aux querelles du roi et de la reine-mère et aux réconciliations apparentes qui les entrecoupent. Il doit encore accepter à son corps défendant l'abbaye de Sainte-Geneviève, qui datait de Clovis et commémorait sa victoire de Vouillé sur les Wisigoths. Entre la mort de Luynes et l'entrée de Richelieu aux affaires, le cardinal de la Rochefoucauld a un grand crédit. Mais il préfère s'occuper de la réformation des abbayes bénédictines, en conformité avec les décrets du concile de Trente. Il est là dans son élément. Il ne prend pas pour une sinécure la délégation qui lui a été confiée à cet effet par le pape. Et ce n'en était pas une en effet. Il avait spécialement dans ses attributions les ordres de Saint-Augustin, Saint-Benoît, Cluny et Citeaux. A Clairvaux et à Citeaux notamment ce fut une affaire d'État de ramener à la règle près de 3 000 religieux qui avaient pris l'habitude de s'en affranchir. Et encore fallut-il se contenter d'une réformation relative. Pour lui donner plus d'autorité, Louis XIII l'avait nommé chef du Conseil du roi. Sa lettre d'acceptation est d'une modestie qui n'est pas feinte. « Sire, la connaissance que le temps m'a pu ou dû donner des manquements qui sont en moi par les essais que j'en ai fait en charges diverses, desquelles les rois vos prédécesseurs et Votre Majesté surtout m'a daigné honorer, me font plus admirer qu'approuver son dernier choix par le commandement qu'il lui plaît de me faire. »

L'arrivée de Richelieu au pouvoir va le décharger de responsabilité. Il préside encore le Conseil, mais Richelieu le dirige. Cette situation fausse dura quelque temps. Les situations fausses, ou mal définies, étaient courantes sous l'ancien régime. Richelieu ménage un homme qui ne lui porte pas ombrage et qui peut lui épargner certaines difficultés en matière religieuse; c'est lui qui règle une ennuyeuse question de confesseur du roi; c'est lui qui stipule les garanties cultuelles pour Henriette de France lors de son mariage avec Charles Ier d'Angleterre. Quand la Rochefoucauld demande

par hasard quelque chose au tout-puissant ministre, celui-ci met de l'empressement à le satisfaire. Il répond lui-même à une lettre où le vieux cardinal se plaint que des soldats sont logés à Auteuil, où il est chez lui, et lui en gâtent le repos. Il a donné, dit-il, les ordres nécessaires pour les faire mettre ailleurs, « désirant, en cette occasion, comme en toute autre qui vous concerne, vous témoigner l'estime que je fais de votre Éminence ».

***

Au moment où meurt, « plein d'usage et raison », ce cardinal qui avait fui les affaires publiques lorsqu'elles couraient après lui, Paris avait déjà pour coadjuteur, depuis plus d'un an, un jeune homme pour lequel le vénérable évêque de Senlis ne devait pas avoir beaucoup de sympathie. Lui aussi avait du sang italien dans les veines. Les Gondi étaient d'une famille florentine. Un cadet était venu tenter fortune à Lyon au début du XVIe siècle; il y fait en 1516 un mariage fructueux. Sa femme, pour laquelle Brantôme, quelque peu son cousin, est sévère, capte Catherine de Médicis, de passage à Lyon, qui l'emmène à la cour comme personne de confiance. C'est le pied à l'étrier. Les Gondi en un siècle vont donner trois ducs et pairs, deux maréchaux, quatre évêques ou archevêques de Paris dont deux cardinaux, etc. Le futur cardinal de Retz succédera à deux de ses oncles, dont le cadet est le premier archevêque de Paris. Il ne paraissait pas destiné à cet honneur. Ils étaient trois frères. C'est le second qui devait entrer dans les ordres pour garder à la famille l'archevêché de Paris, mais il meurt jeune et Paul de Gondi, qui était le troisième, est appelé à le remplacer.

Les trois frères avaient ét éélevés ensemble. Saint Vincent de Paul, alors curé de Clichy, avait été, sur la recommandation du cardinal de Bérulle, choisi pour être leur précepteur. En ce qui concerne Paul, c'est à peu près illusoire. Il était né en 1613 et, dès 1617, Vincent de Paul se décharge de cette fonction qui n'est pas dans ses goûts d'apôtre. Il reparaît bien un peu dans la maison, mais à condition de ne pas s'occuper des enfants. Du reste, dès 1625 la mère meurt, le

père se fait religieux, et Paul est mis au collège de Clermont. C'est un écolier exceptionnellement brillant. Outre les langues classiques qu'il possédait au point d'inventer en séance du Parlement une belle tirade cicéronienne pour se tirer d'embarras, le français n'y suffisant pas, il savait l'hébreu, l'allemand, l'espagnol et parlait couramment l'italien.

Il avait neuf ans à la mort de son frère. Il reçoit deux abbayes tout de suite et, à quatorze ans, il est chanoine de Notre-Dame, acheminement vers le siège archiépiscopal. Il n'a pas la vocation, on ne l'a pas consulté, et il insiste beaucoup là-dessus dans ses Mémoires. Mais il oublie ou fait mine d'oublier que c'est seulement en 1643, à trente ans, qu'il recevra les ordres et qu'il aurait pu alors s'y refuser. La perspective de la mitre l'emportera sur ses répugnances, nous n'osons dire : sur ses scrupules.

Après le collège, il étudie la théologie en Sorbonne. Il est licencié au bout de cinq ans, le premier sur la liste. La théologie n'empêche pas les frasques. Ses *Mémoires* les racontent complaisamment, bien qu'il les ait écrits au soir de sa vie, alors qu'il était devenu un repenti. Encore manque-t-il au manuscrit quelques pages, les moins édifiantes, arrachées par une main pieuse qui n'est sans doute pas la sienne, car, quand on raconte si bien, on penche à croire que tout est bon à raconter. Passons sur ces amourettes, agrémentées de duels. Il est déjà passionné de politique. Un Catilina, un César sont ses hommes. A dix-huit ans, il écrit *la Conjuration de Fiesque*, histoire apologétique d'un coup d'État qui eût réussi si le héros ne s'était noyé accidentellement au cours de l'opération, dans le port de Gênes. Le manuscrit tombe sous les yeux de Richelieu : « Dangereux esprit », dit le vrai homme d'État. « Visage patibulaire », dira-t-il un autre jour pour l'avoir croisé.

Naturellement, il ne veut pas en entendre parler comme coadjuteur. Louis XIII non plus. Il lui propose l'évêché d'Agde, au bout du monde et infime. Gondi s'excuse sur ce qu'il manquerait là-bas des bons conseils dont il a besoin. La régente et Mazarin sont plus accessibles, ils doivent se faire des amis. Trois semaines après la mort de Louis XIII, il est nommé coadjuteur. Du reste, à défaut de vocation, il a

des talents professionnels. Il est bon théologien; son titre de docteur suit de près sa nomination. Il prêche bien et il aime à prêcher. Il ne lui manquait que les ordres, il les reçoit tous d'un seul coup au mois de novembre 1643, et est sacré archevêque de Corinthe le 31 janvier. Il se reconnaissait incapable, dit-il, de « respecter la règle des mœurs indispensable à un évêque », mais se promettait pour le reste d'accomplir les devoirs de sa charge. En effet, il inspecte les couvents, fulmine contre les hérétiques, entend que son clergé soit plus instruit.

Nous arrivons à sa carrière politique. Ici les rectifications de M. Louis Batiffol, qui vient de consacrer au *Cardinal de Retz* (Hachette) un volume d'une rare érudition, sont impitoyables. Il a lu et annoté les *Mémoires* dans la collection des Grands Écrivains. La véracité de Gondi y passe plus d'un mauvais quart d'heure. Il s'est taillé un grand rôle, mais il est seul à se l'attribuer. A la Journée des Barricades, il est la mouche du coche. Apprenant l'arrestation de Broussel, à la sacristie, après le *Te Deum* pour la victoire de Lens, il sort en costume de chœur pour réclamer sa mise en liberté. La reine le reçoit de mauvaise grâce, l'invite à se mêler de ses affaires, au total se moque de lui. Mal accueilli par la foule à sa sortie du Palais-Royal, il complote durant la nuit, mais c'est la démarche de Mathieu Molé, le lendemain, qui obtient la libération des prisonniers. Gondi et ses intrigues n'y sont pour rien. Quand la reine quitte Paris pour Rueil, c'est la même chose. Et les conférences de Saint-Germain rétablissent la paix, en dehors du coadjuteur.

Quand la cour s'enfuit (6 janvier 1648) à Saint-Germain où l'on couche sur la paille, commence la Fronde. Le coadjuteur nage en eau trouble; il est dans son élément, mais il n'est le chef de rien. Il lève un régiment, le « régiment de Corinthe », dont une défaite est dite : la « première aux Corinthiens ». Et quand on voit Condé à Charenton (8 février) et qu'on apprend l'exécution de Charles Ier à Londres (9 février), le Parlement négocie sans s'occuper de l'archevêque de Corinthe. Il n'est rien et n'a rien à la paix de Rueil (11 mars). Si, il devient l'amant de mademoiselle de Chevreuse, moins intelligente que sa mère, mais aussi légère et capricieuse,

toute disposée, dit-il, à jeter au feu aussi bien « ses amants que ses hardes ». Il lui préfère madame de Pomereu, maîtresse de fond, dont il partage les faveurs avec beaucoup d'autres, à charge de réciprocité.

A quoi bon poursuivre? Gondi s'agite, se remue mais ne remue pas grand monde. Il fomente des simulacres d'attentats, il a des entrevues nocturnes sous des déguisements romanesques avec la reine, avec Mazarin. Le tout aboutit à l'arrestation des princes (Condé, Conti et Longueville), sans que Gondi y gagne rien. Cet homme habile ne fait que des sottises. Il s'en aperçoit plus tard dans ses *Mémoires*, mais d'autres le voyaient déjà. C'est alors l'histoire du « chapeau ». Madame de Chevreuse attache le grelot. C'est tout une comédie entre grands acteurs. Mazarin élude, Gondi parle de fonder une république, il fabrique du Cicéron au Parlement. Dans la nuit du 9 au 10 février, apprenant que la cour va encore quitter Paris, il fait garder les portes et ameute la foule à laquelle il fallut montrer l'enfant royal endormi dans son lit. Ce jour-là, Gondi a joué un rôle, mais que Louis XIV ne lui pardonnera jamais.

Les princes sont mis en liberté. Condé n'en sait aucun gré à Gondi. Il s'oppose au mariage de son frère Conti avec mademoiselle de Chevreuse pour la raison que celle-ci avait « des amants qui lui déplaisaient ». La Rochefoucauld, très attaché à Condé, essaye d'étrangler le coadjuteur entre deux portes, au Parlement, ce qui n'empêche pas, quelques jours plus tard, Condé de descendre de carrosse, au passage d'une procession, pour recevoir à genoux la bénédiction du coadjuteur. A travers tout cela, il devient tout de même cardinal. Alors qu'on n'y comptait plus, le pape le nomme à l'improviste pour jouer un tour à Mazarin.

Le voilà au but, mais ce but dont il aurait voulu faire un point de départ est une fin. Il n'est plus populaire et la reine ne veut plus de lui à Paris. Il est arrêté au moment où la mort de son oncle allait le faire archevêque, et envoyé au château de Nantes. Ses beaux jours sont passés. Après l'ambition, c'est l'aventure. Il s'évade mais se brise une clavicule qui sera mal remise, gagne l'Espagne, se réfugie à Rome, y fatigue tout le monde, mène pendant six ans une vie errante

et bassement désordonnée en Suisse, en Allemagne, en Hollande, courtisant des servantes d'auberge, réclamant son archevêché et dépistant les agents de Mazarin constamment à ses trousses. Sur toute cette période, fort obscure, avant laquelle s'arrêtent les *Mémoires*, M. Batiffol projette des lueurs nouvelles mais encore intermittentes. Cette bohème ne remonte pas le crédit du cardinal. La paix des Pyrénées ne parle pas de lui. La mort de Mazarin n'y change rien, Louis XIV est encore plus buté. Retz ne rentrera qu'en vaincu, en renonçant à son archevêché. Et il rentrera en grâce, non en faveur. Il rendra des services marqués en plusieurs conclaves, il n'en est pas récompensé, il en est à peine remercié par des lettres glacialement protocolaires.

Il ne lui reste plus qu'à faire amende honorable. Il entreprend de payer ses dettes, fréquente des gens de bien, devient un ermite un peu forcé et écrit ses *Mémoires* pour répondre au désir d'une dame qui est madame de Sévigné, à laquelle il doit l'immortalité. Car, sans ses *Mémoires*, Retz ne serait qu'un raté, une magnifique inutilité.

***

L'attentat d'Orsini (Hachette), raconté avec beaucoup de vie et de psychologie par M. Marcel Boulenger, évoque l'empire à son tournant. L'empire autoritaire, celui du coup d'État, tend aux concessions, au libéralisme, à l'affranchissement des nationalités. L'empereur est hanté de la question d'Italie. Il a été carbonaro, il a conspiré contre l'Autriche, il a prêté des serments romantiques, son frère est mort dans ses bras au cours d'une insurrection dans les Romagnes. Il y pense : l'attentat l'Orsini ne réveille pas ses souvenirs, il les fouette.

Le 14 janvier 1858, il y avait gala à l'Opéra, alors rue Le-Peletier. Quand le carrosse des souverains débouche au trot de parade devant la marquise du théâtre, trois bombes éclatent, les chevaux de l'escorte se jettent dans la foule, ceux de l'attelage sont éventrés, il y a 150 victimes dont une douzaine de morts. L'empereur et l'impératrice, par miracle, n'ont rien eu, ils entrent dans la salle au milieu d'un enthousiasme délirant.

Le coupable est vite arrêté, car un complice, naguère expulsé, a été reconnu au premier rang du public et cueilli par la police une demi-heure avant l'attentat. Il est en possession d'engins explosifs. Dans sa chambre on trouve, à peine rentré et couché, un second affilié. Un troisième, arrêté dans la foule, se déclare domestique d'un Anglais, demeurant 10, rue du Mont-Thabor. Ce soi-disant Anglais, faux comme les précédents, est Orsini, blessé lui-même par l'explosion.

Le procès eût été banal, les faits étant avérés et avoués, sans le coup de théâtre de la lettre. Quelle lettre? Une lettre émouvante et habile adressée par Orsini à l'empereur pour lui rappeler ses engagements de jeunesse. Le coup de théâtre, ce n'est pas que cette lettre ait été écrite, c'est que l'empereur en ait permis la publication. L'avocat de l'accusé, Jules Favre, qui vraisemblablement avait tenu la plume, la lit devant la cour d'assises « après, dit-il, en avoir obtenu la permission de celui même à qui elle a été adressée ». Elle n'empêche pas Orsini d'être condamné, mais elle atteste que son geste ne sera pas inutile. Une seconde lettre ne l'empêchera pas non plus d'être exécuté, mais sa publication, également autorisée, fera presque officiellement d'Orsini un martyr de l'unité italienne.

Le terrain était déblayé pour Cavour. L'entrevue de Plombières est la conclusion de cette histoire. Non pas que Napoléon ait cédé à la peur. Ce n'est pas sur lui que l'attentat a fait de l'effet, ce n'est pas lui qu'il fallait décider à intervenir, c'est l'opinion publique, et la publication des lettres d'Orsini n'avait pas d'autre but. La belle Castiglione a fait moins avec tous ses enchantements qu'Orsini par son appel. On s'en rend compte en Italie. Le portrait d'Orsini était à toutes les vitrines quand les troupes françaises alliées débouchèrent en Piémont. Les patriotes italiens ne comprirent pas pourquoi on leur demandait de l'ôter, et, s'il n'eût dépendu que de Napoléon, on ne le leur aurait pas demandé.

***

Avec M. Paul Guériot ce n'est plus le tournant de l'empire, c'est sa chute. La *captivité de Napoléon III en Allemagne* (Perrin) est un sujet qui n'a pas jusqu'ici beaucoup passionné le grand public. Il est ici très agréablement présenté.

Le château de Wilhelmshöhe rappelait des souvenirs napoléoniens. Il avait été la résidence du roi Jérôme alors qu'il était roi de Westphalie, et Napoléon III, à l'âge de quatre ans, y était déjà venu. Il retrouvera dans un salon le portrait de la reine Hortense. La vie de Napoléon III à Wilhelmshöhe est surtout connue par le récit d'un journaliste allemand de Francfort, Mels-Cohn, envoyé spécial du *Times*. Ce personnage à première vue ne paraissait pas appelé à un très grand succès. Il n'est pas très considérable. L'État-major allemand lui avait refusé l'autorisation de suivre les opérations parce qu'il passait pour francophile et plus vraisemblablement parce qu'il était juif. Les autorités allemandes et notamment le général de Monts, gouverneur de Cassel, ont pour cet indiscret plumitif la même antipathie.

Le général l'eût mis à la porte avec volupté, mais ce n'est pas à lui que le reporter, né malin, s'était adressé. Il avait écrit directement à Napoléon III pour lui demander, comme nous dirions maintenant, une «interview». L'empereur se rend compte de l'avantage qu'il peut avoir à se concilier la presse, à se ménager ainsi un moyen de faire entendre sa défense. Mels-Cohn lui fait si bonne impression, se montre animé de si bonnes intentions, que cette audience est le point de départ d'entretiens presque quotidiens. Mels s'installe avec sa famille dans un hôtel voisin et il est permis de croire que ses frais de séjour sont payés par le souverain déchu.

Le volume de Mels est en effet très favorable à Napoléon. Son journal est une apologie, mais vivante, anecdotique, pas du tout dogmatique. Celui du général de Monts, que nous avons aussi, est naturellement plus gourmé, plus officiel; l'empereur parle avec plus de précaution, sachant que ses paroles seront transmises à qui de droit. Le général, qui n'est pas un sot, ne laisse pas de saisir la nuance. Il est choqué dans ses principes hiérarchiques de la faveur accordée par un empereur, même tombé, à un être infime et sans mandat.

Les deux témoignagnes sont d'accord pour reconnaître à Napoléon III de la culture, de l'intelligence, une rare égalité d'humeur. Il sait écouter, il admet la contradiction, il ne se croit pas infaillible : ce n'est pas le cas de tous les princes. Le général explique ces qualités par le fait que Napoléon a reçu

une éducation en partie allemande. Il apprécie en lui ce genre de bonhomie sentimentale que les Allemands appellent *Gemütlichkeit*, en déclarant le mot intraduisible en français. Ainsi il fait recueillir un chien errant qui l'avait suivi dans une promenade et qui rôdait depuis autour du château. Il envoie des jouets pour l'arbre de Noël des enfants Mels, après avoir retenu malicieusement le père pour qu'il en ait la surprise. Un autre jour, il fait mine de s'intéresser vivement à un plat parce que le cuisinier, lui a-t-on dit, est désolé de l'indifférence avec laquelle, convive distrait et incompétent, il accueille les mets les plus soignés. Sa santé est d'ailleurs en amélioration. Il n'est plus la loque effondrée de Sedan : il marche, il monte à cheval, il s'exerce même à patiner.

L'empereur reçoit les visites qu'il agrée. Sa correspondance est libre d'entraves. Le roi Guillaume tenait à ne pas amoindrir le prestige monarchique et la reine Augusta avait insisté pour que tous les égards fussent rendus au prisonnier. Parmi les visites, l'empereur choisit. Il décline celle du général de Palikao, l'auteur de la marche sur Metz qui a abouti à Sedan. Il écarte de même le prince Napoléon. Il se défend aussi contre le louche Régnier, l'intrigant mégalomane auquel Bazaine avait fait crédit et qui, à Chislehurst, avait fait illusion à l'excellent Augustin Filon, ancien précepteur du prince impérial. L'impératrice, quelques jours avant la demande d'audience de Régnier, était venue elle-même à Wilhelmshôhe et avait pu édifier son époux sur cet intrigant de bas étage.

L'empereur n'avait pas accepté la demande de l'impératrice offrant de partager sa captivité. Elle lui avait un peu trop reproché de ne pas s'être fait tuer. Il fut néanmoins très heureux de sa visite au moment de la chute de Metz. Elle arriva le 30 octobre. Le général de Monts, dans ses Mémoires, constate qu'elle n'avait plus « son admirable beauté ». Elle a perdu, dit-il « toute fraîcheur ». Ses cheveux n'ont plus leur éclat. A vrai dire, elle avait l'excuse d'avoir quarante-cinq ans et d'être fatiguée par le voyage, mais il semble bien que la beauté de l'impératrice était plutôt admise que comprise par l'esthétique allemande. Maximilien d'Autriche, le futur empereur du Mexique, dans un voyage à Paris en 1856, écrivait à son frère François-

Joseph : « Son indiscutable grande beauté, rehaussée il est vrai par l'art... » Et elle n'avait alors que trente ans. Son séjour fut bref. Elle repartit le 1er novembre sans que son incognito eût été trahi.

Moins agréable fut la visite des maréchaux prisonniers. Mac-Mahon s'en dispensa. Il soignait à Wiesbaden sa blessure de Sedan et ne tenait pas à rencontrer ses collègues. Au surplus, il n'était pas bonapartiste; il n'avait jamais caché ses préférences légitimistes et le chemin de croix qu'on lui avait fait parcourir de Châlons à Sedan lui était resté sur le cœur. Bazaine, Canrobert, Lebœuf vinrent après la capitulation de Metz. « Avec l'empereur, ils seront quatre, ils pourront faire un whist », avait dit Bismarck. Ils n'en avaient pas envie. Lebœuf est mis à l'écart par tout le monde, Canrobert ne se gêne pas pour dire ce qu'il pense des deux autres; il n'en pense aucun bien et il n'en pense pas davantage de l'empereur au point de vue militaire. L'empereur ne cherche pas à les retenir. Bazaine seul resta et sa jeune femme, enfant gâtée et autoritaire, vint le rejoindre. Elle accouchera à Cassel de son troisième enfant.

Ces visites n'étaient pas un réconfort. A la fin de l'année l'empereur demanda au gouvernement allemand d'opposer un refus général aux nouvelles demandes qui pourraient se produire. Il en donna pour raison, raconte Mels, qu'il ne voulait pas compromettre l'avenir de bons serviteurs du pays qu'une visite à Wilhelmshöhe risquait de rendre suspects aux nouveaux gouvernements. Il est probable aussi qu'il ne voulait être l'objet ni de la curiosité ni de la commisération des uns ou des autres. Un prince japonais, des touristes anglais avaient demandé audience pour corser leurs impressions de voyage. Un Américain avait sollicité un autographe. L'empereur ferme sa porte. Le 13 mars enfin, il quitte Wilhelmshöhe où il était arrivé le 5 septembre. La veille de son arrivée avait eu lieu la proclamation de la République. La veille de son départ, c'est le début de la Commune.

***

L'Algérie est certes la plus connue de nos terres françaises d'outre-mer. Est-ce à dire qu'elle le soit assez? Que sait de

son histoire le grand public? Il n'y a pas cent ans qu'elle est française. A supposer que nous sachions ce qu'elle est aujourd'hui, comment l'est-elle devenue?

Un petit volume, presque un volume de poche, donne la réponse. C'est l'*Histoire d'Algérie* (Boivin) que trois spécialistes des plus qualifiés viennent d'écrire en collaboration. M. Stéphane Gsell, l'illustre historien de l'Afrique du Nord dans l'Antiquité, dont le grand ouvrage est en voie d'achèvement, s'est chargé de la période ancienne. En moins de cent pages, il a tracé un croquis à la fois brillant et substantiel de l'Algérie primitive, la vieille Algérie berbère, teintée de punique dans le rayonnement de Carthage, aux trois quarts latinisée par la conquête romaine, enfin convertie au christianisme et devenue un des grands foyers de la nouvelle religion à la suite des Tertullien, des saint Augustin et de tant d'autres gloires de l'Église. Il est difficile de mieux dominer un immense sujet et d'en mieux éclairer les points saillants. Cette Afrique romaine, saccagée par les Vandales, reconquise par les Byzantins, tomba définitivement sous les coups de l'invasion arabe. Elle ne disparut pas tout entière. Il en reste les « Villes d'or », ruines magnifiques qui resurgissent des sables où les siècles les avaient ensevelies.

L'Islam a régné plus longtemps, onze siècles. C'est le domaine de M. G. Marçais, professeur à l'Université d'Alger, pour qui le monde musulman n'a pas de mystères. Il est admirable qu'il ait pu mettre tant de choses en si peu de mots. La résistance à la conquête arabe est une épopée. Ce ne sont ni les Romains ni les Byzantins qui ont mené la lutte, ce sont les Berbères, la vieille race indigène antérieure à toutes les conquêtes, celle que ni Carthage, ni Rome, ni personne n'a jamais pu ni absorber, ni dénationaliser. Les Arabes n'y réussiront pas. Les Berbères se convertiront à l'Islam comme ils s'étaient convertis au christianisme, sans perdre leur personnalité. Kossayla, un des héros de la défense, en est le type parfait. Il passe d'une religion à l'autre suivant les circonstances. Il bat et tue le fameux Sidi Okba, excelle dans la guerilla à laquelle la région de l'Aurès est particulièrement favorable. Il présage Abd-el-Kader comme il rappelle Jugurtha. Dans la même région de l'Aurès se déroulent les prouessses d'une pro-

phétesse restée populaire la *kahina*, la « devineresse ». On la disait juive. La légende en fait une Déborah. Elle a un fils berbère, un second est grec; elle en adopte un troisième qui est arabe. Comme toutes les figures légendaires, elle est une synthèse. Mais tout cela est loin, presque aussi fabuleux, et indéterminé que l'Atlantide, pas celle de Platon.

L'Algérie propre ne commence qu'avec les Turcs. L'Espagne avait refoulé les Musulmans. Rejetés en Afrique, ils n'en sont que plus agressifs. Les « Barbaresques », comme on commence à les appeler, se livrent à une piraterie insaisissable. L'Espagne en est la principale victime. Elle occupe en vain quelques points du littoral pour les surveiller, notamment l'ilôt de la baie d'Alger où se dressait leur forteresse de Penon, dont il ne reste que le phare actuel. Alger était encore peu de chose. Mais elle était placée pour faire un nid de corsaires idéal, si les Espagnols étaient délogés de Penon. C'est ce que va faire une famille de pirates dont le plus célèbre, Kayr-ed-din, est appelé Barberousse par les chrétiens. Ils étaient quatre frères, originaires de Lesbos, alors turque, et grands écumeurs de mer. Deux avaient succombé de bonne heure aux risques du métier, un des survivants avait ramé bien involontairement sur les galères des Chevaliers de Saint-Jean, les futurs chevaliers de Malte, alors établis à Rhodes. C'est Barberousse qui chasse les Espagnols de Penon. Craignant un retour offensif, et avec raison, car Charles-Quint, après avoir pris Tunis, essayera de reprendre Alger, Kayr-ed-din se fait agréer comme vassal par le sultan.

Il y a maintenant un État algérien, une Régence d'Alger, État purement militaire où les janissaires font la loi, où l'anarchie est de règle. Le pacha turc est le jouet de la soldatesque et ne songe qu'à s'enrichir sans être trop assassiné. Le chef de la milice est l'agha, grade suprême qui n'est conféré, et à l'ancienneté, que pour deux mois. L'agha finit en 1659 par supplanter le pacha mais, alors, c'est lui qui est assassiné. Ils le sont tous, pendant douze ans, malgré la brièveté de leur dictature. Les deys, nommés à vie, ne sont pas beaucoup plus heureux. La moitié périrent de mort violente. C'est la belle époque de la piraterie. Les puissances chrétiennes exercent de temps en temps des représailles, mais peu efficaces. Ainsi

Duquesne bombarde Alger en 1683, mais le principal effet de cette opération fut la mort d'une vingtaine de chrétiens, dont le père Levacher, lazariste français qui fut attaché par les Turcs à la gueule d'un canon. Cette impunité de fait finit par donner aux deys l'idée qu'ils pouvaient tout se permettre. Le « coup d'éventail » du dey Hussein, — en réalité un triple coup du manche de son chasse-mouches dans la figure du consul de France, — aggravé par le refus de toute réparation et par une canonnade contre un bateau parlementaire, amena le gouvernement de Charles X, bien malgré lui, à prendre Alger. Avec plus d'hésitation encore, celui de Louis-Philippe prit l'Algérie.

C'est la troisième partie, écrite par M. Yver, également professeur à la Faculté des lettres d'Alger. Ici le terrain est moins neuf, mais le récit de la conquête est suivi de l'histoire de la colonisation. Le problème y est traité avec un grand libéralisme. M. Yver ne dissimule aucune des fautes commises, mais enfin le résultat est là. Nul ne conteste le progrès matériel réalisé en moins d'un siècle, on pourrait même dire en un demi-siècle, car il n'y a pas davantage que la pacification est effective. Le progrès moral et intellectuel est moins avancé. La politique d'association, de collaboration entre indigènes et Européens est celle que poursuivent tous les esprits généreux et non chimériques. L'assimilation suivra plus ou moins vite, plus ou moins relative, elle pourra être le point d'arrivée, elle ne peut être le point de départ.

Il y a quelque chose de fait et M. Yver nous le montre. La meilleure preuve en est que cette histoire de l'Algérie ne manquera pas d'intéresser les indigènes cultivés. Elle est bien la leur, ils y ont leur place, et depuis l'antiquité. La province romaine d'Afrique est antérieure à notre province narbonnaise. Ce n'est pas l'Algérie française qui est ici présentée, c'est l'Algérie de tous les âges et même l'Algérie d'avant l'Algérie.

A. ALBERT-PETIT

M. ALBERT SARRAUT

M. Albert Sarraut était déjà un personnage consulaire des plus notoires quand a retenti à Paris le cri lancé à Constantine : « Le communisme, voilà l'ennemi ». En un instant, M. Albert Sarraut est devenu l'homme du jour. Ceux qui le connaissaient lui ont aussitôt accordé des vertus nouvelles. Ceux qui le connaissaient moins ont découvert son mérite. On a vu en lui un ministre, un homme d'État, un chef, un futur président du Conseil. Et M. Albert Sarraut qui a de la philosophie et de la bonne grâce a dû sourire.

Rien en effet n'était changé dans le monde au lendemain du discours de Constantine, et rien n'était changé dans l'orateur. La Chine était toujours en anarchie, l'Angleterre toujours en lutte avec la Chine; le bolchevisme était toujours un péril; et M. Albert Sarraut toujours en lutte avec le bolchevisme. Mais telle est la complexion de notre démocratie. Ayant perdu quelque chose de presque toutes les croyances, elle a gardé une foi merveilleuse dans les mots. A sa manière elle a le goût des miracles. Une parole suffit à lui faire imaginer que tout va se transformer ou même que tout s'est transformé. Elle est composée de gens impressionnables et curieux, qui ont besoin d'émotions. M. Albert Sarraut avait parlé! Grande nouvelle qui retentissait dans le silence des vacances parlementaires! Le communisme était dévoilé! Le communisme était terrassé! M. Albert Sarraut faisait soudain figure de Saint-Georges triomphant du dragon.

***

La vérité est généralement plus complexe et plus modeste, comme toute réalité. M. Albert Sarraut est ministre de l'Intérieur. Comme tel, il a la responsabilité de l'ordre. Il s'est donné la peine d'examiner la situation. Il a remarqué qu'avec sa propagande, ses agents secrets, ses ressources, ses cellules, ses rayons, ses secteurs, son organisation occulte, sa discipline, et ses dictateurs étrangers, le communisme constituait un véritable danger moral et matériel pour son pays. Il a pensé qu'il était nécessaire de le combattre. Il a trouvé souvent autour de lui et peut-être près de lui un peu de scepticisme et de mollesse. Il n'est pas d'humeur à se laisser faire ni à capituler. Il a voulu secouer les endormis et les complaisants. Il a mis de son côté le public, le bon public de France, qui, lui, est au courant depuis longtemps, et qui est tout heureux de trouver enfin un ministre qui voit le péril et qui le prend au sérieux.

M. Albert Sarraut est radical, par nature et par tradition, mais son radicalisme s'accorde avec le sentiment national. Son père Omer Sarraut a été un des fondateurs du parti républicain dans le Midi. Il a des liens étroits avec la *Dépêche de Toulouse* qui règne sur plusieurs départements au nord et au sud de la Garonne. Par destination, il a échappé à quelques-unes des erreurs du radicalisme. Aujourd'hui il y a toute une partie des radicaux qui n'est plus séparée du socialisme que par des nuances indiscernables comme celles du cou de la colombe. Il n'en était pas de même autrefois. La preuve en est que M. Clemenceau fut un des notables du radicalisme. Il ne cessait de se moquer de la cité future de M. Jaurès et il lançait l'anathème contre les pauvretés internationalistes. En aucun temps M. Sarraut, tout radical qu'il est, n'a eu de complaisance pour ce qui devait diminuer son pays. Il a gardé le sens des frontières, le sens de l'autorité, le sens de l'ordre.

Ce n'est pas dire que M. Albert Sarraut n'ait pas partagé dans sa jeunesse un certain nombre des erreurs radicales. Ceux qui ont suivi l'histoire politique depuis une trentaine d'années se rappellent les luttes épiques soutenues par la

Dépêche et ses partisans du Midi contre tous les éléments modérés, leurs indulgences sans limite pour les socialistes. Sans doute au soleil de l'Aude ou de la Haute-Garonne, le marxisme se fondait quelque peu. Il est même douteux qu'on s'en soit jamais beaucoup soucié ni qu'on l'ait pris bien au sérieux. Le radicalisme méridional a ses grâces spéciales. Il corrige par quelque ironie l'exagération de ses formules, et il garde malgré tout un réalisme d'où le bon sens n'est pas exclu. Mais transporté au Nord, et au Palais-Bourbon, il n'en a pas moins exercé ses ravages.

Qui dira ce que pensait alors le jeune député qui, après de de rapides débuts, tenait à la Chambre, et dans son parti, une place qu'il devait en même temps à lui-même et au pouvoir qu'il représentait? De taille moyenne, svelte, agile, le visage mat orné alors d'une petite barbe, portant lorgnon, M. Albert Sarraut, ne se distinguait des autres radicaux que par une intelligence plus éveillée et par une voix mieux timbrée. Il votait comme tous les autres, et ce n'est pas ce qu'il faisait de mieux. Et comme à tous les autres, il lui arriva d'être sous-secrétaire d'État, ministrable et aussi ministre. Il n'en perdit pas la tête. Pour être modeste, il n'eut même pas besoin de consulter la liste de ses prédécesseurs. Il était fin. Il comprit qu'être ministre ce n'était rien, si ce n'était pas pour gouverner. Et il s'aperçut que ce n'était pas facile. Il acquit de l'expérience, il travailla, il s'intéressa aux Colonies. Il s'y intéressa tellement qu'un jour le poste de gouverneur général d'Indo-Chine étant devenu libre, et l'œuvre à accomplir étant difficile, le gouvernement demanda à M. Albert Sarraut de s'en charger.

Ce séjour en Indo-Chine marque assurément un moment capital dans la vie de M. Albert Sarraut. Il prit sa mission à cœur et il sut la bien remplir. Il fit plus : il réfléchit. De loin, il contempla la France, il relut l'histoire, il considéra la place qu'elle tenait dans le monde, il comprit quels étaient ses concurrents et ses adversaires, il discerna non sans tristesse le tort que lui causaient des agitations, auxquelles des politiciens s'intéressent avec une passion aveugle et dont ses détracteurs tirent si bon parti. Il a dit tout cela, il l'a très bien dit, avec une chaleur généreuse, de la flamme, de l'émotion

dans la belle lettre qu'il écrivit sous le ministère Poincaré en 1923, quand son parti lui reprochait de rester ministre. Cette page vibrante lui fait le plus grand honneur : on y devine l'homme qui a vu de plus larges horizons que ceux de son arrondissement ou ceux des couloirs, l'homme qui, hors des petites combinaisons parlementaires, s'est formé les notions de l'intérêt national, l'homme capable de passion patriotique.

Tel était revenu M. Albert Sarraut d'Indo-Chine. Tel il revint encore d'Angora, où il alla représenter son pays en qualité d'ambassadeur. Tel il apparaît aujourd'hui. Mûri, avec plus d'ampleur, il a la face toute moderne, rasée, les yeux mobiles et brillants derrière des lunettes. Il a toujours de la vivacité, de la sensibilité, de la fantaisie et une voix musicale dont il aime se servir. Dira-t-on que c'est un homme nouveau? Je crois plutôt que la vie a dégagé de lui tout ce qui était en lui. Que de contradictions, que de souplesse, que de ressources dans ces natures méridionales! Elles sont capables d'erreurs et d'excès, elles sont capables de désordres et d'illusions obstinées : mais elles sont capables aussi de générosité, d'un sentiment humain des conditions de la vie, de raison et de clarté latines. M. Albert Sarraut se trouve ainsi l'un des moins discutés de nos hommes politiques : sans précipitation, sans âpreté, il a parcouru la carrière; il a plus souvent donné l'impression d'exister par lui-même que de vouloir prouver son existence en réclamant des rôles. Cette indépendance et cette conception de la vie lui ont valu bien des sympathies, que la sûreté de son amitié a toujours justifiées.

***

S'étonnera-t-on dès lors que M. Albert Sarraut ait courageusement dénoncé le péril communiste? Non certes. On s'étonnerait qu'il ne l'eût pas fait. S'obstiner à discuter les alliances électorales, c'est bon pour quelques petits radicaux attardés, qui s'occupent, dans l'arrière-boutique du parti, comme Pascalon, élève du pharmacien Bézuquet peint si drôlement par Alphonse Daudet dans *Tartarin sur les Alpes*, à recoller les morceaux déchirés du Cartel. Il y a mieux à faire

aujourd'hui. Quand M. Albert Sarraut a accepté d'entrer dans le ministère d'union nationale, il a sans doute obéi aux sentiments qui le lient affectueusement à M. Raymond Poincaré : il a aussi eu le souci de participer à une opération de salut. Notre pays était en pleine crise : la livre à 240, le trésor vide, le crédit effrayé, la désorganisation partout, l'amertume d'une victoire qui se fanait, répandue dans le peuple : il fallait remettre de l'ordre, de la clarté, de la confiance. M. Albert Sarraut a voulu collaborer : il le fait complètement et loyalement.

Une des causes essentielles du trouble général dont souffre le monde est l'action du Communisme. Il y a toujours eu sur la surface du globe des mécontents, des malheureux, des révoltés. Le grand art du Communisme a été de leur apporter une foi nouvelle, de les réunir, de les organiser. La révolution russe ne représentait pas seulement comme les prédications des Socialistes, une possibilité : elle était faite, elle durait, elle agissait comme un phénomène attractif. Les Soviets ont immédiatement profité de ces circonstances, tandis que l'Europe distraite, lente à comprendre, s'attardait à des querelles de prestige, et à des préoccupations d'équilibre qui ne répondaient plus aux réalités. Coup sur coup, le Communisme essayait de frapper l'Angleterre, la France, l'Italie, la Hongrie, la Roumanie, la Pologne. Il échouait, mais il répandait une propagande empoisonnée. Il allait plus loin chercher des adeptes et c'est sa manœuvre la plus forte. Dans l'univers, il y a toujours eu une immense population qui a vécu sous la direction des nations les plus civilisées et les plus puissantes. Des Indes à l'Afrique, le Communisme tente de les soulever. Il a suscité la guerre du Maroc, comme il suscite la guerre en Chine. Pour un ministre qui a voyagé et qui a médité, comme M. Albert Sarraut, quel phénomène évocateur que cette vaste entreprise contre la culture et la suprématie européenne ! Le discours de Constantine c'est le cri du cœur d'un homme qui a vu de près l'Indo-Chine et qui a vécu à Angora. Il sait exactement ce que signifie pour l'Angleterre comme pour la France la lutte entreprise dans tout l'Extrême-Orient et dans tout le Proche-Orient contre l'Occident.

Mais les mêmes organisations, les mêmes tentatives existent

aux portes de Paris, dans nos arsenaux, dans nos régiments, dans nos administrations, dans les syndicats ouvriers. Le ministre de l'Intérieur clame le danger et signale l'ennemi. Pourquoi, dit-on, n'a-t-il pas parlé à la Chambre? Pourquoi aller à Constantine prononcer des paroles qui devaient être entendues sur les bords de la Seine? M. Albert Sarraut a parlé à la fois en colonial, et en ministre. Colonial, il a choisi l'Algérie pour dévoiler toute sa pensée. Ministre, il a obéi à une tradition, il sait la règle du jeu. Il est des vérités dont la rudesse ne doit pas surpendre la foule. Quelque préparation est nécessaire. C'est de Rome que M. Churchill a lancé le fameux discours où il félicitait M. Mussolini d'avoir rendu service à l'humanité en combattant les communistes, et où il annonçait ainsi que l'Angleterre entrait en lutte avec le bolchevisme. L'écho répète de telles paroles jusque dans les capitales, jusque dans les assemblées. Il les répète atténuées sans doute, mais les ministres attendent qu'elles aient ainsi perdu leur âpre nouveauté pour les faire entendre ensuite de plus près. M. Albert Sarraut a usé d'une méthode classique. Loin de nous la pensée de comparer le Parlement à un lion et M. Albert Sarraut à un dompteur! On ne peut s'empêcher cependant de se rappeler la recommandation de Bostock dans son ouvrage sur l'art de vivre avec les fauves. L'auteur indique qu'il ne faut jamais les surpendre par un geste brusque ou un cri soudain. L'observation est de valeur générale pour les créatures qui ont des yeux et des oreilles. On en trouverait une analogue dans le célèbre livre du docteur Gustave Le Bon sur la psychologie des foules.

M. Albert Sarraut a certainement l'intention de poursuivre sa campagne. Ses paroles seraient de peu de poids si elles n'étaient suivies d'explications et d'actes. Il a engagé une partie à laquelle il a réfléchi : il ne se laissera pas détourner par la pusillanimité des uns, et les insinuations des autres. Il a de la suite dans les idées.

***

Mieux que personne, il sait que tout ne lui sera pas facile. S'il a pour lui l'ensemble de l'opinion publique, il aura

contre lui toutes les influences socialisantes et désorganisatrices, dont notre pays a le regret d'être si riche. Et peut-être trouve-t-il quelque embarras jusque dans son propre parti, que dirige son frère M. Maurice Sarraut. Entre les deux frères, il y a les liens les plus sûrs, les plus étroits, les plus confiants. M. Maurice Sarraut est plus doctrinaire que M. Albert Sarraut, plus attentif à l'avenir électoral du parti, plus enclin même à tenir compte des socialistes. Il a bien voulu donner récemment à la *Revue de Paris* des déclarations qui montrent jusqu'où vont à ses yeux les relations du radicalisme avec les socialistes et elles vont fort loin. Il n'est pas moins anti-communiste que son frère, mais il l'est probablement d'une manière un peu différente. Théoriquement, on peut supposer ici quelque controverse. Et pratiquement, on peut parier qu'il n'y aura nul malentendu et nulle divergence.

Heureux parti radical, qui trouve en lui des chefs nuancés et accordés aux circonstances! Sortant du Cartel, le radicalisme a fait aux partis socialistes une dernière avance : ce fut l'œuvre de M. Maurice Sarraut, qui prit par dévouement la direction du parti en des heures difficiles, et qui manifeste à la fois une ferme volonté de respecter l'union nationale et de garder le contact avec le socialisme. Mais les socialistes se sont renfermés dans un silence équivoque et peu aimable. Aux offres de M. Maurice Sarraut, ils ont répondu du bout des lèvres, acceptant d'examiner des cas d'alliance favorable, refusant une collaboration continue. Qu'allait faire le radicalisme? Une autre voie s'offre à lui : il peut apparaître le défenseur de la société et de l'ordre contre une révolution brutale préparée par Moscou, il peut rallier les suffrages de toute cette masse de petits possédants qui forme le gros de sa clientèle et qui est aussi peu bolcheviste que possible, il peut se passer des socialistes et les éclipser en participant à une action gouvernementale destinée à rassurer le pays et à lui montrer qu'il est bien gardé. Et c'est l'œuvre de M. Albert Sarraut de lui offrir cette chance nouvelle.

L'affaire n'ira pas toute seule. Il y a des extrémistes chez les radicaux et ceux-là sont des cartellistes impénitents. Mais M. Albert Sarraut est éloquent; il est persuasif : il est radical;

il est avec M. Raymond Poincaré et le chef de l'État, une des colonnes sur lesquelles repose la République; il a dans son frère un allié précieux. Voilà bien des titres pour demander au parti radical de choisir entre ses deux destinées : le radicalisme ne peut plus devenir que le préparateur de la révolution ou l'organisateur d'une démocratie nationale. Heure historique, où il va prendre une des plus grandes responsabilités qu'il ait connues. Il ne tient qu'à M. Albert Sarraut d'être le guide hardi qui indiquera à ses partisans et à ses amis le carrefour périlleux. Ils ne lui en sauront peut-être aucun gré. Mais pour avoir toute sa liberté de parole, toute sa liberté d'action, toute sa liberté d'esprit, M. Albert Sarraut a probablement un fétiche qu'il ne révèle pas. On peut se le confier à mi-voix : M. Albert Sarraut ne regarde ni du côté du Palais-Bourbon, ni du côté du Sénat, ni du côté des ministères, ni du côté de la Présidence du Conseil, et derrière ses lunettes, ses yeux ont l'air remplis par d'autres rêves.

IGNOTUS

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Général Tanant : L'officier de France
(*La Renaissance du Livre*).

Si l'on réfléchit à la somme de qualités et de connaissances qui est indispensable pour faire un bon officier, on se rendra aisément compte de la complexité des enseignements qui doivent concourir à sa formation. Mais, assurément, le plus important et le plus difficile de ces enseignements, c'est l'enseignement moral, celui qui se rapporte à la personnalité, celui qui permet de se débrouiller parmi les différents devoirs, et d'ordonner sa vie le mieux possible pour arriver sûrement au but.

C'est un enseignement de ce genre que cherche à donner le général Tanant. L'auteur était particulièrement qualifié pour parler à de jeunes officiers, puisqu'il a commandé pendant plusieurs années l'école de Saint-Cyr, et cela à une époque quelque peu délicate, immédiatement après la guerre, quand arrivaient ou revenaient au « vieux bahut » des promotions qui avaient fait la plus grande des guerres, quand le porte-drapeau de l'école était « un jeune officier décoré de la croix d'officier de la Légion d'Honneur et escorté par une phalange de 166 chevaliers ». Il fallait une singulière autorité pour se faire écouter de ces vétérans qui revenaient sur les bancs de l'école.

En écrivant son livre, le général Tanant s'est évidemment souvenu de cette époque de sa carrière, mais il a aussi fait entrer en ligne de compte toute son expérience acquise à d'autres époques. Il n'a pas cherché à établir une sorte de système philosophique pour fixer les caractéristiques de l'officier. Il ne trace même pas un portrait idéal. C'est un ancien qui s'adresse à de jeunes camarades et résume pour eux en moins de 300 pages les leçons qu'il a tirées de sa vie militaire.

Il en ressort un principe de conduite fondamental : le jeune officier doit se garder de croire qu'il a appris à l'école militaire tout ce qui est nécessaire. Le but final à atteindre est d'être un chef, quel que soit le grade; or le chef se distingue par son savoir et par sa volonté. Le général Tanant y insiste : ce qu'on peut acquérir

à l'école, c'est surtout une méthode de travail. Les connaissances emmagasinées à Saint-Cyr sont par elles-mêmes, aussi bien en ce qui concerne la culture générale que l'enseignement proprement militaire, élémentaires et peu étendues. Quant à la volonté, il faut toute une éducation personnelle pour l'acquérir ou la développer. Le général Tanant étudie les différents aspects sous lesquels se présentent savoir et volonté. Puis il examine le cadre dans lequel ils doivent s'exercer, la troupe, et spécialement la troupe française, les rapports avec elle (sanctions, instruction) et avec le commandement. Il y a, dans ces chapitres, surtout des conseils d'ordre pratique, qui ne peuvent résulter de l'enseignement scolaire, et qui sont indispensables au jeune officier. Ajoutons que tout cela est dit sur un ton de bonne humeur, avec une rapidité, qui fixent l'attention sans la fatiguer. Si le livre paraît élémentaire, on se rappellera que rien n'est plus difficile que d'écrire pour les débutants.

Lieutenant-Colonel D.-P. Bloch : La Guerre chimique (*Berger-Levrault*).

La Commission préparatoire de la conférence du désarmement, dont les travaux ont abouti en un sens à une sorte de fiasco, a proposé de renouveler avec quelque solennité les engagements antérieurement pris par les puissances civilisées et tendant à interdire la guerre chimique. Cet article du projet de convention semble pouvoir être un de ceux qui prêteront le moins à contestation. Mais, au cas où cette interdiction serait une fois de plus prononcée, rien ne dit qu'elle serait respectée. Avant la guerre, les conventions de la Haye avaient prétendu limiter les possibilités laissées aux diverses puissances quant au choix des armes : et elles n'ont pas empêché l'emploi des armes prohibées, cette ébauche de droit des gens en matière de combat étant ainsi effacée. N'y a-t-il pas d'ailleurs quelque chose de contradictoire dans le fait d'établir par traité des règles spéciales pour la bataille, alors que la guerre elle-même naît simplement de ce que les traités ne sont pas respectés? S'imagine-t-on que les traités relatifs à la forme des opérations conserveront aux yeux des puissances en guerre une valeur spéciale et resteront en vigueur tandis que d'autres seront mis en question? Ce serait évidemment peu logique, et l'on doit compter pour l'avenir, comme on a dû compter dans le passé, avec la possibilité de voir un état ou un groupe d'états recourir aux armes prohibées : l'interdiction ne fait que servir leurs desseins, puisqu'elle donne la faculté e surprendre l'adv ersaire.

L'étude de la guerre chimique, de ses origines, de son développement, de ses possibilités, reste donc une des parties capitales de la préparation défensive des états. Aussi le livre du lieutenant-colonel Bloch est-il d'un intérêt évident. L'auteur s'est visiblement interdit tout développement qui, non strictement voulu par le sujet lui-même, aurait pu ressembler à de la littérature. Et l'impression que laisse la lecture de son ouvrage n'en est que plus frappante.

L'historique de la question (attaque et défense) est retracé de façon concise et parfaitement nette. Il montre que la guerre chimique était entrée dans les mœurs au cours du conflit mondial. Le colonel Bloch expose les essais auxquels on s'est livré dans les deux camps, ainsi que les résultats obtenus, du point de vue purement technique, comme du point de vue tactique.

De son livre, court mais substantiel, découle un double enseignement.

C'est d'abord que la guerre chimique, par son essence même, est une guerre de surprise. Non pas seulement parce que l'un des adversaires peut être tenté d'y avoir recours alors que l'autre, fort des conventions internationales du temps de paix, n'est armé ni pour la parade ni pour la riposte. Mais encore parce que, même en supposant tout le monde sur ses gardes, les travaux du laboratoire peuvent à un moment donné permettre l'emploi de produits nouveaux contre lesquels les moyens de protection en usage se trouveraient impuissants. Le nombre des produits connus comme pouvant être pratiquement utilisés dans la bataille est assez restreint. Mais rien ne peut garantir qu'on n'en découvrira pas d'autres, ou qu'on ne parviendra pas à en adapter d'autres aux nécessités du combat.

Le second enseignement, c'est que l'arme chimique ne s'improvise pas. Pour avoir des produits susceptibles d'être employés au combat, et pour les avoir en quantité suffisante, il est nécessaire que l'industrie chimique du temps de paix soit bien développée et soit autonome. Son développement seul permet les recherches fructueuses, et son autonomie donne la possibilité de passer à la fabrication en masse au moment du besoin. S'il est un domaine où intervient avec une force certaine la notion de potentiel de guerre, cette notion défendue par la France (conformément, on ne doit pas se lasser de le répéter, à l'article du Covenant qui parle de la limitation des armements) et vivement critiquée en Allemagne (ce pays se trouvant comme par hasard posséder une très puissante industrie chimique), c'est bien celui de la guerre des gaz. Et il n'est même pas certain (si forte serait la tentation) que l'accepta-

tion éventuelle par tous les états intéressés d'une convention encore hypothétique l'interdisant, puisse être un motif suffisant de sécurité.

Lieutenant-Colonel Laure : La victoire franco-espagnole dans le Rif (*Plon*).

Les lecteurs de la *Revue de Paris* ont été tenus au courant des événements survenus dans le Rif depuis deux ans par les remarquables articles de notre collaborateur et ami Guy de Montjou. Mais ces articles avaient laissé de côté, forcément, un des facteurs les plus importants du succès : la conception et l'organisation des mesures qui devaient amener le redressement à l'automne de 1925 et le succès au printemps de 1926.

Cette lacune est comblée par le livre du lieutenant-colonel Laure : la clé de l'histoire militaire se trouve dans les quartiers généraux, a dit Yorck de Wartenburg. Attaché à l'État-major du maréchal Pétain, le lieutenant-colonel Laure a pu suivre, de Paris d'abord, les circonstances qui amenèrent l'envoi au Maroc de l'inspecteur général de l'armée. Puis il suivit son chef sur place, et il assura personnellement la liaison avec le commandement espagnol, et avec le 19e corps d'armée du général Boichut chargé d'opérer sur le Kert la jonction entre les troupes françaises de Taza et les troupes espagnoles de Mélilla. A l'hiver 1926, il fait avec le maréchal Pétain le voyage de Madrid au cours duquel sont fixées les grandes lignes de l'action commune qui doit permettre aux Franco-Espagnols de réduire Abd-el-Krim et de couper court à la grande dissidence du Rif. Au retour, il se trouve mêlé, toujours à cause de ses fonctions auprès du maréchal, aux discussions qui ont lieu au sein du Cabinet français, entre les partisans de l'exécution de l'accord de Madrid et les hommes qui voudraient que l'on entre en conversation avec le Rogui dans l'espoir de pacifier le pays sans nouvelle effusion de sang.

La controverse n'est pas encore terminée aujourd'hui. Le livre du colonel Laure n'a pas seulement un intérêt rétrospectif. Les adversaires de l'action militaire font valoir que celle-ci n'eut l'effet soudain que l'on sait, au printemps de 1926, que parce que le terrain avait été préparé politiquement par les conversations officieuses qu'on avait eues avec les représentants d'Ab-el-Krim et avec ceux des tribus; et ils tirent argument du demi-échec qui marqua la fin de la campagne de 1925 dans la région de Sidi Ali Bou Rokba. A cela les militaires répliquent que ce fait, si regrettable qu'il soit, n'empêcha pas la liaison de s'établir entre les Français de Taza et les

Espagnols de Mélilla, et qu'il ne compromit pas le rétablissement de notre prestige dans la région, puisque, avant le retour de la belle saison, un certain nombre de tribus, sous un chef important, le Caid Ahmar d'Hamidou, faisaient leur soumission; ils font remarquer, surtout, que le langage des politiques a été impuissant au moment de la grande ruée de 1925 et qu'il n'a été entendu des tribus que lorsque la situation militaire a été rétablie et la victoire complète virtuellement atteinte.

Il est permis de conclure que le maintien de notre situation au Maroc ne dépend pas, soit des politiques, soit des militaires, à l'exclusion les uns des autres, et que tous doivent, sans esprit de chicane, collaborer à l'œuvre commune. Le livre du colonel Laure montre encore, dans sa précision volontairement sèche et libre de toute passion, que la solution du problème marocain ne peut être découverte que par l'accord entre la France et l'Espagne, et par une action commune des deux puissances : but difficile à atteindre peut-être, mais qui doit l'être si l'on veut aboutir vraiment à une pacification durable.

J.-M. BOURGET

***

Notes et Souvenirs, par **Maxime Gorki** (*Calmann-Lévy*).
Traduction DUMESNIL DE GRAMONT.

Ce n'est pas là seulement, comme le titre ou un rapide examen pourrait le faire croire, un recueil de notes ou d'impressions, pris quelque peu au hasard, mais une sorte de vaste enquête sur l'âme russe — enquête dont les diverses parties ont été morcelées, disloquées, par aversion sans doute pour une méthode trop apparente ou simplement pour mieux retenir l'attention. Gorki songeait tout d'abord à intituler cet ouvrage *les Russes tels qu'ils furent*, puis ce titre lui a semblé un peu prétentieux. Soit, mais il n'est pas inutile de s'y référer pour pénétrer le dessein de l'auteur.

Gorki dessine d'abord quelques portraits de Russes qu'il a connus avant la révolution : types pris un peu dans toutes les classes : un fossoyeur, un riche marchand, un vétérinaire, un bourreau, etc. Plus encore que les différences, résultant de leur éducation plus ou moins... incomplète, ce qui nous frappe chez ces hommes, ce sont leurs ressemblances. En aucun d'eux, même chez le marchand spéculateur, les préoccupations matérielles ne dominent.

Aucun dont l'esprit soit tout entier absorbé par la vie de chaque jour, le travail, les affaires; aucun qui trouve le calme ou le bonheur dans ce que l'existence offre de régulier ou de sûr. Tous s'interrogent sur le sens de la vie, sur l'avenir possible de l'humanité. Ce sont des idéalistes anxieux, qui, privés depuis une génération du secours des certitudes religieuses, vivent dans le désarroi. Il faut ajouter d'ailleurs que leur inquiétude spirituelle se manifeste le plus souvent d'une manière un peu ridicule, et dans des circonstances plus ou moins surprenantes : le concret et l'abstrait, le désir de bien déjeuner et l'inquiétude de l'au-delà font dans leur esprit un gâchis inconcevable. Privé de la foi, un Occidental conserve certaines règles de vie qu'il demande à la raison, ou à la tradition. Chez les Russes (que Gorki nous montre), une fois les amarres religieuses coupées, l'esprit file à la dérive... et l'on voit un homme en tuer un autre, sans raison... seulement pour savoir ce que l'on ressent quand on a tué. Pourquoi en effet ne pas satisfaire tous ses instincts, toutes ses curiosités? et l'on on en arrive à ces scènes barbares et folles où les moujiks, les larmes aux yeux, égorgent des maîtres qu'ils affirment aimer et respecter... Ce qui manque à *tous* ces hommes, que nous sentons par ailleurs très près de nous par leur anxiété métaphysique, leur émotivité, la puissance de l'instinct qui les pousse vers la vérité et la pitié, c'est la logique. Et c'est pourquoi, peut-être, les Russes nous ont toujours séduits et effrayés : nous savions que l'on pouvait attendre d'eux toutes les surprises...

De l'ère de paix tsariste Gorki — toujours procédant par tableaux et menues notes — nous mène à la révolution. Aucune différence d'atmosphère. Cela devait amener ceci. C'est le déséquilibre organisé, élevé à la dignité d'institution d'État. On meurt davantage. On souffre plus..., à peine plus peut-être. Et chacun, depuis le balayeur jusqu'au professeur, s'interroge à tout propos — et hors de propos — sur le sens de la vie...

Gorki, dans un des chapitres du livre, nous parle des grands écrivains russes. D'une bien significative manière. Nous apprenons de lui que Tolstoï conversait avec un lézard, que Leskov écoutait la ouate tomber dans la porcelaine, qu'Alexandre Blok s'entretenait dans les escaliers avec des personnages invisibles, etc... Soit, dira-t-on; les plus sages ont, dans la solitude, des fantaisies singulières. Il reste néanmoins curieux que Gorki n'ait été chercher, chez ces intellectuels, que les manies,... la fêlure...

« *Il me semble*, écrit-il, *que la pensée russe est malade d'effroi devant elle-même, elle s'efforce d'échapper à la raison qu'elle n'aime pas et qu'elle redoute!...* » Quel aveu!... et plus loin, il rappelle ces

mots de W. James : « *Les Russes me font l'effet d'êtres pour qui la réalité n'est ni obligatoire, ni légitime, pour qui même elle est hostile.* »

On dirait qu'une immense lassitude s'est emparée de son esprit. Avec une méritoire sincérité il laisse clairement comprendre le dégoût que les derniers épisodes de l'histoire russe lui inspirent. Il est sorti du peuple pourtant. Il a détesté le régime tsariste. Mais il a trop le goût de la vérité pour parvenir à s'illusionner sur les mérites du système tchékiste. Je crois qu'on peut, sans témérité, lui attribuer à lui-même cette phrase qu'il met dans la bouche d'un typographe bolcheviste parlant de la Révolution : « Je me sens mal. C'est comme si Colomb avait enfin atteint l'Amérique et que l'Amérique le dégoûte... ».

Tels sont les jugements, peut-être les conclusions que l'on voit se dessiner dans le livre, mais avant qu'ils nous deviennent perceptibles, nous devons d'abord traverser, si je puis dire, la zone d'émotion qui enveloppe les hommes ou les événements que Gorki dépeint. C'est un grand artiste qu'une profonde pitié pour l'homme, un sens aigu du pathétique de la vie inspirent. Et l'on ne peut lire ces belles pages sans connaître une indicible angoisse.

Marcel Schwob et son temps, par **Pierre Champion** (*Grasset*).

M. Champion vient de publier une biographie de Marcel Schwob, qui fut son ami. Une biographie très complète, très riche de faits, de documents, d'inédits (lettres échangées entre Schwob et ses intimes), et dont on ne pourra plus se passer pour étudier l'écrivain.

Ce qui manque peut-être, dans ce bel ouvrage, où les esquisses fixant les attitudes intellectuelles de Marcel Schwob ne manquent pas, c'est un portrait d'ensemble, en somme une conclusion. M. Champion, avertit d'ailleurs, dans sa préface, qu'il ne compte point écrire un livre de critique. On le regrette un peu. Cette abstention répond peut-être, il est vrai, à quelque pieux souci de ne pas juger....

Schwob est né à Chaville en 1867. Il avait neuf ans, quand ses parents achetèrent le journal *le Phare de la Loire* et se fixèrent à Nantes. Lui, fut envoyé à Paris pour faire ses études et installé chez son oncle, le bibliothécaire de la Mazarine, Léon Cahun — l'auteur de ces romans brillants et érudits qui charmèrent notre enfance : *les Mercenaires, Hassan le janissaire*, etc. Cahun a certainement exercé une grande influence sur son neveu et contribué à déve-

lopper son goût pour les recherches historiques. Après s'être passionné pour l'antiquité grecque, puis pour la philosophie cartésienne, Schwob, à vingt et un ans, se lança dans des recherches sur Villon et le jargon des compagnons de la Coquille. Aux côtés de Longnon, il découvrit alors des documents qui renouvelèrent les études villoniennes : lettres de rémission établies en faveur du poète, dossiers concernant l'affaire du Collège de Navarre et l'aventure héroïcomique de la borne du Pet-au-Diable... Les sept années qui suivirent (1890-1897) constituent la période véritablement créatrice de la vie de Schwob : c'est alors qu'il fit paraître ses recueils de contes : *le Cœur Double, le Roi au Masque d'Or, le Livre de Monelle, les Vies Imaginaires, les Mimes,* sa traduction de *Moll Flanders, la Croisade des Enfants, le Spicilège.*

Puis, sans cesser de participer à la vie littéraire, Schwob ne publie presque plus rien, hors une satire contre le journalisme, d'esprit un peu facile : *les Diurnales* et *la lampe de Psyché,* où plusieurs écrits antérieurs ont d'ailleurs trouvé place.

Les dernières années de la vie de Marcel Schwob sont tourmentées, inquiètes. Il est malade et doit subir plusieurs opérations. Le grand amour qu'il ressent pour sa femme, madame Marguerite Moreno, ne lui apporte pas la quiétude attendue... On dirait alors qu'il n'est plus un lieu du monde où il se sente à l'aise : il voyage avec fébrilité. La plus longue de ses croisières le mène à Samoa, où il accomplit une sorte de pèlerinage en l'honneur de Stevenson, pour qui il a, de longue date, une grande admiration. Ce dépaysement polynésien ne le satisfait qu'à moitié, et pas davantage les voyages accomplis dans le sud de l'Europe avec Marion Crawford. La vie lui est chaque jour plus douloureuse. Il meurt à trente-sept ans en 1905.

D'esprit érudit et raffiné, Marcel Schwob a éprouvé une vive aversion pour les œuvres naturalistes. L'histoire et la critique ne pouvaient satisfaire suffisamment son goût de la création. Je ne sais s'il eût, d'ailleurs, fait un bon critique : ce qu'il a écrit sur Stevenson, Meredith, l'art du roman, celui de la biographie est fin... et insuffisant. Beaucoup de ses raisonnements littéraires ont quelque chose de paradoxal et de vaguement naïf à la fois. Si l'on retranche par exemple ce qui est déraisonnable et ce qui est trop évident de la fameuse préface des *Vies imaginaires,* il ne reste guère qu'une charpente ingénieuse. André Salmon a noté quelque part que les œuvres de Schwob valaient mieux que les explications qu'il en donnait. C'est un jugement que l'on ne contredira point.

Les contes historiques de Schwob (*Vies imaginaires,* etc.), nous plaisent par la belle dureté de leurs lignes, par la puissance et

la musique du style, par la somptuosité des couleurs ramassées dans des champs étroits. On pense à des émaux japonais où des rouges et des bleus profonds sont cernés de petites lignes d'or. Dans le choix de chaque détail se manifeste un esprit artiste et érudit : c'est du concentré d'évocation historique. Un ciseleur est là dont nous admirons la virtuosité, le goût — parfois la causticité d'esprit. On ne peut dire qu'il nous émeuve.

Curieux d'essayer toutes les formes de l'art — il chercha toujours, tenta des voies diverses, en devina de nouvelles, ne se réalisa jamais tout à fait — Schwob devait aller au symbolisme, représentation de la vie transposée et stylisée, bien faite pour satisfaire, temporairement tout au moins, son antinaturalisme. Les contes symboliques, sinon symbolistes, qu'il écrivit, tel le *Roi au masque d'or*, furent grandement admirés par ses contemporains, et contribuèrent à créer un mouvement, qui, aujourd'hui, n'est pas encore arrivé à son terme. Là encore nous apprécions surtout l'exceptionnelle qualité de la forme — goût et savoir — et, éparses, certaines phrases d'une magnifique résonance. Mais ces nouvelles n'ont-elles pas, par nature, un caractère assez artificiel? Ne subissent-elles pas trop fortement le joug d'une idée, qui paraîtrait banale, si elle était présentée « en clair »?

Schwob, dont l'esprit abritait quelques contradictions, qui prônait « l'individuel » et tirait cependant ses récits vers le général, par la voie du symbolisme, rêvait de pays idylliques, d'horizons tendres et de contes de fées, dans le temps où il composait des contes « métalliques », d'où toute effusion était soigneusement bannie. Il y avait chez lui un inapaisable besoin de tendresse, d'amour, qui, après le conte du *pays bleu* (paru dans *le Roi au masque d'or*) devait trouver son expression la plus parfaite dans quelques pages du livre de *Monelle*. Qui ne se souvient de cet admirable passage : « Car, vois-tu, les petites prostituées ne sortent qu'une fois de la foule nocturne pour une tâche de bonté, etc. », et comme on mesure bien là (là et dans les lettres à Marguerite Moreno) la pitié et la douceur qui emplissaient le cœur de Marcel Schwob. Le plus souvent, il est vrai, l'écrivain reprenait vite le masque — et c'est ainsi que dans ce même livre de Monelle, à l'origine duquel se place l'épisode si touchant de cette petite Louise que Schwob recueillit et soigna, bon nombre de contes désappointent par leur ton mièvre et affecté.

Évoquant dans *Spicilège* la représentation d'une pièce de Ford *It is a pity she is a whore*, qu'il aimait, Marcel Schwob raconte que l'un des acteurs devant, au final, apparaître sur la scène en portant piqué sur sa dague le cœur de l'héroïne Annabella, crut bon de

brandir au bout de son arme un cœur saignant de mouton. Et, de la salle, ce vrai cœur de chair, ce morceau de viande, ne faisait aucun effet. Le lendemain on essaya d'un morceau de flanelle rouge taillée en cœur. Cette fois les spectateurs furent terrifiés. Cette anecdote théâtrale nous donne à son tour une sorte de représentation symbolique de l'activité de Marcel Schwob. Il a consacré une partie de son temps à chercher des morceaux de flanelle qui puissent remplacer des cœurs. Occupation d'un des Esseintes supérieur, qui a enrichi notre littérature de quelques très belles pièces d'orfèvrerie, d'un artiste, dont l'intelligence et les efforts ne laisseront jamais indifférent.

MARCEL THIÉBAUT

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.